Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
PHILOSOPHIQUES.

Digitized by Google

Ouvrages du même Auteur.

INTRODUCTION GÉNÉRALE
A L'HISTOIRE DU DROIT.

1 fort vol. in-8°. Prix : 8 fr.

PHILOSOPHIE DU DROIT.

2 vol. in-8°. Prix : 14 fr.

DE POSSESSIONE

ANALITICA SAVIGNIANEÆ DOCTRINÆ EXPOSITIO.

1 vol. in-8°.

Sous Presse :

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE DU XVIIIe SIÈCLE
SUR LA LÉGISLATION DU XIXe SIÈCLE.

1 vol. in-8°.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

Digitized by Google

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS

PAR E. LERMINIER,

PROFESSEUR DE L'HISTOIRE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES
AU COLLÉGE DE FRANCE.

PARIS

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PLACE DE LA BOURSE.

1832

E
512

Digitized by Google

Digitized by Google

✶

AMICO · IGNOTO

✶

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Voici quelques lettres familières sur quelques sujets importans. J'ai cru qu'on pouvait écrire simplement des choses graves. Il ne faut pas chercher ici la rigueur d'un développement systématique: je cause en liberté, je n'enseigne pas. Peut-être, après avoir parcouru ces lettres, pensera-t-on qu'elles se rattachent à des études commencées, à un dessein général que je demande au temps la permission de poursuivre.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE PREMIÈRE.

DE

LA SITUATION MORALE

DE LA FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE

LA SITUATION MORALE

DE LA FRANCE.

Paris, 9 janvier 1832.

Vous me demandez, monsieur, où en sont les opinions et les croyances des Français : la France vous est devenue, dites-vous, entièrement incompréhensible. A deux fois vous aviez cru saisir la direction de nos idées et de nos penchans; sous la restauration, surtout dans les dernières années, il vous semblait que nous avions consenti à la fois à l'économie européenne décrétée par la sainte-alliance, à la dynastie des Bourbons, à l'imitation patiente et modeste de

Digitized by Google

la vie parlementaire des Anglais et des travaux scientifiques des Allemands, et que pendant longues années nous enchaînerions de petites transactions à de petits progrès. Quand la tourmente de juillet eut emporté l'image que vous vous étiez faite de notre pays, vous vous êtes remis à en façonner une autre, en contemplant curieusement la France : elle s'était levée, vous pouviez mieux la reconnaître. Elle vous apparut rajeunie, changée, fière; au mois d'août 1830, vous la trouviez aussi grande qu'en 89 et 91, plus pure, plus forte, moins convulsive, plus mûre et plus calme dans son œuvre révolutionnaire, prête à passer des emportemens insurrectionnels au soin de fonder quelque chose. Vous reconnûtes aussi que le temps des emprunts à l'étranger était passé pour elle, qu'elle ne pouvait pas plus s'accommoder de la constitution anglaise que de la métaphysique allemande; qu'elle débrouillait, qu'elle allait saisir des pensées et des principes qui lui appartinssent, se trouver elle-même, et qu'au moment où elle se déclarait solidaire de la liberté européenne, elle saurait asseoir l'originalité de son propre génie.

Digitized by Google

Vous nous faisiez ainsi, monsieur, l'honneur d'attendre de nous de grandes choses; et comme les effets n'ont pas suivi votre attente, vous ne nous comprenez plus; ce n'est plus la France de la restauration, et ce n'est pas une autre France; à travers des nuages qui ne vous permettent plus de rien distinguer, vous entendez des cris discordans, des voix qui se combattent; dans cette confusion, vous ne savez plus que penser de nous, et vous ne pouvez plus rien augurer de notre avenir. Je vous ferai, monsieur, assez bon marché du présent; il est terne, il est triste, il est peu digne de nous; au surplus, vous n'avez pas plus envie que moi de vous arrêter à l'analyse des événemens dont tous les jours nos feuilles politiques vous apportent la succession; je ne vous entretiendrai donc que des dispositions morales de notre pays.

La société française est-elle sceptique? a-t-elle dans son sein les principes d'une foi commune en quelque chose? Avant de répondre directement à cette question, permettez-moi, monsieur, de vous faire remarquer que, si par hasard nous nous trouvions en ce pays destitués

Digitized by Google

de toutes croyances, ce serait pour nous un accident tout-à-fait nouveau. Jusqu'ici la France a toujours été mue, dans les diverses périodes de son histoire, par des sentimens énergiques et affirmatifs : le doute lui est contraire, la neutralité impossible ; religieuse ou philosophe, elle a toujours été dogmatique ; Rousseau est aussi croyant que Fénélon. Il semblerait à la première vue que, dans le dix-huitième siècle, on frappait au hasard, sans autre persévérance que celle de la colère ; mais, sous l'incrédulité hostile qui maltraitait à toute heure l'autorité religieuse et politique, respirait une foi puissante dans les droits et la dignité de l'homme. Comme Socrate, Voltaire *avait le diable au corps*. Quelle ame plus lyrique que celle de Diderot? quel prêtre, à quelque communion qu'il appartienne, pourra se dire plus inspiré que lui? Si vous considérez des penseurs plus calmes et plus froids, d'Alembert et Condillac, au moment où ils faisaient de la sensibilité une théorie approfondie, se montrèrent toujours persuadés de la puissance de la pensée, des facultés mentales et des idées elles-mêmes. Remontez, monsieur, un siècle encore, vous trouverez la France

Digitized by Google

pleine de ferveur, d'enthousiasme et de dignité; la foi est partout, dans la personne de Louis XIV, dans la chaire de Bossuet, dans les cellules de Port-Royal, dans les écrits d'Arnaud et de Nicole, dans les controverses de Pascal et du père Daniel, dans les discussions sur la grace et la prédestination, dans cette théologie qui peut lutter de profondeur, d'analyse et de ténuité avec la métaphysique de vos philosophes, et qui s'exerçait sur les mêmes objets, Dieu et l'homme. Il n'y a pas, monsieur, jusqu'à nos sceptiques que n'ait animés toujours une passion secrète contre les préjugés et les institutions à l'agression desquelles ils se vouèrent. Montaigne, qui naquit treize ans avant la mort de votre Luther, travailla à la même œuvre; mais au lieu d'être fanatique, il est goguenard. Bayle, sous les artifices de son pyrrhonisme, a déposé contre les opinions qui faisaient autorité jusqu'à lui les négations les plus affirmatives.

Il faudrait donc, monsieur, croire à une perturbation complète dans les habitudes morales de la nation française, si elle était véritablement livrée à l'indifférence, à l'apathie, au découra-

Digitized by Google

gement. La maladie serait nouvelle; où pourrions-nous donc en découvrir le germe? Est-ce dans quarante années de force, de rénovation et d'exubérance? est-ce dans l'exaltation de juillet et d'août 1830? Dans le cours d'une santé florissante, un homme peut mourir d'un coup soudain, mais il ne commence pas subitement à sécher de langueur. La France est semblable à une ame de poète dans laquelle entretiennent un désordre orageux et sourd et l'hymne qui vient de finir, et l'hymne qui va commencer.

La société française est si peu la proie d'une insouciance coupable sur ses opinions et ses destinées que jamais elle n'a eu une foi plus vive dans la puissance des idées et des intérêts. D'abord et avant tout, elle sent qu'elle s'appartient à elle-même, et qu'elle a le droit de se considérer comme son principe et sa fin; aussi toutes les formes sociales n'ont plus à ses yeux qu'une valeur relative, c'est-à-dire, qu'elle rapporte à elle : elle ne s'identifie plus dans quoi que ce soit, parce qu'elle se sent supérieure à tout; elle a un roi qui la représente, mais elle n'a plus de culte monarchique; elle peut avoir

Digitized by Google

sur plusieurs points des inclinations républicaines, mais elle ne semble pas à l'instant où je vous écris précipiter sa course vers la république. A quoi croit-elle donc cette France? A elle-même et à Dieu. Pour le moment ne lui en demandez pas davantage.

Aussi est-ce avec une sérénité parfaite, qu'un examen léger peut seul prendre pour une indifférence idiote, qu'elle voit autour d'elle tomber les vieilles institutions et se jouer les théories nouvelles; elle est la maîtresse du camp, elle regarde, elle juge. Je ne puis, monsieur, vous donner une idée plus juste de cette disposition de notre pays qu'en vous priant de vous rapporter à ce principe métaphysique, développé depuis Parménide jusqu'à Schelling, qu'il n'y a qu'une chose, le *un*, et qu'au-dessous de l'unité il n'y a que des formes éphémères et périssables. Eh bien! monsieur, cet idéalisme si cher à vos métaphysiciens, la France le pratique avec une rigueur merveilleuse; elle a dans sa conscience une philosophie, un *criterium* qui lui fait discerner avec un tact privilégié le fond d'avec la forme, la cause sociale d'avec les in-

Digitized by Google

térêts particuliers. Sur ce point sa raison est plus développée que celle d'aucun peuple d'Europe : on épouvante encore l'Angleterre en lui criant que la réforme de sa constitution implique le bouleversement de la société ; l'Allemagne, en lui montrant la liberté politique prête à dévorer ses mœurs naïves et bibliques ; mais la France a passé l'âge de ces terreurs. Elle sait qu'il n'y a pas d'institutions dont la chute puisse entraîner la sienne.

Est-ce là, monsieur, une société malade, prête à se dissoudre et à mourir? Voyez-vous là quelque analogie avec le bas empire et Byzance? Le progrès de la raison française est si grand qu'il échappe à l'observateur insuffisant ou préoccupé. La philosophie catholique voit la société emportée dans le même naufrage que le culte antique ; l'éclectisme languit impuissant devant un spectacle qu'il lui est interdit de comprendre et d'expliquer ; mais heureusement la fortune de la France n'est pas solidaire des systèmes surannés.

L'anarchie des intelligences, dont on a fait

Digitized by Google

tant de bruit depuis seize mois, n'est ni un si grand scandale, ni un mal si profond que nous l'ont représenté certaines déclamations. Mais, avant tout, à qui l'imputerons-nous si ce n'est au peu de consistance et à la débilité des théories qui avaient affecté dans ces dernières années la direction des esprits? La philosophie, vous le savez, monsieur, ne vit comme la poésie que d'indépendance et de libre allure; elle a besoin d'un horizon sans bornes et d'un ciel infini. Si on veut la confiner et, pour ainsi dire, la garder à vue dans les limites et les liens d'un présent éphémère, elle languit, s'étiole et sèche sur sa tige; et puis encore, si les circonstances auxquelles on a voulu accommoder les théories disparaissent, elles emportent avec elles ces quasi-abstractions, fruit avorté d'une spéculation bâtarde. Un autre jour, monsieur, je vous parlerai avec quelque détail de la philosophie de la restauration; mais il faut relever dès aujourd'hui la solidarité qu'elle s'était faite avec le régime politique sous lequel elle vivait. M. Royer-Collard, qui croyait au dogme de la légitimité avec la bonne foi la plus honorable, en fit le principe non-seulement de sa politique

Digitized by Google

parlementaire, mais de sa philosophie sociale; et il entraîna dans cette voie les esprits qui tournaient autour de lui. La charte de 1814 fut considérée non-seulement comme un instrument légal et utile, mais comme rationnellement excellente; M. Cousin imagina d'expliquer la charte par l'éclectisme, et réciproquement l'éclectisme par la charte. Mais la chose est trop curieuse, monsieur, pour n'en pas mettre sous vos yeux la preuve littérale; lisez et jugez : « Il semble au premier abord que la charte « consacre l'ordre social antérieur au dix-huitième siècle et que le dix-huitième siècle a « renversé. En effet j'y vois un roi, une monarchie puissante, un trône fort et respecté; j'y « vois une chambre des pairs investie de priviléges, entourée de la vénération universelle; « j'y vois une religion d'état qui, prenant nos « enfans dès le berceau, enseigne à chacun de « bonne heure ses devoirs, sa destinée, et la fin « de cette vie. Voilà dans la charte un élément « qui ne sort pas de la révolution française. Il y « est pourtant, et il faut qu'il y soit, il faut qu'il « s'y établisse de jour en jour davantage et qu'il « regagne sans cesse du respect et de la puis-

Digitized by Google

« sance. Mais n'y a-t-il que cet élément dans la
« charte? Non. Je vois à côté du trône une
« chambre des députés nommée directement
« par le peuple, et intervenant dans la confec-
« tion de toutes les lois, qui fonde et autorise
« toutes les mesures particulières, de telle sorte
« que rien ne se fait dans le dernier village de
« France où la chambre des députés n'ait la
« main... Nous avons donc ici d'une part un
« élément de l'ancien régime et de l'autre un
« élément de la démocratie révolutionnaire....
« Ainsi je vois dans la charte tous les contraires;
« c'est là ce que déplorent certaines gens. Il en
« est qui n'admirent dans notre constitution
« que sa partie démocratique, et qui voudraient
« se servir de celle-là pour affaiblir tout le reste;
« il en est d'autres qui gémissent de l'introduc-
« tion des élémens démocratiques, et qui tour-
« nent sans cesse la partie monarchique de la
« constitution contre les élémens démocrati-
« ques qui lui servent de cortége. Des deux
« côtés égale erreur, égale préoccupation du
« passé, égale ignorance du temps présent.....
« Mais, grace à Dieu, tout annonce que le temps,
« dans sa marche irrésistible, réunira peu à peu

Digitized by Google

« tous les esprits et tous les cœurs dans l'intel-
« ligence et l'amour de cette constitution qui
« contient à la fois le trône et le pays, la mo-
« narchie et la démocratie, l'ordre et la liberté,
« l'aristocratie et l'égalité, *tous les élémens de*
« *l'histoire, de la pensée et des choses*[1] ? » Voyez-vous, monsieur, la charte de Louis XVIII et de l'abbé de Montesquiou déclarée parfaite et définitive, élevée, pour ainsi dire, à l'état d'absolu, et comprenant, c'est la philosophie qui lui en donne le certificat, *tous les élémens de l'histoire, de la pensée et des choses.* Et quelle sera la conséquence théorique de cette rare explication ? « La conséquence de tout ceci est que,
« si la constitution et les lois françaises con-
« tiennent tous les élémens opposés, fondus
« dans une harmonie qui est l'esprit même de
« cette constitution et de ces lois, l'esprit de
« cette constitution est, passez-moi l'expression,
« un véritable éclectisme.... L'éclectisme est la
« modération dans l'ordre philosophique, et la
« modération qui ne peut rien dans les jours

(1) *Introduction à l'histoire de la philosophie*, treizième leçon.

Digitized by Google

« de crise est une nécessité après. *L'éclectisme « est la philosophie nécessaire du siècle*[1]. » C'était sous le ministère de M. de Martignac que l'on prophétisait ainsi les destinées futures de l'éclectisme qui devait illuminer le monde entier vers 1850. La date est précise : « C'est « ma conviction la plus intime, mais je sais bien « que ce n'est pas en un jour qu'on la commu- « nique ; je sais bien que je parle aujourd'hui « en 1828, *et non pas en* 1850[2]. » Vous pouvez vous rappeler, monsieur, que dans une de nos assemblées politiques, à la législative, un M. Lamourette exhorta tous les partis à une fusion générale ; son succès fut prodigieux ; tout le monde s'embrassa ; M. de Jaucourt donna l'accolade à Merlin ; Condorcet se jeta dans les bras de M. de Pastoret ; mais, hélas! le lendemain chacun revint avec les mêmes dissentimens et les mêmes passions ; il ne resta de la motion de l'honnête député que des épigrammes et des chansons sur le *baiser Lamourette*. Paris s'en

(1) *Introduction à l'histoire de la philosophie*, treizième leçon.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

amusa tout un jour. Eh bien! monsieur, l'éclectisme n'est pas autre chose que le *baiser Lamourette* de la philosophie.

Jamais système ne fut confondu par un démenti plus accablant. Il avait enseigné l'excellence et l'éternité de la charte de 1814, la réunion de tous les partis, la conciliation de toutes les théories; il avait annoncé la suppression des passions; le ministère de M. de Martignac était l'aurore de cet âge de l'humanité dont l'éclectisme devait être la métaphysique et la religion. Aussi quelle déroute après les trois journées de juillet! Spectacle triste et pitoyable que quelques hommes distingués jetés hors de leur voie, ne sachant plus où se prendre, brusquement déconcertés et démolis dans leurs espérances et leurs opinions, obligés de recommencer la vie, de rentrer en campagne après avoir changé de drapeau et perdu leur petite étoile.

Avant d'aller plus loin, monsieur, n'est-il pas évident que si une certaine anarchie des intelligences s'était déclarée dans les premiers

Digitized by Google

momens de notre révolution, la philosophie de la restauration en serait quelque peu responsable, et surtout n'aurait pas le droit de nous en faire un reproche? Quoi! ses théories ont été si légères qu'elles n'ont pu nourrir personne; si peu clairvoyantes qu'elles ont toujours pris dans leurs prévisions et leurs désirs le contre-pied des événemens; si empruntées à l'étranger qu'elles menacaient de corrompre la langue et le génie national; si découragées qu'elles n'ont plus eu d'autre ambition que l'amnistie du silence; et il n'y aurait pas quelque compte à leur demander de leur usurpation d'un jour, et de leur chute irrévocable! Philosophes, si une foi vive avait animé vos écrits, si votre pensée eût étendu ses ailes et su diriger son vol au-dessus des empires qui tombent et des rois qui s'en vont, cette indépendance l'eût sauvée; elle fût sortie du combat et de la tempête, blessée peut-être, mais vivante, mais enthousiaste. Mais vos succès ont été mesurés sur vos mérites; vos doctrines ont été sur-le-champ rejetées avec dédain comme une écorce aride; ceux qui en avaient entrevu la faiblesse constatèrent incontinent la justesse de leurs

Digitized by Google

soupçons, et désertèrent une école qui les avait trompés comme un faux ami.

Aussi, dès les premiers jours de notre révolution, tous les esprits jeunes et vigoureux cherchèrent, soit un aliment à leur pensée, soit un but au besoin d'agir qui les dévorait. Vous désirez beaucoup, monsieur, que je vous touche quelques mots tant du républicanisme que du saint-simonisme : je tâcherai de vous satisfaire dans d'autres lettres ; mais remarquons ensemble sur-le-champ la foi vive, l'ardeur généreuse que décelaient ces doctrines républicaines et philosophiques ; c'était une irruption vers la liberté et la vérité. On se poussait, on se pressait à leur conquête, si fort on était alors persuadé que rien n'est impossible à la volonté qui descend dans l'arène pour n'en sortir que victorieuse ou déchirée. Je ne recherche pas en ce moment la valeur et la portée des théories ; mais je les appelle en témoignage de l'ardeur qui nous travaillait, de la sève qui nous alimentait le cœur. Jours d'espérance et d'enthousiasme, nous ne vous avons pas oubliés ; nous vous avons déposés

Digitized by Google

dans un coin de nos ames comme une source cachée, vive et pure.

Comment donc à cet élan unanime ont pu succéder tant d'opinions divergentes et tant d'apparences de découragement? Sous la charte de 1814, monsieur, la liberté n'était pour la France qu'une concession et une exception; on l'avait laissée vivre, car on n'avait pu faire autrement; on lui avait même octroyé une certaine existence légale; mais elle était toujours tenue en suspicion et en état de surveillance; le principe de la monarchie légitime lui faisait une vie dure, la mulctait par de mauvais traitemens et des outrages. Cependant, monsieur, on s'accoutume à tout; la pauvre liberté consentit à être traitée comme la servante de Sara, pourvu qu'on lui permît d'exister et de temps en temps de se montrer féconde; elle prit d'humbles habitudes, et parfois des idées aussi médiocres que sa fortune. Voilà que tout à coup de l'extrême servitude elle passe sur le trône; on la salue et on l'adore comme le principe et la reine de la société. Son premier mouvement, dans cet avènement qui l'étourdissait en l'exaltant, fut

Digitized by Google

de saisir sa lance. Guerrière, elle eût été sublime, elle eût tout entraîné; législatrice et pacifique, elle balbutie encore et ne saurait se passer du temps.

On ne se souvient pas assez combien sous la restauration la liberté constitutionnelle fit de concessions et de sacrifices, descendit à des attitudes peu dignes, se présenta toujours en pétitionnaire obséquieuse. N'avait-on pas capitulé même avec le double vote? n'entendit-on pas un membre du cabinet rejeter le titre de ministre de la nation? On s'accommodait à tout avec une souplesse dont beaucoup ont encore conservé le pli. Voilà pour les mœurs politiques. Quant aux idées mêmes, la liberté n'était ni conçue ni représentée comme le principe de la sociabilité, comme un élément positif, comme un point générateur destiné à déduire toutes les conséquences et à les ramener à son propre centre. Non, on ne l'invoquait que comme une garantie, comme une défense contre un ennemi qui n'était autre que le pouvoir; et quand l'heure sonna brusquement de gouverner, personne n'était prêt, ni les hommes qui avaient

Digitized by Google

manœuvré pendant quinze ans, ni les jeunes courages qui commençaient la vie par une insurrection.

Cependant la révolution française est appelée à fonder son règne: elle n'est pas une protestation bruyante et stérile, un emportement de colère; elle n'est pas non plus destinée à se faire la parodiste de la légalité anglaise, surtout au moment où celle-ci se prépare à passer des traditions historiques à un esprit plus général; elle n'est pas même obligée d'aller s'endoctriner à l'école américaine; elle est elle-même, elle est un ordre nouveau; différente du protestantisme religieux après lequel elle est venue et dont elle doit honorer les efforts, elle a des principes positifs qu'elle débrouille en ce moment; quelques-uns prennent ce travail pour de l'anarchie, mais peut-être le métal sortira pur de tant de coups de marteau. Les temps homériques de la révolution sont passés; elle a eu son Titan de tribune, ses Ajax de la montagne, son demi-dieu sous la pourpre. Elle est parvenue à une autre époque moins héroïque, mais non moins difficile; après avoir conquis et

Digitized by Google

renversé, elle doit s'asseoir et gouverner; elle n'est plus un parti, si considérable qu'on puisse l'imaginer; elle est la nation.

J'en étais à cet endroit, monsieur, quand un de mes amis apporte un livre nouveau de M. de Salvandy, en me le signalant comme une longue invective contre notre révolution; elle y est accusée d'être sauvage et barbare, elle y est insultée dans ses principes et ses représentans, elle y est traduite comme coupable de menacer la civilisation, la science, la propriété; sur ce dernier chef, j'ai même l'honneur d'être vitupéré comme auteur de mauvaises théories dans ma *Philosophie du droit.* Je viens de lire le *factum*[1]. Il est, monsieur,

(1) *Seize mois, ou la Révolution et les Révolutionnaires,* 1831. Voici comment M. de Salvandy s'exprime sur ma théorie de la propriété :

« La preuve que la politique révolutionnaire nous « déborde, et que nous allons rétrograder de plusieurs « siècles, c'est que le dogme de la confiscation est « repris et soutenu sans cesse. Un docte jeune hom- « me, M. Lerminier, développe ce droit de la société « d'exhéréder des minorités tout entières pour l'uti-

Digitized by Google

tout-à-fait innocent malgré l'âpreté de sa rhétorique : M. de Salvandy n'est pas si méchant qu'il veut l'être ; c'est ainsi du moins qu'en juge notre public qui est resté froid, indifférent devant ce gros manifeste de cinq cents pages, sans l'acheter ni le parcourir. Aussi, monsieur, je ne vous en parlerais pas si vous n'étiez Allemand, et si je ne pensais qu'à Berlin les *Seize mois* de

« lité générale. *Il ne voit pas qu'il y a là dix blasphè-* « *mes, dix attentats :* la supposition qu'il puisse y « avoir utilité dans l'injustice ; que la majorité ait droit « sur la minorité ; qu'elle fasse voir, par son incom- « patibilité absolue avec la minorité, autre chose que « son iniquité radicale et sa violence ; qu'il y ait légiti- « mité dans l'abolition du contrat social au préjudice « d'une des parties contractantes ; que cette abolition « puisse être légitimement accompagnée de sévices non « prévus, non stipulés d'avance ; que la propriété, « qui est le *mien*, puisse dépendre de la volonté d'au- « trui, c'est-à-dire être le sien en même temps que le « mien, ce qui implique ; que, droit à part, il y ait uti- « lité, puisque c'est la guerre, et la meilleure des guerres « ne vaut pas une équitable transaction ; le différend qui « l'a provoquée tenait à des causes qu'on n'extirpe pas ; « il renaîtra tôt ou tard entre les nouveaux possesseurs « du sol ; on n'aura rien fait que détruire chez les mi-

Digitized by Google

M. de Salvandy, s'ils y arrivent, ou vous seraient incompréhensibles sans quelques explications, ou vous donneraient de notre pays des idées fausses et mensongères.

En vous disant, monsieur, que vous avez besoin de quelque commentaire pour entendre M. de Salvandy, je n'accuse pas votre pénétration; car ici même, monsieur, à Paris, au milieu des événemens et de la polémique, je n'ai pas compris d'abord pourquoi un homme qui avait servi, non sans quelque honneur, la cause de la liberté, l'abandonnait; pourquoi ce désespoir

« norités le droit de la propriété; il y aura toujours une « minorité, et, par conséquent, le droit de propriété, « dès qu'il est ébranlé pour quelques-uns, est perdu « pour tous.

« Eh bien! un savant professeur de droit pose phi- « losophiquement ces maximes, et la France les entend « sans s'étonner. »

Un homme instruit et compétent m'eût accusé de *dix blasphèmes et de dix attentats*, ce reproche m'eût trouvé fort sensible et je me serais justifié. Mais que répondre à M. de Salvandy? On annonce qu'en ce moment il refait Jean-Jacques et le *Contrat social*: cela sera tout-à-fait récréatif.

Digitized by Google

qui veut être bruyant, cette désertion qu'on désirerait rendre éclatante. A force d'y songer, monsieur, je crois avoir trouvé le mobile qui a fait agir M. de Salvandy : c'est l'amour de la gloire ; c'est pour la gloire que l'auteur d'*Alonzo* saura tout braver, même l'échafaud révolutionnaire ; il a pris pour devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra ;* c'est un martyr en expectative. Qui a donc pu porter cet ardent courage à une résolution si extrême ? Il faut que vous sachiez à Berlin, monsieur, que depuis seize mois, ici, à Paris, nous nous occupions fort peu de M. de Salvandy ; c'était un tort sans doute, mais que voulez-vous ? les révolutions ont leurs inconvéniens. L'auteur de la *Lettre à la Girafe* ne put endurer un tel affront ; les grands cœurs ressentent vivement les injures et ne peuvent supporter l'indifférence de l'univers. La vengeance, mais éclatante, mais terrible contre cette ingrate révolution, contre cette France qui poursuit sa course en oubliant de tresser des couronnes à ceux qui prétendent l'avoir servie, la vengeance fut le cri de M. de Salvandy ; il se jeta sur sa plume, et ne la déposa qu'après avoir inondé d'une encre noire et bouillante une demi-rame de papier.

Digitized by Google

Voilà le sentiment qui a mis à notre auteur les armes à la main; mais il me reste à vous découvrir, monsieur, le secret du livre même; je suis fier de l'avoir trouvé, mais j'aurai la générosité de ne pas vous faire languir, et de vous le livrer en deux mots. M. de Salvandy a voulu être le Burke de la France. Vous vous rappelez les *Réflexions sur la révolution de France* par Edmond Burke, ce livre, toujours déclamatoire, souvent éloquent, où le torysme anglais, ayant cette fois pour organe un grand orateur, invectiva contre notre première révolution, en méconnut le caractère, pour défendre et venger les vieilles institutions. Eh bien! monsieur, ce que le célèbre Irlandais avait fait en 91, M. de Salvandy a eu la noble ambition de l'entreprendre en 1831. Edmond Burke a fait cinq cents pages, et lui aussi il en fera cinq cents; Edmond Burke est éloquent, injurieux, emphatique; M. de Salvandy, sur ces trois qualités, aura au moins les deux dernières; Edmond Burke s'est érigé en champion des vieilles institutions et de l'aristocratie, M. de Salvandy brigue la même gloire; il consacrera sa plume à deux ou trois salons qui auront peut-être l'ingratitude de ne pas lire son

Digitized by Google

dévouement. Maintenant, monsieur, méditez les *Seize mois*, si bon vous semble, vous en avez la clef.

Après la gloire, M. de Salvandy n'aime rien tant que les phrases; or, pour grouper ses phrases, il a trouvé deux principes, à savoir que la légitimité royale et aristocratique était la source de tous les droits et de tous les biens, et que la révolution française était la source de toutes les injustices et de tous les maux. Vous concevez, monsieur, tout le parti qu'un grand écrivain peut tirer d'une telle dualité, d'un tel contraste; vous voyez les tableaux, les tirades, les amplifications.

Si toute cette rhétorique n'aboutissait qu'à produire un livre boursoufflé, le mal serait léger; mais en dehors de la France, des hommes honorables qui ne la connaissent pas peuvent ajouter foi à ces peintures, et voilà le danger. C'est un tort sans doute que d'aduler sa patrie; j'en connais un plus grand, c'est de la calomnier. Il est fâcheux pour M. de Salvandy que sa plume ne se soit pas arrêtée au moment de

Digitized by Google

représenter la France comme folle et furieuse, la jeunesse comme ayant le goût des ruines et du sang, l'anarchie désignant déjà les têtes qu'elle se propose de faire tomber : l'enivrement de la déclamation ne saurait excuser de tels excès. Quand on écrit cette phrase : *Il n'y a que deux systèmes : celui de Napoléon et celui de Marat, tendre la main à l'aristocratie, ou bien lui couper la tête;* quand on ne donne à son pays d'autre option que les antichambres ou la guillotine, on encourt plus que le ridicule, on encourt la réprobation du bon sens public.

M. de Salvandy m'accuse d'avoir écrit sur la propriété des principes faux et funestes. Vous avez lu cette théorie; vous savez combien elle est conservatrice, puisque je m'attache à démontrer, m'autorisant de l'histoire, que, dans notre pays, la propriété a subi toutes ses révolutions violentes, et qu'elle n'attend plus que des perfectionnemens législatifs; vous savez que ma *Philosophie du droit* est une déclaration continuelle de la légitimité du droit de propriété et d'héritage; vous y avez lu cette phrase : *La philosophie de la révolution n'est pas subversive*

Digitized by Google

de la propriété, elle en est propagatrice; son vœu le plus cher est de la communiquer à tous, et non de la troubler dans ses principes naturels[1]. N'importe! M. de Salvandy ne s'en écriera pas moins : *Eh bien! un savant professeur de droit pose philosophiquement ces maximes, et la France les entend sans s'étonner!* Eh! de quoi, s'il vous plaît, s'étonnerait la France, si elle a le loisir de s'occuper des opinions individuelles? S'étonnerait-elle quand on démontre la légitimité de la révolution, la justice de la déclaration de l'Assemblée constituante qui mit les biens du clergé à la disposition de la nation, la nécessité qui répondit à la guerre civile et à l'émigration dans les camps ennemis par une expropriation violente que j'ai qualifiée d'*accident hideux qui ne saurait devenir une loi que dans ces crises où une société se refait en se déchirant.* La France s'étonnera-t-elle à ces paroles de bon sens et de modération : *C'est à ces extrémités où furent poussés nos pères que nous devons un territoire divisé à l'infini, la propriété accessible à tous, la diminution pro-*

(1) Tome 1, page 332, *Révolution française.*

Digitized by Google

gressive des prolétaires, la modestie si pure de notre dernière révolution, sa sobriété admirable dans la réaction et dans la vengeance? Je prends empire sur moi-même pour ne pas qualifier trop sévèrement la légèreté avec laquelle M. de Salvandy incrimine une théorie conservatrice et raisonnable.

Mais je veux vous donner un échantillon de l'instruction de ce publiciste. M. de Salvandy en est encore à regarder les Douze Tables comme venant de Solon ou de Lycurgue. « Dans « l'histoire, il fait beau voir les Romains, quand « ils veulent changer les lois qu'ils ont héritées « de leurs aïeux et qui ont assuré leur liberté « comme leur grandeur, *appareiller patiemment* « *une flotte pour envoyer en course de découvertes* « *dans la Grèce* d'illustres citoyens chargés de « consulter les dieux, de presser les oracles, « de recueillir, comme les oracles de la sagesse « antique, *les institutions de Solon ou de Lycur-* « *gue*, et les leçons d'un plus grand maître en- « encore, celles du temps[1] ». Je vous cite ces

(1) Pages 41, 42.

Digitized by Google

phrases pour vous divertir à Berlin. Que dites-vous, monsieur, *de cette flotte appareillée patiemment, de Romains allant en course de découvertes dans la Grèce,* pour rapporter les institutions *de Solon ou de Lycurgue?* Vous le voyez : le publiciste vous laisse le choix, Sparte ou Athènes, à votre convenance. Il est clair que M. de Salvandy, en digne soutien de l'ancienne France, n'a jamais lu d'autres historiens que Rollin ou Vertot.

Assez sur ce *factum.* En deux mots, monsieur, je m'inscris en faux auprès de vous contre sa teneur. Ne croyez rien de ce qu'il vous dit. Quant à notre patrie, tenez-la pour vivante, pleine de foi en elle-même et d'avenir. Représentez-vous les générations fraîches et nouvelles, divisées par des nuances, mais prêtes à se réunir dans le dévouement à la nation, dans l'abnégation de chacun à tous. La vie nationale n'a jamais été plus abondante : elle déborde au lieu de tarir. Vous pouvez tout attendre d'elle, tout, hormis le suicide.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME LETTRE.

DE LA PHILOSOPHIE

DE

LA RESTAURATION.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA PHILOSOPHIE
DE
LA RESTAURATION.

M. ROYER-COLLARD.

Paris, 3 février 1832.

Il faut que je commence aujourd'hui, monsieur, à vous tenir les promesses que je vous ai faites. C'est, sans doute, une tâche délicate que de vous écrire sur des contemporains, que d'agiter des questions qui, pour être générales, n'en touchent pas moins à des intérêts particuliers et fort susceptibles. Toutefois, en y réfléchissant, je m'affermis dans mon dessein; ne saurait-on porter dans les débats, tant

Digitized by Google

philosophiques que politiques, une franchise indépendante, sachant se modérer elle-même, cherchant pour juge non pas une coterie restreinte et fermée, mais le public qui, dans son impartialité, est accessible à tous; refusant le refuge et les licences de l'anonyme, pour se placer elle-même sous le frein de sa responsabilité propre? La liberté de la presse, cette faculté démocratique qu'a chacun de parler à tous, est une arme qui veut être maniée au grand jour: elle n'est ni un jouet futile, ni une escopette destinée à frapper dans l'ombre.

Dans ma première lettre, monsieur, j'ai été avec vous au plus pressé; je vous ai mandé que la France n'était ni prête à se dissoudre, ni atteinte d'un scepticisme mortel, ni folle, ni idiote; vous avez pu voir que l'incertitude dans laquelle elle vous paraît flotter devait être imputée au peu d'appui et de consistance qu'elle a trouvés dans les théories qu'on lui a présentées, pendant ces quinze dernières années, comme l'expression de la vérité et du siècle. Mais il nous faut examiner avec plus de détails la philosophie de la restauration, sans quoi

Digitized by Google

nous ne saurions apprécier avec justesse ce qui s'est manifesté depuis.

La philosophie de la restauration a trouvé son expression la plus complète et la plus juste dans un homme qui jouit, à bon titre, de l'estime de tous, et dont je vous parlerai avec d'autant plus de plaisir que j'aurai beaucoup à louer sa conscience et son talent : M. Royer-Collard. Si vous voulez bien comprendre, monsieur, la valeur qu'a eue pour nous ce philosophe distingué, il faut que vous dépouilliez un peu vos idées allemandes. Ainsi, vous me demandez la liste des ouvrages de M. Royer-Collard; vous vous le représentez comme vos Fichte, vos Schelling, vos Hegel, ayant beaucoup écrit et devant sa vaste renommée à une succession d'ouvrages; il n'en est pas ainsi. M. Royer-Collard a peu écrit, et ne parle pas beaucoup : nous n'avons de lui, jusqu'à présent, qu'un discours prononcé en 1813 qui résume son enseignement, et quelques fragmens que M. Jouffroy s'est donné la peine de recueillir avec l'industrie la plus patiente et la plus modeste. Je redoublerai votre étonnement en vous

Digitized by Google

apprenant que l'enseignement de M. Royer-Collard n'a duré que deux ans, n'a roulé que sur une question, sur la perception des objets extérieurs, et cela d'après les doctrines de Reid et de l'école écossaise.

Ne vous hâtez pas, monsieur, d'accuser notre facilité à élever des réputations; la renommée de M. Royer-Collard comme métaphysicien n'est pas usurpée, mais elle veut vous être expliquée. Quand en 1811 ce philosophe commença contre l'école de Condillac une petite réaction, elle fut peu aperçue; c'était au moment où l'empereur et la France allaient expier par de communes disgraces leurs communes prospérités. En 1814 M. Royer-Collard passa de l'enseignement à une carrière politique. Les jeunes gens de l'école normale, sur lesquels il exerçait son patronage, parlèrent de son enseignement avec reconnaissance, et le firent considérer comme la première date d'une nouvelle réforme dans la philosophie. Ils s'empressèrent à l'envi de relever d'un homme grave, considérable, en crédit : d'ailleurs M. Royer-Collard travailla lui-même à augmenter sa répu-

Digitized by Google

tation de métaphysicien par sa notabilité comme homme politique; cette dernière rejetait l'autre dans un lointain majestueux et favorable ; et l'homme parlementaire grandit beaucoup le philosophe.

Je suis obligé de convenir avec vous, monsieur, qui me demandez de tout un compte positif, que la carrière philosophique de M. Royer-Collard se réduit à l'importation d'une théorie de Reid; mais, monsieur, cette importation fut faite de bonne heure, en bons termes, en style remarquable : lisez le discours prononcé en 1813 et les fragmens peu nombreux qui servent d'escorte à cette composition d'autant plus précieuse qu'elle est unique, vous y trouverez une diction philosophique noble et sévère, un tour de phrase qui a de l'autorité; il est vrai qu'on y découvre déjà le germe des défauts que plus tard M. Royer-Collard porta dans le genre politique, je veux dire une précision plus apparente que réelle, plus dans les mots que dans les pensées, quelque chose d'ambitieux et de sec, de contraint et de stérile; néanmoins les qualités l'emportent sur les im-

Digitized by Google

perfections, et l'on sent que M. Royer-Collard eût été un écrivain philosophe éminent, s'il eût commencé à écrire jeune, ou si plus tard il eût pu en trouver le loisir.

Il est évident que, dans le champ de la philosophie, M. Royer-Collard n'a pas même soupçonné l'étendue de la nouvelle carrière qui s'ouvrait à notre siècle; il n'a rien mesuré de l'œil, rien ébauché. Où sont les principes positifs dont il pouvait descendre à une application sociale et politique? Sans doute la question qu'il a étudiée a son importance; je répéterai avec lui les paroles qui terminent son discours de 1813: « C'est un fait que la morale publique et privée, « que l'ordre des sociétés et le bonheur des in- « dividus sont engagés dans le débat de la vraie « et de la fausse philosophie sur la réalité de la « connaissance. Quand les êtres sont en pro- « blème, quelle force reste-t-il aux liens qui les « unissent? on ne divise pas l'homme, on ne fait « pas au scepticisme sa part; dès qu'il a pénétré « dans l'entendement, il l'envahit tout entier. » Je l'accorde, mais on ne triomphe pas non plus du scepticisme par de petits commentaires sur

Digitized by Google

un problème isolé, par une pensée qui vivote au jour le jour, sans unité, sans système, sans avenir. Et si le scepticisme s'empare de l'entendement tout entier, il veut donc être combattu puissamment et partout, et sous toutes les faces : destinée de l'homme, institutions sociales, révolutions des peuples. *On ne divise pas l'homme*, j'y souscris ; mais aussi on ne le conquiert qu'à la condition de l'envahir tout entier, ame, intelligence, imagination.

Au surplus, la philosophie politique de M. Royer-Collard se ressentit immédiatement du néant de sa métaphysique, bien qu'elle lui ait été de beaucoup supérieure, et qu'elle soit le véritable fondement de sa célébrité. Il ne saurait entrer, monsieur, ni dans vos intentions ni dans les miennes, d'explorer la carrière tant ministérielle que parlementaire de l'ancien président de l'instruction publique. Elle gagnerait, je crois, à être examinée ; M. Royer-Collard n'a jamais agi et parlé que mu par une conviction sincère ; mais nous n'avons souci que des doctrines et des principes.

Digitized by Google

Est-il impossible aujourd'hui d'apprécier la restauration avec quelque impartialité? Faut-il donc attendre un demi-siècle pour juger cette petite époque de quinze ans? Non, la justice de l'histoire est plus prompte et plus facile, pour nous surtout que notre âge a rendus complètement étrangers aux débats de ce temps qui est passé. Pendant les luttes de 1820, pendant les conspirations généreuses de La Rochelle et de Bedfort, nous terminions nos études de collége; plus tard nous n'étions pas animés d'une haine sauvage contre la légitimité et la maison de Bourbon; nous apportâmes à son égard une indifférence entière et une méfiance fort éveillée, résolus de l'attendre à ses œuvres, n'ayant qu'un culte, la France, qu'un but, notre avenir. Mais les trahisons sourdes envers le pays, les folies audacieuses vinrent bientôt nous arracher à cette impartialité un peu doctorale.

Or, monsieur, quand la maison de Bourbon remonta sur le trône, elle se dit ramenée par la Providence, elle ne l'était que par la fatalité, par des circonstances âpres et cruelles qui blessaient la patrie au cœur; jamais retour de rois

Digitized by Google

ne se fit sous des auspices plus tristes; cependant, même après Waterloo, l'équité du pays consentit à ne juger les Bourbons que sur leurs actes, et, puisqu'ils semblaient irrésistiblement poussés au trône sur les débris de notre naufrage, à les éprouver. Le problème était capital. Comment la vieille dynastie effectuerait-elle la médiation entre la France du passé et l'autre France qui n'avait d'autre antiquité que vingt-cinq ans d'émancipation et de lutte? D'une part, détruire la Charte; de l'autre, ramener la Charte aux principes mêmes de la révolution française; telle était la double solution qu'on offrait à la dynastie.

Alors se produisit un terme moyen, un milieu, une combinaison, un accouplement entre la liberté et la légitimité. Un système de transaction fut imaginé, qui s'appela exclusivement *impartialité et raison :* toutes les opinions étaient citées à ce tribunal pour se voir réprimandées de la prétention de vouloir être entières, extrêmes et conséquentes, et on ne les renvoyait jamais que remises au régime de l'éclectisme. Ce procédé eut pendant plusieurs années toute

Digitized by Google

l'utilité d'un expédient qui vient à propos : la France profita tant qu'elle put de cette tentative de conciliation ; non-seulement elle se prêta à cette ouverture, mais elle s'y précipita. Ainsi M. Royer-Collard fut nommé en même temps dans sept colléges ; l'honneur était insigne ; mais peut-être celui qui s'en trouva l'objet se l'exagéra-t-il encore : il se crut le représentant de l'opinion française, il n'en était qu'un instrument. Ainsi, monsieur, il serait injuste de méconnaître que la philosophie politique de M. Royer-Collard ait été, pendant un moment, utile au pays qui avait l'instinct de s'attacher à tout pour sortir des embarras qui l'enveloppaient ; mais il n'en faut pas moins chercher les causes intérieures qui minaient le système.

Quand la révolution de 1789 nous eut écrit un nouveau droit public, le principe de la sociabilité française se trouva changé. Auparavant le roi était la règle de tout, alors ce fut la nation ; dans l'ancien ordre, la nation s'identifiait tellement avec le roi qu'elle disparaissait pour ne vivre que dans sa personne ; dans le nouveau, le roi était le représentant et le délégué de la na-

Digitized by Google

tion, qui seule était investie de la souveraineté. Révolution fondamentale, déclaration solennelle que la nation était devenue majeure, et avait changé les conditions de la royauté. Napoléon, à son avénement, se garda bien de n'y pas adhérer. La maison de Bourbon, au contraire, revint avec la résolution de nous contester et de nous ravir cette conquête. Proclamer qu'elle n'avait jamais cessé de régner, qu'elle ressaisissait le sceptre en vertu de son droit, de son épée et de la grace de Dieu, octroyer une constitution en manière d'édit de réformation, se considérer comme la source unique de toute souveraineté, voilà les prétentions qu'elle rapportait de l'exil, et qui se résumaient toutes dans un mot, la *légitimité :* prétentions folles, sans doute, témoignage d'ignorance et de vertige, mais qui au moins trouvaient une explication et une sorte d'excuse dans l'opiniâtreté des habitudes de sang et de race. Que M. de Boulainvilliers, s'il vivait de nos jours, ne veuille rien rabattre de ses maximes historiques, j'aurai plus d'indulgence que de colère pour les préjugés incorrigibles de ce gentilhomme publiciste. Que M. de Bonald, qui a voué sa métaphysique à la

Digitized by Google

défense des vieilles choses, et qui a voulu trouver dans la législation primitive la règle de la législation du siècle, ait dogmatisé sur la légitimité, je le conçois encore. Mais voici venir un penseur indépendant, libéral, qui, au lieu de combattre cette chimère, l'adopte, la sanctionne, la développe, la raffine; au lieu d'exterminer le paralogisme, il l'embrasse avec amour, et il travaille à en faire une vérité. Ici éclatent la bonne foi et l'aveuglement de M. Royer-Collard, car ce publiciste n'est pas homme à parler sans conviction; la légitimité n'est pas pour lui une concession parlementaire, un passeport utile pour traverser des circonstances délicates: la France dans son bon sens l'entendait ainsi; mais M. Royer-Collard croyait fermement au dogme qu'il professait, il en parlait en prêtre convaincu. Vous allez voir, monsieur, combien l'erreur de cette honorable personne fut fertile en inconvéniens.

La légitimité dont la maison de Bourbon faisait son titre était précisément son écueil; elle lui donnait à croire que la France lui devait tout, et qu'elle ne devait rien à la France: il fallait donc

Digitized by Google

que les partisans éclairés de la vieille dynastie combattissent à toute heure cette chimère. La légitimité dans la mysticité de son dogme représentait la primauté du passé sur le présent, de la vieille constitution française sur la nouvelle; elle était la condamnation de l'esprit nouveau; et par le défi insensé qu'elle lui porta, elle se mit elle-même dans la nécessité de l'exterminer ou de disparaître devant lui. Il échappa entièrement à M. Royer-Collard que rien n'était plus contraire à la nature des choses que le mariage métaphysique de la légitimité et de la liberté sur un pied complet d'égalité, et qu'achetât-il quelques momens de repos par cette illusion, les deux termes qu'il voulait amalgamer au titre d'un droit égal se retrouvaient bientôt ennemis et prêts à combattre. Il ne fallait pas se séparer de la révolution française, mais embrasser sa cause, la rendre de jour en jour plus pure et plus sainte, plus philosophique et plus positive; il fallait comprendre que le principe à faire triompher était celui de la sociabilité même, de la supériorité de la société française elle-même sur tout gouvernement et sur toute dynastie. La souveraineté nationale n'a pas d'autre sens: c'est la

Digitized by Google

déclaration que les gouvernemens et les rois ne sont que les premiers agens des volontés de leurs siècles; il dépend d'eux d'être des serviteurs intelligens. La société française ne sera paisible et satisfaite que par le triomphe incontesté et la pratique efficace de son droit qui domine tous les autres : écrit en juillet, il veut être développé. Il est triste que ce résultat de notre civilisation n'ait pas trouvé un appui dans le talent de M. Royer-Collard, qui, au contraire, a jeté de l'incertitude dans les esprits par sa théorie artificielle, sans base et sans racine; qui a fortifié de son autorité les partisans purs du droit exclusif de l'ancienne dynastie; qui a mis enfin en suspicion les principes et les intérêts de la révolution française.

Dans l'esprit de M. Royer-Collard, la royauté était la source de toute souveraineté et de toute civilisation pour la France; la légitimité primait tout. Cette vue, que notre histoire a démentie depuis 1789, entraîna ce publiciste à d'étranges propositions : ainsi, en 1816, il nia que la Chambre des députés fût une représentation nationale; elle n'était qu'un pouvoir auxiliaire de la

Digitized by Google

royauté; autrement, si elle était une représentation, il faudrait donc la considérer comme la seule image du pays. Et M. Royer-Collard poussait la conséquence, car il disait: « Le jour où « le gouvernement n'existera que par la majorité « de la Chambre, le jour où il sera établi en fait « que la Chambre peut repousser les ministres « du roi, et lui en imposer d'autres qui seront « ses propres ministres, *ce jour-là, c'en est fait,* « *non pas seulement de la Charte, mais de notre* « *royauté, de cette royauté indépendante qui a* « *protégé nos pères, et de laquelle seule la France* « *a reçu tout ce qu'elle a jamais eu de liberté et* « *de bonheur; ce jour-là nous sommes en répu-* « *blique*[1]. » Quelques jours après, M. Royer-Collard revint encore sur ce point, et dit: *Vous allez tirer de la Charte une monarchie ou une république*[2]. Je suis de son avis, et les faits ont tiré de la Charte une république, c'est-à-dire le principe de la souveraineté de la majorité de la nation. Mais le célèbre publiciste commen-

(1) Discours à la Chambre des députés, du 12 février 1820.

(2) Discours du 25 février même année.

Digitized by Google

tait mal la Charte en voulant nous ramener aux conditions de l'ancienne monarchie; ce n'était pas moins que nier et méconnaître les conquêtes et les travaux de notre révolution. Et voici quelle était la dernière conséquence de cette erreur: « La monarchie légitime et la liberté sont les « conditions absolues de notre gouvernement, « parce que ce sont les besoins absolus de la « France. *Séparez la liberté de la légitimité, vous « allez à la barbarie;* séparez la légitimité de la « liberté, vous ramenez ces horribles combats « où elles ont succombé l'une et l'autre[1]. » Et c'est un penseur qui condamne une société à la barbarie parce qu'une dynastie disparaît, et qui veut abîmer la cause de la sociabilité dans un naufrage des rois! Faut-il donc lui démontrer que les usurpations sont des progrès pour une société, parce qu'elles témoignent l'énergie et la puissance de sa volonté qui a secoué la fatalité historique? Si les rois proscrits sont dignes de respects et de pitié, c'est qu'ils sont marqués au front du signe de la destinée; elles

(1) Discours sur la loi des élections, 1820.

Digitized by Google

sont sacrées les victimes expiatoires de l'émancipation des peuples.

Cependant, monsieur, les nobles instincts de M. Royer-Collard le ramenaient à la défense des droits et des intérêts populaires, quand il les voyait menacés par des entreprises insensées. Il a même célébré, sous la restauration, les progrès de la démocratie avec des paroles plus profondes que n'en sut alors trouver aucun publiciste contemporain. Mais par une étrange inconséquence cette démocratie, dont on avait préconisé le développement progressif, devient suspect et condamnable au moment même où elle se révèle plus puissante encore que ne l'avaient imaginé quelques-uns de ses défenseurs. Veuillez, monsieur, peser ces paroles de M. Royer-Collard; elles vous révèleront toute la faiblesse de sa philosophie politique. « Il y a « des siècles que la démocratie marche chez « nous du même pas que la civilisation, et la « révolution de juillet est venue animer, hâter « son progrès. De la société où elle règne sans « adversaire, déjà elle a fait irruption dans le « gouvernement en élevant cette Chambre à une

Digitized by Google

« autorité qui ne connaît plus guère de bor-
« nes..... Quand mon noble ami, M. de Serres,
« s'écriait, il y a dix ans, *la démocratie coule à*
« *pleins bords*, il ne s'agissait encore que de la
« société; nous pouvions lui répondre, et nous
« lui répondions : Rendons grace à la Providence
« de ce qu'elle appelle aux bienfaits de la civili-
« sation un plus grand nombre de ses créatures.
« Aujourd'hui c'est du gouvernement qu'il s'agit.
« La démocratie doit-elle le constituer seule,
« ou y entrer si puissante qu'elle soit en état de
« détruire ou d'asservir les autres pouvoirs? En
« d'autres termes, l'égalité politique est-elle la
« juste et nécessaire conséquence de l'égalité ci-
« vile? *Je ne raisonnerai point :* j'en appelle à
« notre expérience. Deux fois la démocratie a
« siégé en souveraine dans notre gouvernement;
« c'est l'égalité politique qui a été savamment
« organisée dans la constitution de 1791 et dans
« celle de l'an III. Certes, ni les lumières ne
« manquaient à leurs auteurs, ni les bonnes et
« patriotiques intentions, je le reconnais. Quels
« fruits ont-elles portés? Au dedans l'anarchie,
« la tyrannie, la misère, la banqueroute, enfin
« le despotisme. Au dehors une guerre qui a

Digitized by Google

« duré plus de vingt ans, qui s'est terminée par « deux invasions, et de laquelle il ne reste que « la gloire de nos armes. C'est que la démocratie « dans le gouvernement est incapable de pru- « dence, c'est qu'elle est de sa nature violente, « guerrière, banqueroutière[1]. » En vous transcrivant ce passage, monsieur, je regrette que M. Royer-Collard l'ait écrit; c'est trop d'amertume, d'injustice, de colère sourde, et de méprise tant sur la nature des choses que sur notre histoire contemporaine : M. Royer-Collard annonce qu'il ne raisonnera pas; j'en suis fâché, car c'était plus que jamais le cas de raisonner: en raisonnant, ce philosophe aurait vu que la cause de la démocratie n'était autre que celle de la sociabilité même; il n'aurait pas relégué la démocratie dans la société pour lui interdire le gouvernement; cette admirable politique n'est guère qu'une antidate de cinquante années; elle mériterait les suffrages de M. le duc d'Aiguillon ou de M. de Maurepas. Rétablissons les choses. La démocratie, c'est-à-dire la majorité de la

(1) Discours prononcé, le 4 octobre 1831, sur l'hérédité de la pairie.

Digitized by Google

nation, augmente incessamment ses droits à mesure qu'elle augmente ses lumières. Elle a commencé par obtenir l'affranchissement de sa condition civile; elle travaille, en ce moment, à la conquête de la direction sociale; n'ayez pas peur, elle ne l'obtiendra véritablement et ne la gardera que lorsqu'elle en sera digne. Ces essais dont M. Royer-Collard a fait une peinture disgracieuse, malveillante et infidèle, témoignent de ce travail de la société française pour parvenir à s'incorporer dans son gouvernement. Si la démocratie s'est montrée violente, guerrière, banqueroutière, elle préludait, elle faisait son apprentissage; elle l'a payé assez cher pour en tirer quelque parti et ne pas s'arrêter en chemin. Il était digne d'un philosophe de comprendre cette marche irrésistible; enseignez la démocratie, ne la flattez pas; donnez-lui des conseils austères, mais reconnaissez son droit de mesurer sa puissance à ses lumières.

Distinguer radicalement la société du gouvernement est une vieillerie féodale, une réminiscence involontaire de l'époque où la société se composait des vaincus, où le vainqueur

Digitized by Google

gouvernait : alors on disait du gouvernement ce que Beaumarchais écrivait de la noblesse : *Qu'un grand nous fait toujours beaucoup de bien quand il ne nous fait pas de mal.* Alors le gouvernement avait son intérêt, la société le sien; alors la minorité gouvernante était suppliée ou sommée par la majorité qui obéissait de lui donner au moins des *garanties.* M. Royer-Collard a souvent répété que les gouvernemens sont des *garanties*, et qu'à ce titre seul ils doivent être estimés. C'est chercher la règle de ce qui doit être dans ce qui a été; c'est ne voir que le côté négatif du pouvoir, c'est en méconnaître l'initiative, dont la conquête et le maniement appartiennent à l'intelligence; c'est là le droit divin de notre siècle.

La philosophie politique de M. Royer-Collard manque donc au fond de profondeur et de portée; elle s'enveloppe de formes métaphysiques, mais elle n'a pas la force de la vraie spéculation; elle flotte entre des souvenirs historiques et la bonne volonté d'une philosophie rationnelle; elle n'a ni la poésie du passé, ni l'indication des routes futures; c'est un je ne

Digitized by Google

sais quoi consciencieux et honnête auquel la puissance a manqué.

En effet, monsieur, ce qui recommandera long-temps M. Royer-Collard, je ne dis pas à la dernière postérité, mais à son époque, c'est la probité de ses intentions, une droiture qui l'a souvent animé d'une éloquence noble contre les folies de la contre-révolution; ce publiciste est excellent quand il résiste à une erreur. La défensive convient à son talent; c'est ainsi que dans un discours qu'il prononça, le 12 avril 1825, sur la loi du sacrilège, il a trouvé de belles paroles sur le spiritualisme chrétien, *sur ces sociétés qui vivent et meurent sur la terre*, sur la vérité qui n'est pas de ce monde, *sur cette loi impie et matérialiste qui ne croit pas à la vie future et qui anticipe l'enfer.*

Des amis un peu imprudens ont comparé le style de M. Royer-Collard à celui de Pascal; je lui trouverai plutôt quelque analogie avec celui de Nicolle. Il y a dans Pascal une indépendance et une hauteur de pensées qui dépassent les proportions du publiciste contemporain. Dans

Digitized by Google

son scepticisme, dans son combat pour conquérir la foi, dans sa douleur de n'en pas goûter tous les charmes, Pascal est parfois un poète aussi audacieux que Byron; on peut surprendre chez lui une mélancolie effrénée qui passe par-dessus le christianisme pour se plonger dans un désespoir sans bornes et sans rivages. Mais Nicolle est incapable de pareils écarts: sobre et modeste, doué d'une sagacité exacte, animé d'une résignation régulière, il ne dépasse jamais l'horizon auquel ses yeux sont accoutumés; pas d'élan de curiosité chez cet excellent janséniste, pas de pétulance d'imagination, pas d'éclats de douleur ou d'enthousiasme; il chemine dans la vie et dans ses livres avec une monotonie qui est pour lui une affaire de conscience. C'est avec Nicolle que je trouve à M. Royer-Collard plusieurs traits de ressemblance, et je ne serais pas éloigné de croire qu'il ne se soit formé à l'école du jansénisme de Port-Royal.

Voilà qui pourrait expliquer combien peu ce publiciste a compris la révolution et l'empire: il n'a vu passer qu'avec une humeur chagrine

Digitized by Google

tant de scènes et d'acteurs, de catastrophes et de victoires; l'histoire de nos dernières quarante années n'a été pour lui qu'une interruption malencontreuse et irrégulière de la légitimité; Napoléon qu'un usurpateur de mauvais ton des droits de Louis XVIII. Pas davantage M. Royer-Collard ne semble adhérer au mouvement social dont il est le spectateur. Il s'écrie tristement : *Assez de ruines*, sans entrevoir pourquoi ces ruines. L'esprit nouveau qui souffle autour de lui l'impatiente et l'irrite; il s'écrierait volontiers à cette jeunesse pétulante : Que voulez-vous donc, générations jeunes, impatientes et folles? Vous voulez marcher encore, mais nous sommes las, et d'ailleurs nous sommes arrivés. Venez tranquillement vous asseoir à côté de vos pères. Que tous se reposent! soyez raisonnables et sages; laissez-nous faire et laissez-nous dire, alors tout ira bien.

Mais, monsieur, cette jeunesse est assez imprudente pour ne pas écouter ce conseil; elle respecte l'âge et le talent; elle se souvient des services rendus, mais elle ne se croit pas solidaire des destinées d'un système *émérite*, épuisé.

Digitized by Google

Est-ce la faute des générations nouvelles si elles ne trouvent à leur arrivée que des tentes éphémères que les tourmentes du siècle ont mises en lambeaux, et si elles sont obligées de se demander entre elles où est le ciment pour construire un édifice qui puisse abriter au moins les enfans de nos enfans?

Vous devez surtout être frappé, monsieur, de la stérilité à laquelle vient aboutir la carrière philosophique de M. Royer-Collard. Pas un ouvrage, pas même une tentative; une collection peu nombreuse de discours politiques qui nous offrent sans doute de belles pages, mais où domine une métaphysique fastueuse, étroite, et quelquefois un peu pédantesque : ce n'est pas ainsi qu'on parvient à imprimer un mouvement, à jeter l'ancre dans son siècle. M. Royer-Collard, dans son discours à l'académie française, dit qu'il a reçu avec reconnaissance la faveur qu'elle lui a accordée, *faveur que Bossuet et Montesquieu ont recherchée.* Mais Bossuet et Montesquieu, qu'il était au moins imprudent à l'orateur de rappeler, ont laissé quelque chose, ce me semble : l'un a été le

Digitized by Google

soutien et l'organe de la religion qui s'incorporait alors avec la monarchie; l'autre s'est fait l'historien des lois sociales; tous deux n'ont dû leur gloire contemporaine et leur immortalité qu'à des travaux positifs, nombreux et durables. L'humanité est ainsi faite, elle n'accorde véritablement son estime qu'à la fécondité et à la force; elle ne présume pas ce qui n'a point été fait; elle n'aime pas les grands hommes manqués; elle ne donne pas la gloire à crédit; elle a même si peu de goût pour ces sortes d'avances qu'elle attend souvent le tombeau pour y graver son suffrage comme une épitaphe, tant elle a besoin d'être sûre que celui qu'elle couronne ne démèritera pas.

Dans le dix-huitième siècle, que M. Royer-Collard et son école ont pris en quelque pitié, on avait la simplicité de croire que de grandes renommées ne s'obtenaient que par de grands travaux. Voltaire consumait sa vie à passer de l'histoire au drame, de la poésie à la philosophie, de sa lutte avec Racine à la défense de Sirven et de Calas; Diderot savait assujétir sa fougue à l'intelligence des arts mécaniques

Digitized by Google

et à la rédaction de la moitié de l'*Encyclopédie.*

Rousseau, ce pauvre Rousseau, si dédaigné par les théoriciens de la restauration, quand il eut à quarante ans pris conscience et possession de lui-même, ne se reposa plus; il multipliait les productions originales; il s'imaginait qu'on n'acquiert de l'autorité sur son siècle et quelque droit au souvenir de la postérité qu'en payant de sa personne, qu'en se donnant tout entier; son génie était comme une source vive et toujours jaillissante où ses contemporains pouvaient venir rafraîchir leurs fronts brûlans et retremper leurs membres fatigués; son ame n'avait pas un endroit qui ne se ressentît et ne saignât des douleurs de son siècle; victime *endolorie*, suivant une expression qu'il inventa lui-même, elle était déchirée d'un amour divin pour l'humanité.

Immortale jecur.....

Mais, monsieur, de nos jours on se fait une renommée, et une renommée fort satisfaisante,

Digitized by Google

sans tant de soucis et d'embarras. Deux moyens, dans ces dernières années, menaient sûrement à la gloire : une traduction et une préface. Par une traduction, vous évitez d'abord de vous compromettre vous-même, et cependant vous faites connaître votre nom ; il est vrai que vous êtes derrière quelqu'un, mais on vous y voit ; vous pourrez même affecter à propos quelque air de supériorité sur l'auteur que vous aurez traduit ; cela fera bien, donnera de vous une haute idée et d'immenses espérances. Enfin, quand le temps sera venu, quand tout sera mûr et préparé, l'homme de génie s'affranchira de toute entrave, il déploiera ses ailes, il enfantera, quoi? une préface. Ah! la préface, voilà le grand œuvre ! Là on se donne pleine carrière, on censure de haut ce que les autres ont fait, on indique ce qu'il aurait fallu faire, on promet de l'entreprendre un jour, on annonce un magnifique ouvrage, auquel on est censé travailler toute sa vie. Plusieurs ont dû leur célébrité à ces démonstrations d'une impuissance altière.

Par malheur, le temps de la réussite est passé

Digitized by Google

pour ces arrangemens industrieux; l'air des révolutions est trop vif pour les tempéramens frêles. *Le temps*, dit Shakespeare, *a sur son dos une besace où il jette les aumônes qu'il va recueillant pour l'oubli, énorme géant, monstre nourri d'ingratitude.* Cette activité terrible du temps semble avoir redoublé de nos jours, surtout quand il ne trouve sur sa route pour remplir sa besace que des entreprises avortées et des gloires infirmes. On a dit que notre dernière révolution avait tué la littérature, oui, la petite, mais non pas la grande. La révolution a déconcerté, en effet, certaines illustrations; désormais il sera plus difficile de conquérir la célébrité; les coteries sont désorientées, ont perdu presque tout leur crédit; le pays, qui s'était prêté avec une grace trop généreuse à décerner et à prodiguer son suffrage comme une décoration, est devenu aujourd'hui plus défiant et plus sévère.

Maintenant, monsieur, vous comprenez dans quel dénuement de principes et d'idées la philosophie de la restauration nous a laissés : la route qu'elle avait prise était fausse. Il fallait la

Digitized by Google

quitter, en chercher une nouvelle; j'aurai désormais à vous entretenir des premiers essais tentés dans d'autres voies.

Digitized by Google

TROISIÈME LETTRE.

DE L'ÉCLECTISME.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉCLECTISME.

M. COUSIN.

Paris, 5 mars 1832.

Vous douteriez-vous, monsieur, que nous avons fait quelque scandale par la publicité des lettres que je vous adresse? On a voulu d'abord savoir qui vous êtes, quel était ce Berlinois qui avait noué à Paris un commerce philosophique; on a soupçonné que vous n'étiez autre que le célèbre professeur Gans avec lequel on me connaît conformité d'études, rapports de science et d'amitié. Mais cette conjecture s'est évanouie devant une déclaration de l'auteur de l'*Histoire du droit de succession;* il a écrit à un de nos journaux que ce n'était pas à lui que

Digitized by Google

s'adressaient mes épîtres. Je recevais en même temps de M. Gans une lettre pleine d'élévation et de chaleur où il m'expliquait qu'il n'avait pas cessé un instant de comprendre et de chérir la France, en dépit de ce qui avait pu s'y passer depuis juillet, et me priait de trouver naturel qu'il déclarât n'être pas le Berlinois qui recevait mes confidences philosophiques. Je viens de lui répondre pour le remercier et le féliciter de n'avoir jamais désespéré de l'avenir de la France. Pour vous, monsieur, on ne vous a pas encore découvert; on ne sait pas dans quel camp vous chercher à Berlin : êtes-vous disciple de Hegel? appartenez-vous à l'école historique? êtes-vous obscur ou célèbre? voilà qui est un secret que je vous garderai bien : j'ai même répondu à plusieurs qui s'enquéraient de votre nom qu'il se pouvait que vous n'eussiez d'autre existence qu'une imagination; vivez donc en sécurité complète; vos réponses ne verront jamais le jour, et de notre correspondance je n'abandonnerai au public que la moitié dont il m'est permis de disposer.

Mais moi, monsieur, qui me nomme, il pa-

Digitized by Google

raît que sans le savoir je me suis exposé à certains dangers; j'avais cru que rien n'était plus paisible et plus inoffensif qu'une controverse philosophique; je m'imaginais qu'il n'était défendu à personne, pas même à un professeur, de discuter les théories et les systèmes; mais on m'a appris que la franchise de l'examen auquel j'ai soumis quelques opinions avait irrité certaines puissances assez hautaines; plusieurs de mes amis ont cru même reconnaître la trace de ce ressentiment dans des attaques fort misérables dirigées contre la liberté de mon enseignement.

J'attachais assez peu d'importance à ces bruits et à ces conjectures, quand je vis un matin entrer chez moi un homme grave qui m'honore de son amitié et qui a toujours suivi avec une chaleureuse sollicitude les travaux de ma jeunesse. Qu'avez-vous fait? me dit-il, où vous êtes-vous engagé? pourquoi publiez-vous les lettres que vous adressez à un Berlinois? pourquoi voulez-vous altérer le calme de vos études par des controverses agitées? Pourquoi descendre de l'inspection de l'histoire à la polémique? savez-vous

Digitized by Google

les embarras que vous sèmerez autour de vous, les ennemis que vous vous susciterez? A vos raisons on répondra par des menées sourdes; à vos objections par des intrigues; à vos réfutations quand elles seront pressantes par des calomnies; si l'école philosophique que vous attaquez perd le sceptre de l'opinion, en revanche elle a les places et le crédit: craignez ses ressentimens; ne compromettez pas votre situation; suspendez votre polémique; écrivez toujours à votre Berlinois, si tel est votre plaisir, mais ne publiez plus vos lettres.

J'avais écouté le digne homme avec intérêt et reconnaissance. Mon ami, lui dis-je après quelque silence, je vous remercie, mais votre amitié vous exagère les périls où vous me croyez engagé: d'abord je répugne à penser qu'on réponde à des joûtes littéraires par de basses pratiques; j'estime trop ceux dont je puis critiquer les opinions pour les soupçonner d'indignes vengeances; d'ailleurs il n'est plus au pouvoir d'aucune coterie, si ombrageuse, si colérique et si compacte que vous puissiez vous la représenter, d'accabler personne, pas même l'homme

Digitized by Google

le plus obscur et le moins important : le public, c'est-à-dire la véritable majorité, prête son appui à la sincérité et au courage. Quant à votre conseil de me livrer sans partage aux laborieux plaisirs de la contemplation de l'histoire et du passé, croyez-vous, mon ami, que la science soit un meuble de bibliothèque et une curiosité stérile? Vous l'imaginez-vous comme une collection de choses rares, mirifiques, mais inutiles? Son culte doit-il vous dépouiller du souci du présent, de la conscience de votre propre siècle, et vous engourdir l'ame d'une indifférence mortelle pour tout ce qui n'a pas encore trouvé sa place dans le musée de l'histoire? Pour moi, j'aime sans doute à rester suspendu longues heures au spectacle du passé, mais je ne me bouche pas les oreilles pour ne pas entendre le bruissement de mon temps. Je me plais à retrouver les émotions et les pensées qui ont pu monter au cœur de ceux qui furent avant nous; mais je ne refuse pas de m'associer aux affections et aux destinées de mes contemporains. Si la science me paraît mériter un dévouement sérieux et persévérant, c'est que je l'estime solidaire de nos plus réels intérêts, c'est

Digitized by Google

que je la crois l'active ouvrière destinée à rassembler et à trier les matériaux d'un nouvel édifice ; elle s'y emploiera de toute façon ; elle ira remuer les premières couches de l'histoire et de l'espèce humaine ; elle regardera attentivement le temps couler, l'espace se peupler, se dégarnir et se repeupler de races et de nations avec la diversité de leur génie et de leur humeur ; elle cherchera les lois de la gravitation morale qui attire l'humanité ; puis, inhérente au présent, ardente à l'élargir, si elle voit le sol encore encombré de systèmes transitoires et de théories éphémères, elle n'hésitera pas à les combattre ; mais érudition, philosophie, polémique, c'est toujours la même cause qu'elle sert et qu'elle embrasse : or elle est sacrée cette cause, on peut la nommer à tous, amis ou ennemis : c'est le développement de l'intelligence et de la liberté.

Voilà à peu près, monsieur, quelle fut ma réponse ; voilà pourquoi je continue non-seulement à vous écrire, mais à publier mes lettres. J'avais d'abord songé à vous parler dès à présent, et même je vous l'avais annoncé, des

Digitized by Google

premiers essais tentés depuis notre dernière révolution; mais en y réfléchissant j'ai cru n'avoir pas encore assez approfondi la démonstration que j'avais entamée sur l'impuissance et l'invalidité de la philosophie qui a fleuri sous la restauration : c'est donc de l'éclectisme proprement dit que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui.

Rien ne donne mieux l'explication d'un système et d'un mouvement philosophique que de préciser exactement son origine et son point de départ. Je comprends Descartes quand je le vois, après avoir passé des plaisirs à la réclusion de l'étude, de la Hollande à l'Allemagne, de la Bohême et de la Hongrie aux extrémités de la Pologne, de la Suisse à l'Italie, à Venise, à Rome, d'une vie guerrière à une solitude obstinée, arracher de son esprit, avec douleur, le doute, le doute affreux qui le déchirait, pour y ériger un dogmatisme créateur. Kant me devient sensible par sa résolution de tout tirer de lui-même, et ce philosophe, aussi sédentaire que son devancier avait été nomade, est clair et perceptible quand on reconnaît en lui

Digitized by Google

le redresseur de l'esprit humain contre l'autorité traditionnelle, tant de la scholastique que de la théologie. Or donc, à tout homme qui a présenté un système philosophique à son époque, pour apprécier ce qu'il a fait, il faut demander d'abord ce que, dès le principe, il a voulu faire. Pourquoi vous êtes-vous levé, et que vouliez-vous dire?

Quand M. Cousin monta dans la chaire de M. Royer-Collard, il y parut sans autre dessein que de développer l'histoire des systèmes philosophiques. Esprit littéraire, il se tourna vers la littérature de la philosophie; imagination mobile, il quittait facilement une belle théorie pour une autre qu'il trouvait plus belle encore: parole ardente, il faisait couler dans les ames l'intelligence et l'enthousiasme de la science. Tel a été M. Cousin : c'est son caractère de n'avoir jamais pu trouver et sentir la réalité philosophique lui-même; il la lui faut traduite, découverte, systématisée; alors il la comprend, l'emprunte et l'expose.

Je sens, monsieur, que nous arrivons en-

Digitized by Google

semble à une conclusion inévitable; nous sommes obligés d'induire que M. Cousin n'est pas, à proprement parler, un philosophe; je sais d'ailleurs que c'est depuis long-temps votre pensée; vous m'avez même dit qu'en Allemagne on se prend à sourire si quelque Français, fraîchement arrivé, parle de notre compatriote comme d'un véritable métaphysicien. Mais, monsieur, nous ne saurions cependant éconduire, par une première fin de non-recevoir, quelque fondée qu'elle puisse vous paraître, un homme aussi distingué que le traducteur de Platon, d'autant plus que lui-même croit pouvoir prétendre à la qualité que vous lui refusez dans votre pays, et qu'il est juste d'examiner les titres d'un écrivain qui, je le crois, s'est toujours abstenu des petites ruses du charlatanisme.

Mais d'abord il faut mettre à part et en relief les services incontestables que M. Cousin a rendus à l'histoire de la philosophie, et dont le mérite spécial lui est acquis, alors même que nous verrions le lien systématique dont il a voulu les coordonner se briser entre ses mains.

Digitized by Google

Ainsi ses travaux réels survivront tant à son éclectisme imité qu'à son idéalisme emprunté. Il aura toujours le mérite d'avoir, en 1820, commencé à publier des manuscrits inédits de Proclus[1]; d'avoir, en 1824, donné une édition de Descartes, en annonçant sur ce philosophe un travail considérable que le public et le libraire attendent encore; enfin il sera toujours recommandable comme traducteur de Platon. On peut déjà louer sans réserve son élégance fidèle, sa patience souvent heureuse à renouveler les anciennes traductions, son intelligence philosophique à profiter des travaux contemporains d'Ast et de Schleiermacher; plus tard seulement il sera possible d'apprécier avec plus de profondeur l'œuvre de M. Cousin; quand il l'aura terminée, quand il aura traduit les dialogues les plus profonds et les plus obscurs, quand il aura écrit sur Platon un travail de la même nature que celui qu'il a promis sur Descartes, la critique pourra lui assigner sa place comme philologue et comme historien de la

(1) Je mentionne la publication, sans qualifier l'exécution.

Digitized by Google

philosophie. Sur ce premier point les hellénistes sont seuls compétens ; je dis les véritables hellénistes, car on ne mérite pas ce nom pour entendre un peu de grec, et il faut le réserver aux Hase, aux Boissonnade et aux Letronne. Pour ce qui est de la manière de concevoir et de se représenter Platon, de discerner tout ce qu'il a de cette Égypte que Champollion nous laisse à demi dévoilée, il faut attendre que M. Cousin ait publié son Essai sur Platon. Il a souvent varié dans ses points de vue ; il est facile de remarquer des changemens et des progrès depuis l'argument du Phédon jusqu'à celui du second Alcibiade. Le traducteur a été d'abord plus frappé du rationalisme ; il s'est ensuite plus rapproché de l'idéalisme et du mysticisme ; enfin, récemment, il vient d'entamer la partie politique de Platon, en proie aux préoccupations exclusives de l'éclectisme ; ce qui, à mon sens, l'a fait errer dans l'intelligence de la conception platonicienne, et lui a fait prendre dans les *Lois* une dégénérescence pour une réalisation fidèle ; mais chemin faisant M. Cousin pourra redresser ce que ses études ultérieures lui montreront d'inexactitudes dans ses affirma-

Digitized by Google

tions précédentes; et quand il aura tout traduit, il sera maître enfin de ses matériaux, de ses pensées; il pourra nous ériger la statue de Platon. Je dois aussi vous signaler, monsieur, parmi les titres historiques de M. Cousin, deux articles sur Xénophane et Zénon d'Élée. Je vous citerai encore les douze premières leçons de son cours de 1829, où il a résumé l'histoire de la philosophie depuis l'Inde jusqu'à l'entrée du dix-huitième siècle. Quand même les indianistes trouveraient le point de départ légèrement posé, il n'en resterait pas moins une revue précieuse des hommes et des systèmes.

Maintenant, avant d'arriver aux idées mêmes que M. Cousin a présentées au public comme un système à lui propre, remettez-vous en esprit, monsieur, la mobilité de son imagination. Le jeune professeur commença sa carrière par commenter avec verve l'école écossaise, dont M. Royer-Collard lui avait légué l'exploitation, Reid, Smith, Hutcheson, Fergusson, Dugald Stewart; ensuite il passa à l'Allemagne, saisit rapidement les principaux traits de la philoso-

Digitized by Google

phie morale de Kant, et se fit kantiste : ce furent alors d'éloquens développemens sur le stoïcisme, le devoir et la liberté. Pendant l'année 1819 à 1820, l'enseignement de M. Cousin rallia la jeunesse, et semblait vouloir la préparer aux luttes de l'opposition politique : aussi la contre-révolution en arrivant au pouvoir ferma sa chaire et relégua le professeur dans la solitude de son cabinet. Alors il se tourna vers l'érudition, et se prit d'enthousiasme pour l'école d'Alexandrie, qu'il personnifia tout entière dans un homme, dans Proclus. Cette secte philosophique, qui avait entrepris de lutter contre le christianisme et de le faire reculer, sembla à M. Cousin un glorieux symbole de philosophie et de liberté ; il en parlait en ces termes : « *Hæc fuit scilicet « ultima illa græcæ philosophiæ secta, quæ iisdem « fere quibus christiana religio temporibus nata, « tamdiu magna cum laude stetit, quamdiu ali- « qua super in orbe fuit ingeniorum libertas, « quartum verò jam circa sæculum, non mu- « tata ratione, sed mutato domicilio, exsul ab « Alexandria Athenas confugit...*[1] » Cette école

(1) *Præfatio generalis*, p. 13, 14, *Procli opera*, t. 1.

lui paraissait la plus riche et la plus importante de toutes celles de l'antiquité : « *Totius vero antiquitatis philosophicas doctrinas atque ingenia in se exprimit;* » et il croyait son étude utile non-seulement à l'érudition, mais aux progrès mêmes de la philosophie moderne. Plus tard, je trouve que M. Cousin n'a plus mis si haut la sagesse alexandrine ; voici comment il la caractérisait en 1829 : « Sans doute le projet avoué de l'école « d'Alexandrie est l'éclectisme. Les Alexandrins « ont voulu unir toutes choses, toutes les parties « de la philosophie grecque entre elles : la philosophie et la religion, la Grèce et l'Asie. On « les a accusés d'avoir abouti au syncrétisme, « en d'autres termes, d'avoir laissé dégénérer « une noble tentative de conciliation en une « confusion déplorable. On aurait pu leur faire « avec plus de raison le reproche contraire. « Loin que l'école d'Alexandrie tombe dans le « vague et le désordre qu'engendre souvent une « impartialité impuissante, elle a le caractère « décidé et brillant de toute école exclusive, et « il y a si peu de syncrétisme en elle *qu'il n'y a « pas beaucoup d'éclectisme;* car ce qui la caractérise est la domination d'un point de vue

« particulier des choses et de la pensée[1]. » Ainsi cette école que M. Cousin avait choisie d'abord comme le modèle de l'éclectisme, à ses yeux n'est presque plus éclectique; il l'accuse d'un mysticisme exclusif, malmène assez rudement son ontologie, sa théodicée; Proclus lui-même, bien qu'il reste toujours un esprit du premier ordre, n'est plus ce soutien de la philosophie et de la liberté dont les efforts sont généreux et légitimes; le professeur de 1829 nous le montre finissant par des hymnes mystiques empreints d'une « profonde mélancolie, où l'on voit qu'il « désespère de la terre, l'abandonne aux bar- « bares et à la religion nouvelle, et se réfugie « un moment en esprit dans la vénérable anti- « quité, avant de se perdre à jamais dans le sein « de l'unité éternelle, suprême objet de ses ef- « forts et de ses pensées[2]. » Et d'où vient ce changement dans l'esprit de l'éditeur de Proclus? C'est que de 1820 à 1829 bien des impressions différentes l'ont traversé. Après avoir

(1) *Cours de l'histoire de la philosophie*, 1829, t. I, p. 317, 318.

(2) *Ibidem*, p. 330.

Digitized by Google

adhéré exclusivement au rationalisme de Kant, après avoir effleuré l'idéalisme de Fichte, M. Cousin ne fut pas long-temps sans soupçonner et sans reconnaître que ces deux philosophies avaient fait place à deux systèmes nouveaux, dont les auteurs étaient MM. Schelling et Hegel; de loin, soit par des correspondances, soit par des visites de voyageurs, il lui en arrivait quelque chose. En 1824, il entreprit un voyage en Allemagne, pendant lequel il fut enlevé à Dresde par la police prussienne et conduit à Berlin : on l'avait soupçonné d'être *carbonaro* et révolutionnaire. Dans la capitale de la Prusse, vous le savez, monsieur, vos compatriotes environnèrent M. Cousin des témoignages du plus noble intérêt; on s'entremit pour sa délivrance; tant qu'il fut captif, on le visita dans sa prison tous les jours. Par un heureux hasard, notre voyageur put utiliser sa captivité, car il entra dans un commerce journalier avec l'école de M. Hegel; M. Gans et M. Michelet de Berlin lui développaient, dans de longues conversations, le système de leur maître; ils effaçaient de son esprit le kantisme et quelques erremens de Fichte, pour y substituer les principes et les

Digitized by Google

conséquences d'un réalisme éclectique, optimiste, qui se targuait de tout expliquer, de tout comprendre et de tout accepter. M. Cousin sut tourner à cette philosophie avec sa promptitude ordinaire; il saisit sur-le-champ combien le changement était capital : il ne sera plus un philosophe opposant, révolutionnaire, inquiétant pour les puissances, mais un sage dominant tous les partis, tous les systèmes, et, par son inépuisable impartialité, donnant des garanties au pouvoir le plus ombrageux. Aussi, monsieur, ses amis de Paris, qui ne pouvaient pas savoir les causes métaphysiques qui avaient influencé l'hôte de Berlin, eurent à s'étonner de quelques changemens, et un journal royaliste, *le Drapeau blanc*, écrivit que M. Cousin *avait bien prouvé qu'il ne professait en rien les doctrines des révolutionnaires.* Je crois, monsieur, que, depuis cette époque, M. Cousin l'a prouvé bien plus encore. Cependant le séjour de notre professeur dans votre capitale devait porter ses fruits : en 1826, il publia une collection d'articles insérés dans le *Journal des Savans* et dans les *Archives philosophiques*, dont tous ne méritaient peut-être pas les honneurs

Digitized by Google

d'une résurrection, et qui au surplus étaient inférieurs à la préface même qui les précédait. Dans la préface des *Fragmens philosophiques*, M. Cousin présenta son système, qu'il affirma avoir façonné dès 1818. J'aurais conjecturé, je l'avoue, que le voyage de 1824 y avait contribué en quelque chose, et que le rapport identique de l'homme, de la nature et de Dieu, qui commence à y poindre, était une importation. La préface des *Fragmens* fut peu goûtée quand elle parut. Cette condensation d'une métaphysique imparfaite qui se cherchait elle-même et n'était pas maîtresse de sa langue, étonna sans instruire; enfin, en 1828, M. Cousin, rendu à sa chaire, put s'y déployer à l'aise, et il eut le plaisir d'y exciter la surprise et l'admiration. Dans une introduction éloquente de treize leçons, il développa avec son imagination d'artiste et son talent d'orateur quelques principes du système de Hegel qui semblaient sortir de sa tête et lui appartenir. Du haut d'un dogmatisme dont seul alors il avait le secret, il inspecta l'histoire, les philosophes, les grands hommes, la guerre et ses lois, la Providence et ses décrets. Il professa la légitimité d'un opti-

Digitized by Google

misme universel, et prononça, au nom de la philosophie, l'absolution de l'histoire. Je sais, monsieur, qu'à Berlin vous ne partagiez pas l'enthousiasme avec lequel nous avons accueilli ces leçons; vous ne pouviez concevoir comment on importait ainsi une doctrine sans en nommer l'auteur. M. Hegel plaisanta de ce procédé avec une indulgence un peu satirique, et vous-même, monsieur, vous avez prononcé à ce sujet un mot fort dur, que j'ai peine à écrire, le mot de *plagiat*. Je ne pense pas, monsieur, que sciemment M. Cousin ait voulu se parer de ce qui ne lui appartenait pas; mais, emporté par son imagination, il a cru avoir conçu lui même ce qu'on lui avait appris. Dans ses improvisations il oubliait ses emprunts, et c'est de la meilleure foi du monde qu'en amalgamant Kant et Hegel, il se persuada avoir créé quelque chose; cependant le vol métaphysique de M. Cousin, je veux dire son ascension, ne fut qu'un phénomène passager: il redescendit vite sur la terre; et, soit qu'il eût épuisé en peu de temps son dogmatisme, soit qu'il craignît de n'être plus suivi dans ses excursions exotiques, il revint à l'histoire, déclara que la philosophie n'était plus à

Digitized by Google

faire, mais était faite ; qu'il ne s'agissait que de la rassembler ; qu'elle se partageait en quatre systèmes principaux, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, et qu'en dégageant ce qu'il y avait de vrai dans chacune de ces formes exclusives de la réalité, on retrouvait la réalité pure et complète. Voilà cette fois un éclectisme bien constitué. Ainsi vous voyez, monsieur, que M. Cousin a été tour à tour écossais, kantiste, alexandrin, hegélien, ecclectique : il nous reste à chercher s'il a jamais été et s'il est philosophe.

Nous sommes ainsi ramenés au point dont nous étions partis. Quelle sera l'idée dont M. Cousin aura élargi la face, et sur laquelle il aura jeté la lumière? La liberté? examinons. La théorie du traducteur de Platon sur la liberté consiste tout entière dans le principe suivant : le *moi* est uniquement dans la liberté, il est la liberté même ; l'intelligence et la sensibilité se rapportent bien au *moi*, mais elles ne le constituent pas ; la liberté seule constitue le *moi*. Cette opinion m'avait d'abord paru plausible ; mais, en y réfléchissant davantage, je l'ai trouvée

Digitized by Google

légère, inexacte, et tranchant lestement un des plus sérieux mystères de la psychologie. La personnalité humaine est partout; elle est aussi bien dans la sensation et dans la pensée que dans la volonté; le problème scientifique est précisément de la suivre sous ces trois faces; Spinosa n'a-t-il pas cru reconnaître au contraire l'identité de l'intelligence et de la volonté? Les physiologistes n'ont-ils pas démontré l'union étroite des excitations sensibles et des déterminations volontaires? Au surplus, cette affirmation *à priori* de M. Cousin n'est qu'une rédaction hâtive et brusquée des principes qu'il empruntait au stoïcisme et à Fichte.

La théorie de la raison sera, pour l'éditeur de *Proclus*, un écueil où il se brisera. Remarquez sa position : il est parti de la conscience individuelle, tant par conviction que par son apprentissage à l'école de Kant et de Fichte, et il lui faut maintenant arriver à la raison impersonnelle, à l'absolu. Quand vos compatriotes Schelling et Hegel établirent leur idéalisme, ils avaient fait table rase : ils avaient nié Kant et Fichte, désireux qu'ils étaient de les détruire et de les

Digitized by Google

supplanter. Kant avait déclaré qu'il était impossible à l'homme d'arriver à la connaissance de l'absolu; Fichte l'avait identifié dans la plus haute expression de l'homme même; Schelling, rompant avec Kant et Fichte, fit de l'absolu une intuition mystique; Hegel, de son côté, en fit une hypothèse logique. Or, voici M. Cousin qui tombe dans l'étrange illusion de vouloir accoupler des termes incompatibles: il croira pouvoir se servir de Kant comme d'un point de départ, de Fichte comme de la précision même du *moi*; A Schelling, il empruntera la spontanéité, à Hegel la réflexion, et il annoncera avoir donné une solution satisfaisante et nouvelle par la distinction de la raison spontanée et de la raison réfléchie[1]. Vous m'avez dit souvent, monsieur, combien cette métaphysique vous avait paru, à Berlin, téméraire et frivole; ici, à Paris, elle a eu peu d'inconvéniens, car personne ne l'a comprise; on a laissé M. Cousin, sans le troubler, jouer avec les formules, avec le fini et

(1) J'appelle l'attention des métaphysiciens sur cet amas de contradictions que M. Cousin appelle un système.

Digitized by Google

l'infini, le un et le multiple ; il a professé sans objections la réduction, fort importante selon lui, des catégories de Kant et d'Aristote aux lois de causalité et de substance : réduction stérile, affaire de mots. L'éloquence du professeur lui obtenait du public grace pour son ontologie.

La sensibilité n'a été qu'effleurée par M. Cousin ; étranger à la physiologie, il manquait de faits positifs, et s'est borné à rédiger quelques conjectures de M. Maine de Biran.

On m'a demandé quelquefois si M. Cousin était panthéiste, j'ai répondu que je l'ignorais, et je crois qu'il n'en sait rien lui-même. Quel est en effet le sens exact de cette phrase : « Le « dieu de la conscience n'est pas un dieu abs- « trait, un roi solitaire relégué, par-delà la « création, sur le trône désert d'une éternité « silencieuse, et d'une existence absolue qui « ressemble au néant même de l'existence ; « c'est un dieu à la fois vrai et réel, à la fois « substance et cause, toujours substance et « toujours cause, n'étant substance qu'en tant

Digitized by Google

« que cause, et cause qu'en tant que substance ; « c'est-à-dire étant cause absolue, un et plu- « sieurs, éternité et temps, espace et nombre, « essence et vie, indivisibilité et totalité, prin- « cipe, fin et milieu, au sommet de l'être et à « son plus humble degré, infini et fini tout « ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois « dieu, nature et humanité. » Que pouvons-nous en conclure, si ce n'est que M. Cousin est déiste en tant que cause, et panthéiste en tant que substance? Je sais qu'ailleurs il s'est élevé éloquemment contre le panthéisme : mais quelle est sa théodicée positive?

Et le christianisme? M. Cousin a-t-il pris là-dessus un parti sérieux et définitif? Sans doute il a reconnu, dans l'esprit humain, l'*autorité des autorités*; mais a-t-il toujours déduit et pratiqué les conséquences de ce principe? N'a-t-il pas quelquefois formé le plan d'une philosophie qui ne serait que la doublure de la tradition? n'a-t-il pas quelquefois cherché à concilier les honneurs de l'indépendance avec les sûretés de l'orthodoxie?

Digitized by Google

Mais enfin cet éclectisme, auquel finalement est revenu l'éditeur de Descartes, est-il donc entièrement sans racines et sans résultats? Si par hasard la vérité était dans le passé! si une vaste bibliothèque était le puits nouveau d'où il reste à la tirer! si en passant tour à tour par Athènes, Alexandrie, Munich et Berlin, on pouvait l'établir à Paris! la découverte serait précieuse et vaudrait bien la peine de mener avec patience cette opération. Malheureusement ce projet rétrograde a deux fois échoué dans l'histoire de l'esprit humain; la philosophie de l'école d'Alexandrie et la scholastique enseignaient aussi que toute vérité était dans le passé et les textes accumulés par le temps; mais ni Alexandrie, ni Aristote n'ont pu prévaloir contre l'invasion du christianisme et de Descartes; c'est qu'il y a dans l'homme individuel et les masses une invincible répugnance à se reposer dans ce qui a été fait, à se refuser aux attractions invincibles de l'avenir. Sans doute il est bon de porter en soi la conscience de l'histoire, sans doute il faut résumer ce qui fut avant nous, mais à la condition et dans le dessein de l'élargir et de le changer: autrement

Digitized by Google

si la science humaine n'existe pour vous que dans une érudition écoulée, si vous n'y ajoutez rien vous-même, la société, que vous ne pouvez satisfaire, vous échappera froide et indifférente. Pour moi, j'ai toujours envie de répondre à cette philosophie qui cherche son esprit dans les cendres des morts :

Laisse le passé être le passé.
Las das Vergang'ne vergangen seyn (1).

N'as-tu rien à me dire sur ce qui m'importe dans mon siècle, à l'heure où nous sommes du temps, rien à m'indiquer sur le chemin à prendre? Rien? Alors laisse-moi, tu appartiens déjà à ce passé dont tu te montres si amoureuse; va te perdre dans sa nuit et grossir le nombre des habitans du vide.

C'est une étrange conception que d'avoir voulu susciter, au milieu de notre société française, un mouvement renouvelé des Grecs d'Alexandrie. Les abstractions pures tournent

(1) Faust, dernière scène.

Digitized by Google

dans un cercle fatal qu'elles semblent ne pouvoir dépasser, tellement qu'Aristote et Platon n'ont pas encore été vaincus dans le champ même de la métaphysique; et les théories de votre Schelling et de votre Hegel ne sont que d'ingénieuses variations de la philosophie grecque. Mais voulez-vous quelque chose de novateur? regardez cet homme simple, de bon sens, parlant à tous, pas métaphysicien; il brise le paganisme. La loi de Moïse sera dissoute dans sa lettre et complétée dans son esprit par un Nazaréen peu curieux des spéculations métaphysiques. Si, au seizième siècle, l'Europe se renouvelle, vous pouvez vous en prendre à Luther qui ameute le monde contre le pape et contre Aristote; la révolution française pose à deux fois en 1789 et en 1830 le problème de la sociabilité. Ainsi notre nation a dépassé les théories du Grec, les abstractions du Germain par la simple allure de son développement. Or, son génie a été entièrement méconnu de M. Cousin; il n'a pas soupçonné son aptitude sociale, son instinct progressif, et je vous ai montré, monsieur, dans ma première lettre, le traducteur de Platon venant aboutir,

Digitized by Google

après mille circuits, à trouver dans la charte de 1814 *tous les élémens de l'histoire, de la pensée et des choses.* Pouvez-vous désirer une meilleure preuve de l'avortement de l'éclectisme? Ainsi donc je crois pouvoir conclure que le lien systématique dont M. Cousin a voulu coordonner ses travaux lui échappe, et que de son projet d'éclairer l'histoire de la philosophie par un système, et de démontrer ce système par l'histoire entière de la philosophie, il n'est pas sorti de système, mais seulement des matériaux utiles à l'érudition.

Plusieurs personnes m'ont paru convaincues que la pensée philosophique de M. Cousin n'avait plus d'avenir au-delà de l'éclectisme; mais je suis loin de partager cette opinion. Pourquoi ne recommencerait-il pas? S'il s'est trompé dans son idéalisme incohérent et d'emprunt, s'il a échoué dans son éclectisme où il avait rêvé d'être l'émule de Proclus, s'il a balancé l'excitation salutaire qu'il avait produite dans les esprits par le scepticisme où il les a finalement jetés en octroyant une amnistie métaphysique à tous les systèmes et à tous les

Digitized by Google

partis, n'a-t-il pas devant lui un avenir dont il est encore maître, le champ ouvert, un public qui se souvient de lui, et n'aurait de mémoire, en le revoyant, que pour son talent et pour ses services? Le seul écueil dont il ait à se sauver serait la répugnance à se détruire lui-même. Mais, grand Dieu! qui ne s'est pas trompé? Il serait beau de recommencer la poursuite de la vérité par l'abandon de quelques opinions que le temps et une révolution ont convaincues d'insuffisance. Voilà qui serait digne de l'ambition de M. Cousin, de la vigueur de son esprit; qu'il reprenne position, non plus au sein d'une collection factice d'élémens littéraires, tant grecs que germains, mais au milieu même de la société française, telle que l'a tournée vers l'avenir notre dernière révolution.

Et c'est en ce sens qu'il importe de travailler à une philosophie nationale: sans doute la vérité ne change pas avec les lieux; elle est générale et cosmopolite, elle est la même à Berlin et à Paris; mais de peuple à peuple on la trouve différente dans sa marche, dans sa

Digitized by Google

méthode et dans ses applications. La vérité morale et sociale n'est pas un fait insensible et brut qu'il suffit de constater et de ranger dans sa case. Quand à Stockholm Berzelius enrichit la chimie d'une découverte nouvelle, la patrie de Lavoisier peut sur-le-champ l'introduire dans la nomenclature de la science. Voltaire a pu également populariser la physique de Newton et lui faire passer le détroit. Mais ce qui tient à l'humaine nature est plus délicat et plus compliqué : chaque nation a son aptitude, comme chaque individu son caractère. De plus, chaque peuple a son heure différente sur l'horloge du temps; tous arriveront au même but; mais l'époque est diverse et la route n'est pas la même. L'humanité dans son voyage s'échelonne et se dissémine; chaque tribu a commencé de marcher, et a choisi son sentier au bon plaisir de son génie. Aidez-vous les uns les autres dans votre course, sociétés voyageuses; envoyez-vous des signes de bonne intelligence, des avis salutaires; dénoncez-vous mutuellement les piéges et les écueils, mais restez chacune fidèle à votre esprit qui est un don de Dieu. Si quelques-unes se sont hâtées

Digitized by Google

davantage, elles pourront servir de phare et de guide : or, dans ce concours, je n'aperçois rien qui ait encore dépassé la bannière de la France. Voulez-vous donc refouler sa pensée dans les voies de la civilisation germanique, au moment où l'Allemagne nous regarde et semble chercher des excitations dans notre exemple? D'ailleurs, la philosophie allemande est tellement inhérente à la civilisation et aux mœurs du pays que si vous l'en détachez, partout où elle heurtera, on la traitera de barbare.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?

Fille de la réforme, tantôt scolastique, tantôt rêveuse, passant tour à tour de la dialectique au mysticisme, autant elle est naturelle et féconde au sein des mœurs allemandes, autant parmi nous elle serait étrange et délaissée.

La France, monsieur, a un autre génie : elle a pris part au mouvement religieux du seizième siècle, elle estime la réforme, elle déteste les persécutions dont les protestans ont été victi-

Digitized by Google

mes, elle a fait passer dans ses lois l'égalité des cultes ; mais elle a peu de goût pour les luttes religieuses et théologiques : tout ce qui tient aux intérêts de secte, aux allucinations mystiques lui répugne ; en face du catholicisme qui a de profondes racines dans nos habitudes et nos mœurs, elle n'a jamais songé à rien élever, rien, si ce n'est le bon sens et l'indépendance de la raison. L'esprit philosophique de notre pays est simple, sans formule et sans jargon ; il a de la rectitude, parle clairement ; il accueille, il éprouve toutes les idées ; il a l'habitude d'en résumer promptement les résultats et la portée ; il propage ses influences, s'insinue, persuade ; de la conception il passe facilement à la pratique, répand autour de lui la contagion de l'exemple ; aussi il a la réputation d'être remuant ; quelques-uns même l'appellent révolutionnaire ; mais telle est son humeur. Si vous me demandez quel est le système qui règne en ce moment dans notre pays, je ne saurais vous répondre. Tous les petits systèmes qui, à ma connaissance, avaient voulu raser le sol et voleter sont retombés, les pauvrets ! Quant au génie de la France, calme et patient, sérieux et

Digitized by Google

résolu, il voit peu à peu grossir autour de lui le flot des générations nouvelles, ceinture qui fera sa force; peu soucieux du présent, il semble chercher dans l'avenir ses consolations et ses espérances; quelques-uns le méconnaissent, il en est peu troublé; de petits hommes l'outragent, il les aperçoit à peine. Il marche : je ne sais quelle grande pensée le préoccupe; où veut-il aller? c'est son secret; mais en le contemplant on se tient assuré qu'il ne reculera pas.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME LETTRE.

DE L'ÉCOLE

APPELÉE DOCTRINAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉCOLE

APPELÉE DOCTRINAIRE.

M. GUIZOT.

Paris, 1er avril 1832.

En commençant aujourd'hui de vous écrire, monsieur, je ne puis me défendre de quelque tristesse. Si l'époque où nous vivons ébranle et féconde l'esprit, il faut convenir que souvent elle froisse l'ame et la met à des épreuves pénibles. Quand la vie d'un homme est traversée par une révolution, elle se trouve coupée et séparée en deux parts; et lorsque, après avoir atteint l'autre rive, vous jetez les yeux autour

Digitized by Google

de vous, vous apercevez des changemens douloureux : ce sont des amitiés déconcertées, des liaisons que vous avez crues fortes et qui n'ont pu tenir, des opinions que vous réputiez communes et qui se sont métamorphosées en des dissentimens intraitables. On se retrouve, mais changé, mais chacun jeté dans d'autres voies. Au lieu de s'épanouir, les visages deviennent inpénétrables et glacés ; les mains qui s'étreignaient s'évitent et se retirent. Et l'amertume de cette situation nouvelle sera doublée si l'on se reporte aux temps où l'on marchait ensemble, où, réunis contre l'ennemi commun, on se pressait sous le même drapeau, s'encourageant de l'œil et du geste, l'ame remplie d'un espoir unanime dans un avenir noblement conquis. Alors tant d'illusions déçues peuvent vous jeter dans un doute poignant sur vous-même, sur la certitude de vos idées et la valeur de vos croyances. Cependant il faut sortir de cet état ; il faut sauver ses opinions du naufrage de ses espérances, et retrouver la force en se repliant sur soi, comme Antée en remettant le pied sur la terre. Comment vivre, si on s'abandonne, si on se récuse soi-même, et si on laisse flotter

Digitized by Google

ses pensées à la merci de quelques souvenirs ou de certaines complaisances?

Mais il ne suffit pas de conserver en silence son indépendance : il importe aujourd'hui d'en faire usage. L'esprit ne peut plus s'en tenir à cet épicuréisme délicat qui jouit de tout sans se compromettre en rien : il lui est défendu d'enfouir mystérieusement ses hardiesses et sa liberté, et il ne s'appartient à lui-même qu'à la condition de se donner à tous.

Voilà ce que je me dis, monsieur, pour m'encourager. Je me répète à moi-même que je ne mérite aucun blâme pour avoir dans mes opinions une foi qui me permet de les publier, et de m'engager dans des contradictions ouvertes avec des hommes distingués; et cependant, si je ne vous avais promis de continuer nos causeries, je répugnerais presque aujourd'hui à poursuivre et à vous entretenir d'une école que l'on s'est accordé généralement à désigner sous le nom de *doctrinaire*. J'ai pu sans embarras vous parler de la politique janséniste de M. Royer-Collard, dont je n'ai jamais eu l'hon-

Digitized by Google

neur de connaître la personne. J'ai cru devoir, dans l'intérêt de la philosophie, soumettre à l'analyse l'éclectisme emprunté d'un académicien ; mais il me coûte beaucoup de discuter les théories professées par des hommes d'un esprit éminent, avec lesquels je me suis cru quelque temps une conformité véritable d'opinions politiques, et dont avec plaisir j'ai cultivé le commerce. Elle est bien intime la conviction qui m'anime, puisqu'elle me force à la faire connaître. Toutefois, excusez-moi, monsieur, si aujourd'hui vous trouvez ma phrase moins vive, ma plume moins résolue : je ne vous le cache pas, j'écris avec moins de liberté; je suis comme amolli par des souvenirs et des regrets ; je voudrais même, si cette lettre tombe sous les yeux de ceux qui en feront le sujet, qu'elle pût les persuader au lieu de les irriter, et qu'elle les ramenât à se servir de leurs talens d'une manière plus utile à notre commune patrie.

Vous m'avez souvent dit, monsieur, ne pas comprendre comment une école qui, sous la Restauration, semblait rallier et diriger les esprits, s'était trouvée tout à coup stationnaire

Digitized by Google

après juillet : vous l'aviez vue théoricienne, entreprenante, et presque populaire; vous fûtes ébahi de la voir reniant ses théories, peureuse et désertée. Pour pénétrer tout-à-fait dans le secret de cette péripétie, il faut, monsieur, reprendre les choses d'un peu haut.

Vous savez que l'Angleterre fut pour nous au dix-huitième siècle une maîtresse de science politique; notre Montesquieu, le premier, tourna ses regards sur cette île et en caractérisa la liberté; le génevois Delolme disserta sur la constitution britannique. Plusieurs esprits ornés et libéraux s'acordèrent en France à considérer l'Angleterre comme une école non-seulement à étudier, mais à imiter; ils espérèrent prévenir une révolution populaire par des importations habilement opérées; mais 89 déçut leur espoir comme 1830 a déconcerté les vues de leurs successeurs. Cependant les disciples du génie anglais ne perdirent pas sur-le-champ courage: ils présentèrent leur plan à la tribune de la constituante; Mirabeau le mit en pièces. Ni la Convention ni l'Empire n'étaient des époques favorables aux traditions britanniques; mais

Digitized by Google

l'air de la Restauration devait les faire fleurir; et l'école, dont l'origine remonte aux études de Montesquieu, et qui fut représentée sous la Constituante par des hommes éclairés et fins, mais non de premier ordre, tels que Mounier et Malouet, eut enfin de brillans développemens, car elle put montrer avec orgueil une femme de génie, madame de Staël, un grand jurisconsulte, M. le duc de Broglie, un grave historien, M. Guizot.

Madame de Staël, monsieur, avec son enthousiasme, avec l'étendue et la justesse de son esprit, eut la gloire de maintenir l'indépendance de la raison contre la dictature de la force et du génie qu'exerçait Napoléon; de plus elle voulut apprendre à la France ivre d'elle-même et de ses triomphes militaires que, dans d'autres pays, on avait aussi cultivé avec fruit la pensée et la liberté; ainsi, en 1812, elle traça un tableau de l'Allemagne, divulgation éclatante et première d'un monde pour lequel nous n'avions eu jusqu'alors que le dédain de vainqueurs établis en pays conquis. Plus tard elle considéra la révolution française avec le dessein arrêté

Digitized by Google

de nous faire surtout admirer M. Necker et l'Angleterre, c'est-à-dire que cette histoire était une leçon destinée à nous inculquer les principes de la légalité anglaise. Dans ses préoccupations, madame de Staël se trompa quelquefois : en luttant contre l'empereur, elle le méconnut; en étudiant l'Allemagne et l'Angleterre, elle ne tint pas assez compte du génie et de l'originalité de la France. Mais si cette femme illustre eût vécu davantage, je ne doute pas qu'elle n'eût abandonné plusieurs de ses préjugés pour revenir au culte de ce qu'elle aurait reconnu plus grand et plus vrai; il y a dans le génie de ces inconstances heureuses, de ces mobilités conquérantes qui lui font incessamment reculer les bornes de son horizon. Malheureusement madame de Staël a de trop bonne heure emporté avec elle l'enthousiasme dont elle échauffait son école, qui est restée après elle raisonneuse, sans imagination, studieuse, mais sans chaleur.

Je n'ai point à vous parler, monsieur, d'une personne d'un caractère élevé, d'un talent supérieur et spécial; M. le duc de Broglie, qui

Digitized by Google

excelle dans l'art de préparer et de rédiger les lois tant civiles que pénales, s'est abstenu jusqu'à présent d'exposer les principes généraux de sa philosophie politique.

Maintenant, monsieur, j'ai besoin de rassembler tout mon courage ; il ne m'est plus permis de rebrousser chemin, et me voilà devant un célèbre écrivain, dans l'obligation d'examiner ses doctrines ; et comme si ce n'était pas assez pour me décourager de la gravité de son caractère et de son talent, il faut que je me sente troublé par le souvenir d'une liaison qui n'était pas sans doute une intimité particulière, mais qu'avaient fait naître une direction et des études analogues, mais qu'avaient amenée certains rapports de bienveillance d'une part et de déférence de l'autre. Toutefois le premier devoir est de garder avant tout la liberté de l'esprit et la franchise de ses opinions ; d'ailleurs, après le déplacement général d'idées et de vues qu'entraîne une révolution, il est plus que jamais nécessaire de rendre compte à soi-même et aux autres de ce que l'on pense ; et les dissentimens

Digitized by Google

les plus prononcés doivent-ils donc exclure l'estime et l'aménité?

En examinant la carrière publique de M. Guizot, on la trouve séparée en trois parties, et comme en trois actes : car il faut rejeter dans une sorte d'avant-drame ses commencemens de jeunesse, ses premiers essais dans le *Publiciste*, les *Archives littéraires* et le *Mercure*, son édition du *Dictionnaire des Synonymes*, sa collaboration dans les *Annales de l'Education*, et quelques élucubrations littéraires. C'est seulement avec la Restauration que M. Guizot, entre vingt-sept et vingt-huit ans, commença sa vie politique.

Nous pouvons sur-le-champ, monsieur, saisir un des traits principaux qui caractérisent l'historien de *la Révolution d'Angleterre;* je veux dire l'amour du pouvoir, l'ambition de le fonder et de le manier, le besoin d'en faire partie, à la tête ou à la suite, une inépuisable condescendance pour ce qu'il appela si souvent les *nécessités*, une politique qui affecte d'être par-dessus tout *gouvernementale*, et qui a pour

Digitized by Google

maxime que le véritable homme d'état doit retenir place, influence, crédit, position, espérance, occasion, chance, le plus long-temps possible. Ne prenez pas cela pour une satire; c'est un fait, monsieur, que je vous expose, et le publiciste dont je vous parle nous a trop enseigné le respect de tous les faits, pour qu'il nous soit interdit de tenir compte d'un fait aussi considérable. Quand la maison de Bourbon travailla à s'asseoir en 1814 et en 1815, la conviction politique de M. Guizot le porta à s'engager dans les affaires sous le patronage de l'abbé de Montesquiou, à tremper dans les soins et les pratiques qui furent employés à fonder la dynastie, à combattre et à poursuivre avec passion ce qu'on appelait le *buonapartisme*. Plus tard, après avoir quitté forcément un secrétariat général, M. Guizot apporta ses efforts personnels pour fonder le gouvernement du roi tant sur la doctrine de la légitimité que sur l'imitation de quelques idées et de quelques formes anglaises : maître-des-requêtes, conseiller d'état, écrivain, il se donna tout entier à des combinaisons parlementaires, à des finesses ministérielles, à des compromis ingénieux peut-

Digitized by Google

être, mais à coup sûr impuissans. Cependant les véritables royalistes étaient prêts et mûrs pour conquérir le pouvoir: le génie littéraire de M. de Châteaubriand, l'autorité philosophique et la verve raisonneuse de M. de Bonald, l'habileté si souple et si persévérante de M. de Villèle avaient jeté sur les hommes et les doctrines de la vieille royauté cet éclat indispensable à l'ambition de tout parti qui veut gouverner. L'invasion fut complète, elle n'épargna personne; M. Guizot, après avoir épuisé toutes les concessions compatibles avec son honneur politique, fut éconduit; et dans la retraite générale des amis de M. Royer-Collard, il fut poussé hors du pouvoir le dernier.

Ici, monsieur, s'ouvre pour M. Guizot une carrière honorable et brillante, qu'il se fit lui-même par son talent et ses travaux. En dehors du gouvernement, il se tourna vers la liberté, et demanda à sa plume de lui créer à la fois une condition indépendante et une importance politique. En 1820 il publia un ouvrage intitulé: *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel;* et dans la préface

Digitized by Google

il s'exprimait ainsi concernant la surprise qu'avaient témoignée quelques membres du nouveau cabinet sur la résolution qu'il avait prise d'écrire : « C'est trop méconnaître, disait-« il, la nature de notre gouvernement. Les « hommes ne s'y vouent pas aux hommes ; ils se « rangent sous la bannière de certains principes « et de certains intérêts généraux qu'ils ne doi-« vent pas cesser de défendre quand ils ont « une fois embrassé leur cause. » Je trouve dans ce livre de vives agressions contre le ministère du côté droit, des portraits assez piquans de M. Lainé, de M. de Serre et du duc de Richelieu, une théorie de la légitimité dont je reparlerai plus loin. En 1821 M. Guizot fit paraître une nouvelle brochure intitulée : *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France.* Mêmes idées à peu près que dans le premier ouvrage, avec la même disposition, peut-être plus prononcée encore, à se placer entre l'ancien régime et la révolution française pour les catéchiser tous les deux. Cependant l'honorable publiciste ne se contentait pas de cette polémique. A la même époque, il professait avec éclat l'histoire moderne ;

Digitized by Google

le premier, il faisait passer dans l'enseignement la connaissance du régime municipal de l'empire romain, et de l'état social de la France, depuis le cinquième jusqu'au dixième siècle, en s'appuyant des travaux de Roth, d'Eicchorn, d'Hullmann et de Savigny; le premier encore, il exposait les causes du gouvernement représentatif en Angleterre. Exilé de sa chaire, il se livra à de vastes entreprises littéraires; il remit à neuf la traduction de Shakespeare par Letourneur, en y ajoutant des notices; il publia une collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre; enfin il écrivit un livre, véritable titre littéraire, *l'Histoire sur la révolution anglaise, depuis Charles Ier jusqu'à Jacques II*, histoire grave que j'appellerai volontiers *pragmatique*, suivant l'expression des anciens, et dont les deux premiers volumes, les seuls publiés, annonçaient à la France un écrivain d'une sagacité profonde, tellement riche en ressources qu'elle pouvait compenser les autres qualités qu'on cherchait auprès d'elle. J'allais omettre une édition des *Observations de Mably* et une brochure qui honore le ca-

Digitized by Google

ractère de M. Guizot : *De la peine de mort en matière politique.*

C'est avec un plaisir intime et sincère, monsieur, que je prolonge cette énumération des travaux de M. Guizot : voilà l'époque où cet écrivain travaillait noblement à sa réputation, attirait autour de lui les jeunes gens dans lesquels il remarquait quelque ardeur à l'étude, et propageait son nom tant en Angleterre qu'en Allemagne. Vous m'avez souvent parlé, monsieur, de l'état que vos historiens et vos savans font de notre compatriote ; vous m'avez dit combien il était plus haut placé dans leur esprit que certain importateur, dont on pouvait au moins blâmer l'imprudence. Effectivement, M. Guizot apporta dans ses travaux historiques un caractère à lui propre, une consistance personnelle qui les soutient contre les investigations de la critique. Aussi, quand en 1828 il reparut dans sa chaire, il fut véritablement considéré comme le chef d'une école historique et politique ; son enseignement fut non-seulement profond, érudit, mais animé d'une pensée libérale et philosophique qui voulait tourner la

Digitized by Google

science à une utilité sociale. M. Guizot exprima ouvertement cette idée en abordant l'histoire de la civilisation française : « Dans les études « que nous venons faire, il s'agit pour nous de « bien autre chose que de savoir; le développe- « ment intellectuel ne peut, ne doit pas rester « aujourd'hui un fait isolé : nous avons à en ti- « rer pour notre pays de nouveaux moyens de « civilisation, pour nous-mêmes une régénéra- « tion morale. La science est belle sans doute, « et vaut bien à elle seule les travaux de « l'homme; mais elle est mille fois plus belle « quand elle devient une puissance et enfante « la vertu. C'est là ce que nous avons à en faire : « découvrir la vérité, la réaliser au dehors, dans « les faits extérieurs, au profit de la société ; « la faire tourner au dedans de nous en croyan- « ces capables de nous inspirer le désintéresse- « ment et l'énergie morale qui sont la force et « la dignité de l'homme en ce monde, voilà « notre triple tâche, voilà où notre travail doit « aboutir..... [1]. » M. Guizot, dans sa chaire,

(1) *Cours d'histoire de la civilisation française*, tome I, pages 36, 37.

Digitized by Google

était plus hardi et plus libéral que ses deux autres collègues MM. Cousin et Villemain; on pouvait reconnaître un homme d'état, qui ne répugnerait pas, le temps venu, à se montrer novateur. Comme il entrait dans ses vues d'exercer partout une vaste influence, il fonda un recueil scientifique et littéraire, sous le nom de *Revue française*, où devaient être élaborées les questions de haute politique, de législation, d'économie politique, d'histoire et de littérature. Enfin quand la révolution de 1830 survint, elle trouva l'école communément appelée *doctrinaire* florissante, et M. Guizot chef reconnu de l'école.

Voilà dix années, de 1820 à 1830, glorieuses et belles dans la vie de M. Guizot; voilà, monsieur, ce que nous ne saurions oublier dans les dissentimens où nous allons nous engager; mais aussi plus nous avons mis en lumière le talent et le mérite, plus nous avons le droit de nous séparer énergiquement des opinions et des doctrines qui ont blessé nos plus chères croyances. Reportez-vous, monsieur, à la fin de juillet 1830. La révolution éclate et saisit tout le

Digitized by Google

monde, amis et ennemis. L'école qu'on nomme *doctrinaire* en fut à la fois déconcertée et contente: contente, car je la tiens trop loyale pour ne pas se réjouir du bonheur du pays; déconcertée, car elle n'était pas prête pour cela. D'une part, et veuillez suivre ceci, elle avait tellement approfondi et poussé si loin la théorie et le paralogisme de la légitimité qu'elle avait fini par y donner foi entière, et malgré les fautes et les attentats de la dynastie déchue, elle ne pouvait se persuader que la France pût marcher sans l'avoir à sa tête, et la montrer toujours sur le trône à l'Europe inquiète. D'un autre côté, s'il fallait enfin résister aux entreprises désespérées du côté droit, l'école dont nous parlons n'imaginait pas autre chose qu'une résistance légale et des procédures devant les tribunaux; les coups d'éclat lui répugnent, ce qui est belliqueux ne lui convient pas. Mais ne voilà-t-il pas un peuple tout entier qui se lève plus grand et plus pur qu'on ne l'avait cru, qui réclame sa liberté, mais entière, sans ambages, sans mélange. Alors l'école que vous savez, mise hors de sa sphère, tout à coup face à face avec la révolution victo-

Digitized by Google

rieuse qui a repris ses couleurs et son cours, et qu'elle n'avait jamais acceptée qu'avec amendement et sous toutes réserves, n'a pour elle ni prompte intelligence, ni chaud enthousiasme; elle tâtonne quand il faudrait courir, elle disserte au lieu de concevoir, elle délibère au lieu d'agir.

Cependant M. Guizot, porté subitement au pouvoir, constant objet de ses affections et de ses poursuites, dans la position la plus belle et la plus neuve qu'ait jamais occupée homme d'état, ne put pas méconnaître le changement éclatant qui avait déjoué ses prévisions; historien pénétrant, politique attentif, comment n'eût-il pas apprécié la portée d'une catastrophe si nouvelle? Je ne crois pas que le coup d'œil lui ait manqué, mais la résolution; il a dû comprendre, il a dû même, pendant quelques momens, vouloir se faire l'agent de cette rénovation politique, l'homme d'état de cette révolution populaire; il a dû entrevoir tout ce que lui offrait d'avenir un parti tranché pris à propos: il n'a pas osé; il a manqué à sa fortune, faute irréparable pour lui, il a jeté des embar-

Digitized by Google

ras dans celle de la France, et long-temps encore nous pâtirons de ses erreurs.

Alors, quand obsédé par les habitudes de sa vie passée, envahi par la contagion de son entourage, il eut perdu l'illumination soudaine qui a dû traverser son esprit, courte apparition dont il fallait profiter, il revint entièrement à ses premières doctrines, et retomba le même homme qui s'était ingéré de fonder le pouvoir en 1814. Une fois engagé, il s'entêta. Irrité par les difficultés d'une situation qu'il ne pouvait gouverner, par l'opposition ardente qu'excitait sa conduite, il employa son talent et son esprit à combattre et à dénaturer les principes de la révolution : c'est ainsi que nous l'avons vu à l'antique légitimité vouloir substituer une légitimité nouvelle, intermédiaire, doublure retournée du vieux manteau royal, et déplorer l'origine révolutionnaire du pouvoir récent comme un malheur, au lieu d'y voir son titre. Si on lui répond qu'une semblable politique suscitera à l'autorité, si jeune encore, une dangereuse impopularité, il répondra que les gouvernemens doivent être impopulaires; il se

Digitized by Google

chargeait sans doute de procurer au sien cet avantage. Si on invoque des théories de liberté, des passions d'honneur national, M. Guizot répliquera qu'on ne gouverne ni avec des théories ni avec des passions, c'est-à-dire, apparemment, qu'on doit gouverner sans l'intelligence et sans le cœur. Désormais cet homme d'état, s'armant d'une légèreté hardie, ne se refusera ni le paradoxe ni le sophisme. C'en est fait: il a jeté le gant à la révolution; mais M. Guizot aurait autant de génie qu'il a d'esprit, il n'obtiendrait pas de prévaloir contre l'ascendant de son siècle, ou plutôt, si ce publiciste avait ce génie politique dont l'absence nous a été si funeste, il eût compris que la seule gloire possible était dans le devouement à l'esprit de sa nation et de son époque.

Il est temps, monsieur, d'examiner les principales théories de la philosophie politique de M. Guizot; mais, avant de le combattre comme philosophe, après l'avoir trouvé insuffisant comme homme d'état, je désire lui rendre une éclatante justice comme historien. Définir une époque, la circonscrire, la comprendre dans

Digitized by Google

son esprit, l'analyser dans ses détails, observer les faits, expliquer la réalité, voilà en quoi excelle M. Guizot : il comprend, et mieux que personne; il a, et à un très haut degré, la qualité la plus nécessaire à l'historien, l'intelligence du fait; mais écrire, mais peindre, conter, donner la vie, jeter la lumière, notre historien n'y réussit que médiocrement; et puis encore rattacher une époque particulière à la série des temps, ramener les faits à des lois, comparer les civilisations, chercher la marche du génie de l'humanité à travers l'espace et le temps, les siècles et les climats, M. Guizot a quelquefois déclaré avec une modestie un peu moqueuse qu'il n'y prétendait pas : c'est qu'effectivement ce n'est ni son goût, ni son aptitude. Avant tout, M. Guizot est et se sent un historien politique. S'il a retracé la révolution anglaise, c'est qu'il a cru ce tableau utile à notre instruction et à ses vues : c'est surtout quand il écrit qu'il me paraît homme d'état. Il y a chez lui du Polybe et du Clarendon, et ce caractère politique assure à ses travaux une originalité qui les fera vivre long-temps.

Digitized by Google

Ne laissons pas se rompre, monsieur, le fil conducteur que nous avons dans la main; il peut nous diriger dans l'appréciation des théories de M. Guizot. Le même esprit qui l'a fait historien spécial le rendra philosophe circonspect, et lui inspirera une métaphysique de transaction et de milieu qui ne le privera pas des chances de sa fortune politique. M. Guizot est philosophe comme il est historien, en homme d'état. Ne perdez pas de vue ce point : dans l'examen où nous entrons, il est lumineux. La légitimité fut considérée comme rationnelle et nécessaire par le publiciste, ainsi qu'elle l'avait été par M. Royer-Collard. « Il ne suffit « pas, a écrit M. Guizot, à la société que le « droit se rencontre dans les citoyens, elle a « besoin qu'il réside encore dans le gouverne- « ment. C'est peu que chaque homme possède « et revendique ses libertés comme un droit « légitime si le pouvoir, qui commande aux « hommes, n'exerce aussi un droit légitime à « leurs yeux. Si au pouvoir seul appartient le « droit, la société a disparu; si le droit manque « au pouvoir et ne se retrouve plus que dans « les individus épars et isolés, la société est

Digitized by Google

« dissoute. L'idée du droit entraînant néces-
« sairement celle d'une relation, il faut que
« les droits soient réciproques pour qu'ils se
« forment et se limitent les uns par les autres.
« Où manquerait la réciprocité, le droit, dans
« celui qui le posséderait, dégénèrerait infailli-
« blement en tyrannie. Où existe au contraire
« la réciprocité, les droits subsistent ensem-
« ble, et se rattachent bientôt au principe
« supérieur dont ils dérivent, à l'idée et au
« sentiment du devoir. Que le droit et la légi-
« timité soient donc partout; alors seulement
« la société est stable et le pouvoir régulier »[1].
C'est la même idée qui déjà nous a semblé si surannée chez M. Royer-Collard, la séparation radicale entre la société et le gouvernement. Qu'est-ce donc qu'un droit qui réside dans le gouvernement, la société mise à part? qu'est-ce qu'une légitimité puisée ailleurs que dans la volonté et l'intérêt de la nation? qu'est-ce qu'un pouvoir dont on reconnaît philosophiquement l'égoïsme? qu'est-ce qu'une philoso-

(1) *Du Gouvernement de la France depuis la Restauration, et du Ministère actuel*, pages 203, 204.

Digitized by Google

phie politique qui, au lieu de redresser des prétentions aveugles, les consacre par d'inextricables logomachies? Tout cela est insoutenable et manque de vérité : c'est déserter la cause de son siècle ; c'est donner raison au passé sur le présent ; alors on est amené à croire que la légitimité est une institution excellente, *et que, pour être cette institution, la légitimité doit être ancienne, car autrement elle n'est pas* [1]. Avec un pareil langage, pourquoi ne pas être avec les soutiens du passé? pourquoi cette inconséquence de principes ou de conduite?

Mais il ne suffisait pas aux *nécessités* politiques de M. Guizot d'avoir témoigné à la légitimité combien il l'*acceptait*, et comment, avec le secours d'une phraséologie combinée, le fait féodal pouvait se traduire en un droit rationnel ; la révolution française offrait des difficultés qu'il était important de tourner. M. Guizot ne pouvait, sans se manquer à lui-même, méconnaître la justice de son principe et de son point de

(1) *Du Gouvernement de la France depuis la Restauration, et du Ministère actuel*, page 206.

Digitized by Google

départ: il le fit; mais il lui convint de la considérer surtout comme une victoire brillante et terrible qui avait eu ses prouesses et ses excès; il traça une théorie des vainqueurs et des vaincus qu'il rattachait à la distinction historique de la race conquérante et de la race conquise; il considéra les intérêts nouveaux comme ayant vengé par leur triomphe le long abaissement de la nation gauloise conquise et possédée. Cette théorie permettait à la fois à M. Guizot de reconnaître la révolution française et de la restreindre, de l'accepter et de l'amoindrir. Ce n'était plus un ordre nouveau dont l'avènement avait été brusque et vif, qui cherchait encore à se débrouiller, à s'asseoir, et dont le règne complet et définitif devait être l'œuvre de notre siècle; c'était une bataille une fois gagnée, un avantage une fois remporté sur lequel il n'y avait pas à revenir, mais aussi qu'il ne fallait pas vouloir poursuivre; on disait à l'ancien régime : Que voulez-vous? la révolution est faite, vous ne sauriez la révoquer et la mettre au néant; acceptez-la. On se retournait vers la France pour l'admonester à son tour : Vous avez gagné la victoire, c'est chose faite, con-

Digitized by Google

tentez-vous de ce que vous avez acquis; aller plus loin, ce serait recommencer à se montrer révolutionnaire. C'est ainsi que M. Guizot, par un autre chemin, aboutissait au même résultat que M. Royer-Collard; il arrivait à se séparer, au fond, de la révolution française, à la mettre en suspicion, et, tout en paraissant défendre ses conquêtes positives, à lui refuser son avenir.

Tout est négatif dans la philosophie politique de l'historien de la révolution anglaise, et il attache une grande importance à démontrer que la souveraineté de droit n'est pas sur la terre. Voici son raisonnement: Dieu seul a complètement raison; la souveraineté ne réside que dans la complète raison, or la complète raison ne réside pas ici-bas: donc la souveraineté ne s'y trouve pas davantage. Cela est vrai, et Benjamin Constant, dès 1814, avait remarqué que la souveraineté n'était pas dans la volonté, mais dans la justice. Mais quel doit être le résultat de cette démonstration négative de l'impossibilité de la raison et de la souveraineté absolue sur cette terre, si ce n'est le devoir pour les sociétés de s'en rapprocher chaque jour da-

Digitized by Google

vantage, de chercher les interprètes les moins infidèles de la vérité pratique? Pourquoi l'Angleterre poursuit-elle sa réforme parlementaire avec une si persévérante unanimité, si ce n'est pour élargir les voies qui doivent la conduire à la plus juste amélioration des lois sociales? Pourquoi le plus sérieux intérêt de notre situation politique est-il aujourd'hui dans l'agrandissement de la représentation et dans l'intervention de l'intelligence au milieu des petites cotes électorales? C'est qu'il importe d'augmenter et de rehausser la majorité de la nation du sein de laquelle se tire la vérité relative d'une époque et d'un pays, c'est-à-dire la loi; c'est qu'il importe d'augmenter les chances de raison et de justice. Il est désirable que M. Guizot et son école soient bien convaincus de ces conséquences qu'amène naturellement leur théorie négative, et que la France ne les choque pas trop quand elle demandera que le gouvernement représentatif veuille bien se prêter à quelques développemens.

Cependant, dans les deux dernières années de la Restauration, le célèbre publiciste dont

Digitized by Google

nous suivons la pensée politique semblait plus affranchi de ses anciennes entraves; comme il était plus engagé dans l'opposition, et comme il désirait propager son influence surtout dans les esprits, naturellement il se donna plus de liberté; dans son enseignement historique, il établit les besoins réciproques de l'individu et de la société; il s'attacha à professer que deux faits principaux constituent la civilisation: le développement de la société et le développement de l'individu. Il ne trouva pas sans doute la loi destinée à régler ces deux mouvemens dans une unité harmonique; il ne posa même pas le problème; il parla presque toujours de l'individu comme pouvant plutôt regarder la société faite pour lui que lui pour la société; mais enfin, quelque insuffisantes qu'aient été les propositions générales de M. Guizot, si vague que l'on ait pu trouver sa phraséologie, néanmoins on sentait une foi généreuse dans l'avenir et dans la puissance de la pensée.

Quel changement, monsieur, depuis notre dernière révolution! Cette société au déve-

Digitized by Google

loppement de laquelle on se vouait, on la déclare révolutionnaire, insensée, en proie à de petites passions. Si, par un instinct qui sera fécond, la France fait disparaître de sa constitution politique le dernier obstacle à la pratique de l'égalité, on la répute folle : *L'anarchie va croissant autour de nous*, s'écrie M. Guizot ; *dans les idées, elle est évidente ; pas une conviction générale et forte qui rallie les esprits* [1]. Et à qui la faute, s'il vous plaît ? n'est-ce pas votre école qui s'est employée dans ces dernières années à endoctriner cette société anarchique ? Vos théories seraient-elles donc si peu viables qu'elles ont déjà disparu ? quoi ! si peu substantielles, si peu nourrissantes, si médiocres et si faibles qu'elles ont été sur-le-champ dévorées par cette détestable anarchie de l'intelligence française ? Mais dans les emportemens amers de l'amour-propre blessé, vous ne vous apercevez pas que vous vous condamnez vous-mêmes : consentez à nous faire moins coupables et moins stupides, dans le seul intérêt de vos doctes leçons ; autrement, pour nous justi-

(1) Discours sur l'hérédité de la pairie.

Digitized by Google

fier, nous serons réduits à censurer nos maîtres, à récriminer contre votre école, à lui demander, tout en reconnaissant chez elle des intentions honnêtes et des talens convenables, ce qu'elle a fait de positif, de durable, de socialement utile? Question formidable!

> Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
> Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux.
>
> CORNEILLE.

France, es-tu donc descendue si bas qu'une école grave et consciencieuse qui s'est offerte à te diriger et à te conduire n'ait plus pour toi que des paroles de réprobation, de dédain, et désespère de ton avenir? ou plutôt ne serait-ce pas cette école qui s'en va et qui devient un peu méchante, comme quelques femmes en vieillissant?

Je m'explique, monsieur : les talens qui brillaient au sein de l'école ordinairement appelée *doctrinaire* pourront toujours se modifier et se développer, c'est l'heureux privilége des esprits distingués; mais quant à l'école elle-

Digitized by Google

même, à cette combinaison de maximes parlementaires anglaises et d'une métaphysique toujours négative et toujours creuse, je crois ses destinées consommées.

Effectivement, cette école n'a-t-elle pas semblé elle-même attacher sa fortune à la conservation de certaines formes politiques, et ne les a-t-elle pas considérées comme tellement nécessaires qu'elle les a identifiées avec la cause même de la sociabilité? « Je connais la « France, je connais son bon sens, dit M. Gui- « zot; *je sais qu'il est peu de folies que ce bon « sens ne parvienne à rectifier tôt ou tard;* mais « je dis : Si vous maintenez l'hérédité, la France « est sauvée; l'anarchie dont nous nous plai- « gnons trouvera son terme; le but que nous « cherchons sera atteint; la révolution de juillet « sera terminée et consolidée à la fois : si l'hé- « rédité de la pairie est abolie, *je ne sais pas « dans quelle carrière nous entrons* (1). » Singulière philosophie politique, qui ne saurait

(1) Discours sur l'hérédité de la pairie.

Digitized by Google

plus rien prévoir au-delà des combinaisons de la charte de Louis XVIII !

Mais il est une preuve plus sérieuse encore, monsieur, du peu d'avenir qui reste à cette école : elle ne se recrute pas parmi les jeunes esprits. Elle a le pouvoir, mais elle ne travaille plus ; elle gouverne, mais elle n'écrit plus ; on dirait qu'elle éprouve quelque difficulté et quelque répugnance à penser, car enfin il peut y avoir dans la pensée quelque chose de dangereux et d'anarchique. Quand la pensée n'est pas maniée avec sagesse et par des amis, elle a aux yeux de l'école quelque chose de remuant qui l'inquiète et qui la blesse. Cependant il s'élève en silence une génération nouvelle qui laisse dans le plus profond abandon les théories et les théoriciens de cette école, qui semble résignée à lui abandonner la jouissance du présent ; mais elle travaille à se mettre en état de lui demander compte un jour des mépris prodigués à la France et à son esprit nouveau. Pour cela, elle sent fort bien qu'à des études anciennes il faut opposer des études nouvelles, à une intelligence restreinte de l'histoire une

Digitized by Google

intelligence plus étendue, à une philosophie politique, timide et boiteuse, une philosophie plus ferme et plus vraie.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire aujourd'hui : il m'a fallu faire effort sur moi-même pour vous parler avec franchise d'une école dont je répute toujours les intentions estimables, et qui a été utile, non tant par des résultats positifs et durables que par des *tendances* honnêtes et des études commencées; mais elle s'est arrêtée; mais, devenue stationnaire, elle s'est irritée contre ce qui voulait marcher encore; mais, se voyant délaissée, elle s'est mise à maltraiter notre pays par des paroles aigres et hautaines : or, entre elle et la France, monsieur, je vous prie de ne pas hésiter. Plutôt que de croire la France stupide, pensez plutôt que cette école se trompe. A qui donc l'avenir? Aux opinions de quelques hommes ou au génie d'un grand peuple?

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME LETTRE.

QU'EST-CE QU'UNE RÉVOLUTION?

Digitized by Google

Digitized by Google

QU'EST-CE QU'UNE RÉVOLUTION?

Paris, 21 mai 1832.

Vous êtes heureux, monsieur, et je vois dans vos lettres, que je garde pour moi seul, le calme et la sérénité d'un esprit satisfait et reposé. Vous n'avez pas encore permis aux événemens d'altérer le cours de vos belles études, aux tourmentes politiques d'apporter leur écume jusque sur les marches de votre sanctuaire. Jusqu'à présent vous vous êtes, pour ainsi dire, sauvé de votre siècle, et, seul avec l'histoire et la pensée, vous vous êtes réfugié dans une contemplation un peu sauvage des temps qui ne sont plus; néanmoins, dans les regrets inconsolables que vous m'exprimez sur la disparition

Digitized by Google

de votre illustre et vieil ami, le plus grand de vos grands hommes, il se trahit, permettez-moi de vous le dire, quelque effroi sur l'avenir de votre pays. Il m'a semblé que vous pleuriez plus que Gœthe; vous sentez avec amertume s'évanouir dans le passé cette poétique et savante Allemagne dont Klopstock et Kant avaient inauguré la gloire. Effectivement, Niebuhr a vécu, Hégel a succombé, Gœthe n'est plus; les géans sont couchés. Qui les remplacera? que va-t-il advenir? Quelque chose d'inconnu, d'incertain, de moins grand et de plus turbulent. Vous craignez, je le sens, les hommes et les événemens nouveaux; enfin vous aimeriez mieux n'étudier les révolutions qu'à quelques siècles de distance.

Bien qu'un peu familier avec la civilisation morale de l'Allemagne, monsieur, je n'en sais pas assez pour préjuger exactement le moment où il lui conviendra d'échanger ses études contre les premiers essais d'une vie plus active; mais, si ce temps était proche, ne faudrait-il pas se résigner? Ne devons-nous pas nous accommoder à notre siècle, encore qu'il puisse

Digitized by Google

parfois déranger la délicatesse de nos loisirs et de notre recueillement? N'est-il pas même nécessaire, ne serait-ce que pour mieux conduire sa vie, de reconnaître le plus tôt et le mieux possible le caractère du temps où l'on est jeté, afin d'éviter les mécomptes, de se faire une raison et de marcher soi-même, que bien que mal, sans se donner la mauvaise réputation d'un réfractaire ou d'un traînard? Notre siècle n'est plus tout-à-fait un jeune homme : il a trente-deux ans; il doit sentir le besoin de bien savoir ce qu'il veut et de chercher les moyens de remplir sa vocation.

Aussi, monsieur, dès aujourd'hui je m'engage avec vous dans des démonstrations nouvelles; j'abandonne la philosophie de la restauration, je ne vous en parlerai plus, je me trouve heureux d'avoir liquidé définitivement ce petit passé. A d'autres choses; songeons au présent; dorénavant je vous entretiendrai de ce qui nous intéresse et nous occupe maintenant; je veux causer avec vous des impressions diverses par lesquelles ici a passé l'opinion; vous êtes curieux aussi des théories qui se sont manifestées

Digitized by Google

depuis près de deux ans; le spectacle de la société française remuant sous toutes les faces le problème de la sociabilité vous a ému au fond de votre solitude: je vous en écrirai, et vous verrez combien d'idées dans un court espace de temps ont été produites, éparpillées, répandues. Nous en ferons le triage; nous séparerons ce qui est ingénieux, nouveau et doit être fécond d'avec les imitations maladroites, les précipitations puériles et les comédies ridicules. Mais avant de choisir et de considérer quelque chose en particulier, il importe, monsieur, de vous édifier sur le caractère de notre dernière révolution: autrement vous auriez de la peine à me suivre dans le tableau que vous me demandez des opinions qu'elle a fait éclater; aujourd'hui donc, si vous le permettez, je vous mettrai sous les yeux la déduction et la marche du principe révolutionnaire.

Laissez-moi faire une hypothèse, monsieur, un peu bizarre, je l'avoue, mais propre peut-être à vous faire saisir ma pensée rapidement, et qui me permettra de supprimer quelques explications intermédiaires. Je sais d'ailleurs à

Digitized by Google

qui je m'adresse : avec vous, monsieur, on peut être court et prompt. Or, je suppose, et c'est une hypothèse, qu'aujourd'hui un homme d'un entendement sain et régulier ouvre pour la première fois les livres que le christianisme a rédigés à son avénement, je veux dire les quatre Évangiles, et que ce même homme ignore tous les événemens qui se sont passés depuis l'apparition de la religion qui a enseveli le paganisme jusqu'à nos jours, c'est-à-dire les barbares, la féodalité, le moyen-âge, les temps plus modernes. Que pensera cet homme sur la manière dont le monde a dû être gouverné depuis la promulgation de ces livres sacrés où il a lu la fraternité des hommes, leur égalité, leur commune origine? Ne se représentera-t-il pas le monde heureux, dirigé par une moralité efficace et persévérante, la vérité non-seulement encensée, mais obéie, son règne assuré par une pratique triomphante, les hommes égaux et frères, soumis seulement aux règles légitimes de leur propre nature et à l'empire de l'esprit des choses? Vous savez si la réalité correspond aux conjectures de cet honnête homme. Le christianisme a voulu régner en son nom; mais

Digitized by Google

il a pu tout au plus, après longues années, se glisser sous la pourpre de Constantin ; il charme parfois le barbare par la douceur de ses paroles, mais il n'en voit pas moins la framée suspendue sur sa tête, et il est obligé de flatter le Sicambre après l'avoir baptisé. La féodalité lui donnera des terres, mais en lui ôtant son indépendance. Il aura une législation canonique; mais il s'épuisera en transactions continuelles avec la vieille législation romaine qu'il imitera; enfin, comme pour se dédommager de tant de mécomptes, le christianisme désirera dominer quelque part, seul, d'une manière absolue. Rome lui plaît : il s'en empare; mais, même en trônant auprès de l'image de saint Pierre, qui est peut-être une vieille statue de Jupiter, il ne pourra pas être tout-puissant. La tête des rois secouera le joug. Partout la monarchie temporelle ne relèvera que d'elle-même, et, sous la thiare, je vois le spiritualisme chrétien chargé d'honneurs, mais sans crédit énergique, élevé au-dessus du monde, mais ne l'ayant pas sous sa main.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'à la fin du

Digitized by Google

moyen âge le christianisme était à bout de son influence sociale? et dans la manière dont il s'était employé à civiliser et à consoler le monde, je trouve un singulier mélange de succès et de revers, d'impuissance et d'efficacité; il est à la fois sujet et roi, vassal et pontife; on l'adore, mais il obéit, et il se résigne enfin à couvrir de son autorité les jeux insolens de la fortune, la propriété féodale telle que l'a faite l'épée de la conquête, la puissance royale telle qu'elle était sortie des traditions de Dioclétien et de l'imitation du fief et du manoir. Le christianisme ne songe plus à changer la terre; il n'a plus d'autre ambition que de s'en faire un logement commode, riant et voluptueux.

Je sais, monsieur, que Luther vint, devant les fresques encore fraîches du Vatican, amasser dans son cœur ces puissantes colères qui enfantent les réactions victorieuses; il retira le christianisme des plis et des replis de la pourpre romaine; il le rendit la conscience de l'homme, et livra le commentaire de l'Évangile à une indépendance qui avait ses respects et ses limites. Un siècle, l'Europe sanglante, une

Digitized by Google

guerre continue de trente années, vaste tragédie qui n'a pas échappé au génie de votre Schiller, l'Allemagne remuée en tous sens, Gustave-Adolphe, Richelieu, voilà les instrumens et les conditions qui firent passer la liberté de conscience dans les traités et les constitutions.

Le dix-septième siècle consigna donc dans la paix de Westphalie l'héritage du seizième : de plus, ce siècle, que j'enfermerais volontiers entre 1610 et 1715, entre la mort de Henri IV et celle de Louis XIV, vit les différens états de l'Europe s'asseoir et se définir. Les monarchies s'établirent solidement, et en 1713 la paix d'Utrecht détermina entre les puissances, après mille oscillations, l'état de l'Europe tel à peu près qu'il se maintint jusqu'au moment où l'Autriche, la Prusse et la Saxe s'ingérèrent de délibérer à Pilnitz sur les affaires de la France. Cependant la pensée scientifique et littéraire de l'Europe porta ses fruits : je ne veux pas insister ici sur nos avantages ; les compagnies savantes s'organisèrent ; la société royale de Londres fut confirmée vers la même époque où l'on institua à Paris l'académie des inscriptions ;

Digitized by Google

celle des sciences existait déjà chez nous depuis plusieurs années. La vôtre à Berlin, monsieur, date de 1700; ainsi l'Europe s'instruisait, étendant ses connaissances et sa discipline.

Mais où était la pensée souveraine dans ce mouvement? La religion chrétienne ne brillait plus au premier rang dans l'arène scientifique; elle ne dirigeait plus la politique des rois; elle ne réchauffait plus les peuples dans ses bras; elle doute presque d'elle-même avec Pascal; elle est éloquente, intolérante et ministérielle avec Bossuet; elle se perd dans un mysticisme novateur mais incertain avec Fénélon; elle ne tient plus les rênes; donnez-moi encore quelques momens, et je vous montrerai la société échappant à la religion pour tomber entre les mains de la philosophie moderne. C'est que, monsieur, il y eut dans le dix-septième siècle quelques hommes qui poussèrent les idées chacun dans sa route : l'un fit divorce un peu plus, l'autre un peu moins avec l'autorité de la tradition et du christianisme; mais malgré ces différences ils précipitaient à leur insu les mêmes résultats. En 1637, un jeune Tourangeau

Digitized by Google

écrivit touchant la méthode sans scholastique, sans formules, sans ces expédiens précieux pour déguiser la pauvreté du fond; il annonça qu'il venait de prendre le parti, pour lui-même, de ne plus croire que sa propre raison. Mallebranche dans sa cellule fait de Dieu une grande idée, mais purement une idée. Leibnitz, comme alarmé du combat que vont se livrer la tradition et l'esprit novateur, se hâte d'offrir et de rédiger un traité de paix entre la foi et la raison, l'autorité et l'insurrection; ce vaste conciliateur voudrait tout rapprocher, mais c'est trop tôt; les bonnes paix ne se font qu'après les grandes guerres. Spinosa l'entend mieux, il ne transige pas; il fait de l'esprit humain l'autorité dernière; il est inébranlable, il ne craint rien, car il peut vivre avec quatre sous par jour. Cependant à Oxford, dans cette résidence du torysme et de l'anglicanisme, Locke était persecuté parce qu'il cherchait les lois de l'entendement humain; mais aujourd'hui on peut voir son portrait dans la bibliothèque de l'université.

Que vous en semble, monsieur? Croyez-vous que l'esprit humain aime à se jouer dans des

Digitized by Google

théories inutiles et oisives, qu'il travaille sur lui-même et sur la nature, pour n'aboutir à rien, et pour laisser immobile la condition de l'humanité? Non, la pensée n'est pas une fantaisie destinée seulement à procurer quelques plaisirs à des tempéramens délicats et sensuels, à récréer quelques imaginations littéraires, à fournir des sujets de composition à d'élégans rhéteurs; c'est chose plus sérieuse : on ne joue pas impunément avec elle; elle veut être obéie après avoir été comprise, et passer de la tête humaine à l'empire du monde.

Si vous vous êtes enquis, monsieur, de ce qui, entre tous les siècles, caractérise le dix-huitième, vous avez dû trouver, du moins je me le persuade, que seul entre toutes les autres époques de l'humanité il est philosophique par excellence, c'est-à-dire qu'il a foi à la philosophie, et qu'il veut opérer par la philosophie. Cherchez bien dans l'histoire, vous verrez que, pour la première fois, les hommes en majorité ont cru ardemment à la puissance de la raison. Platon *dans sa République*, où il veut lutter, mais en vain, contre le courant de la

Digitized by Google

démocratie grecque, appelle de ses vœux le temps où le gouvernement des sociétés et de la terre appartiendra à la philosophie; le stoïcisme a pu exercer quelque influence tant sur l'héroïsme particulier à quelques hommes que sur les termes et les formules de la jurisprudence romaine; mais il n'a jamais eu la puissance et la responsabilité d'une contagion sociale. J'ai donc le droit d'estimer que c'est seulement au dix-huitième siècle, chez une nation réputée spirituelle, que l'esprit humain se sentit indépendant et libre, voulut rompre avec la tradition, s'insurger contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autorité, et ne relever enfin que de la nature des choses, c'est-à-dire de Dieu. Glorieuse époque! victoire signalée dont nous avons abondamment profité!

Dès que le génie philosophique eut pris possession et conscience de lui-même, il se tourna vers la société et en même temps, monsieur, remarquez-le bien, vers les rois; et présentant à ceux-ci les vœux et la détresse de leurs peuples, il leur demanda de verser sur les nations les trésors de la paternité monarchique. Tous

Digitized by Google

les penseurs du dix-huitième siècle, tous, excepté Rousseau, s'adressèrent aux gouvernemens pour leur remontrer que les peuples n'étaient pas faits pour eux, mais eux pour les peuples : lisez *Télémaque* que le régent fit publier au commencement de son administration, les expansions chimériques du bonhomme Saint-Pierre sur la paix perpétuelle et la *polysynodie*, les graves enseignemens de Montesquieu, les exclamations de Diderot, les inépuisables épanchemens du génie de Voltaire, partout vous trouverez les rois invoqués, suppliés, admonestés. Les philosophes furent entendus : votre Frédéric, Carvalho Pombal à Lisbonne, Joseph II, Catherine, montrèrent de la bonne volonté, du zèle, avertis par les instincts d'une grande ambition qu'ils ne pouvaient plus saisir la gloire qu'en courtisant l'humanité.

Que faisaient cependant les ministres de la religion chrétienne? Ils gardaient un morne silence, ou plutôt ils ouvraient la bouche pour se plaindre aux rois de ce que sur le trône les rois prêtaient l'oreille à des doctrines empestées. Faire du bien, opérer des réformes par les

Digitized by Google

conseils et les suggestions de la philosophie, quel scandale! croire à l'esprit humain, quelle horreur! servir l'humanité pour elle-même, quelle impiété! Eh bien! ministres de l'évangile, parlez et agissez; montrez-nous votre génie, déployez votre supériorité; où est parmi vous la plume qui triomphera de l'éclat et de la facilité de Voltaire? où est le cœur dont les battemens seront plus éloquens que l'ame de Rousseau? Avez-vous dans vos cohortes quelqu'un qui sache la nature comme Buffon? Un peu plus de modestie, messieurs; vous n'êtes plus au temps où vous civilisiez les Gaules; vous triomphiez alors à bon droit, utilement pour l'humanité; mais maintenant votre médiocrité se trouve enlacée au milieu de la société la plus éclairée et la plus railleuse.

Le génie philosophique poursuivait sa course; les stupides clameurs qui bourdonnaient à l'entour lui servaient d'aiguillon: plein de foi en lui-même, se prenant pour une puissance, se créant une armée, il s'établit au cœur de la société européenne; et vingt ans sont à peine écoulés que nous pouvons déjà saisir le symp-

Digitized by Google

tome d'une disposition toute nouvelle. Effectivement, jusqu'alors, par une habitude invétérée, inévitable héritage des traditions féodales, les sociétés avaient considéré les gouvernemens comme leurs maîtres et leurs propriétaires; elles avaient consenti à les voir planer au-dessus d'elles comme des dieux; Fénélon s'était fait le hérault de l'opinion commune quand il traçait cet idéal d'un grand roi : *Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses; il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain.* Mais peu à peu on passa de cette foi à la réflexion, et dans la dernière moitié du dix-huitième siècle je constate dans les esprits un changement éclatant. D'abord l'homme commence à se compter pour quelque chose; je dis l'homme, monsieur, et non plus le personnage; l'intelligence se sentit une puissance, le talent une force; et puis la société crut à elle-même; elle se considéra comme son principe et sa fin, ne voulant plus laisser à ses gouvernans le rôle de Jupiter tonnant. A qui doit-on cette révolution dans les esprits? A Rousseau, qui laissa courir sa plume pendant

Digitized by Google

vingt-huit ans. Dites encore qu'on ne gouverne pas le monde avec des théories!

En attribuant ainsi aux théories une puissance aussi énergique et aussi immédiate sur les destinées d'une société, je ne puis me rappeler sans sourire la colère étudiée et théâtrale avec laquelle, dans les derniers jours de 1807, l'empereur s'exprimait sur la révolution française dans une audience accordée à Chambéry à Auguste de Staël, qui sollicitait auprès de lui le retour à Paris de son illustre mère. Comme ce jeune homme rappelait à Napoléon avec une respectueuse fermeté que M. Necker n'avait jamais parlé de lui que dans les termes les plus dignes, l'empereur s'échauffa au nom de M. Necker qui l'avait appelé seulement un homme nécessaire, et se lançant dans une des formidables tirades dont il avait l'art et le secret : « M. Necker! mais c'est lui qui a renversé « la monarchie et conduit Louis XVI à l'écha- « faud.....Robespierre lui-même, Marat, « Danton, ont fait moins de mal à la France que « M. Necker : c'est lui qui a fait la révolution; « vous ne l'avez pas vue : eh bien! moi, j'y étais,

Digitized by Google

« j'ai vu ce que c'était que ces temps de terreur « et de calamités publiques; mais, moi vivant, « ces temps ne reviendront pas, je puis vous en « donner l'assurance. Vos faiseurs de plans tra- « cent des utopies sur le papier, des imbéciles « lisent leurs rêveries, on les colporte, on y « croit, le bonheur général est dans toutes les « bouches, et bientôt après le peuple n'a pas « de pain; il se révolte, et voilà le fruit or- « dinaire de toutes ces belles théories. C'est « votre grand-père qui est cause des saturnales « qui ont désolé la France [1]. »

Le rusé conquérant se moquait de son généreux interlocuteur et de tout le monde, quand il faisait de M. Necker l'auteur de la révolution française : il savait bien que cette révolution, qui l'avait couronné empereur et dont il était le soldat, n'avait pas été mise au monde par le *compte-rendu* du célèbre financier; mais il lui convenait, en sortant du bivouac de Friedland, après avoir signé la paix à Tilsitt, de se séparer plus que jamais des souvenirs de

(1) *Mémoires de Bourienne*, t. VIII, p. 108-109.

Digitized by Google

la révolution; il oubliait volontiers et voulait faire oublier aux autres le républicanisme de sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, je veux m'autoriser ici des paroles de l'empereur sur la puissance même des théories; on peut l'en croire sur la contagion des idées; il la redoutait assez; il aurait voulu que la civilisation nouvelle et révolutionnaire qui avait jeté sur ses épaules la pourpre impériale s'arrêtât devant lui, soumise et dépendante.

Prenez donc, monsieur, la révolution française pour la fille légitime de la philosophie moderne: vous ne sauriez voir en elle une révolte pour le plaisir de la révolte. La révolution française n'a été ni une effervescence étourdie, ni le cri de quelques passions mauvaises; la révolution française est un ordre nouveau venant s'installer brusquement, je l'avoue, sur les ruines de l'ancien; elle est la résultante de la pensée d'un siècle; c'est un monde; elle est l'avénement politique au sein d'une grande nation du principe de l'égalité qui passe de l'Évangile dans une constitution écrite; elle est le triomphe de l'esprit novateur sur la tradition, de la

Digitized by Google

raison humaine croyant à elle-même sur des simulacres que Dieu n'habite plus; elle est le cri le plus puissant qu'ait encore jeté l'homme pour s'interroger lui-même sur ses destinées et les accomplir; elle est le signe le plus énergique de sa volonté; de plus elle embrasse tout, religion, sociabilité, morale, sciences, politique, activité humaine en tout sens; elle a touché à tout, elle hérite de tout; elle tient à tout pour tout convertir: c'est le système entier du monde historique en travail pour se renouveler.

Mais s'il en est ainsi, d'où viennent les écueils et les excès dans lesquels est tombée cette révolution si philosophique? je vais vous l'expliquer, monsieur. Une révolution, et je ne parle plus ici du fond, mais des moyens qu'elle emploie, une révolution, c'est la suppression du temps et le triomphe de la force. Il est une illusion inévitable dans le saint enthousiasme qui produit les révolutions et les alimente; c'est qu'on croit pouvoir se passer du temps, enjamber les années, voire même un siècle, et jeter d'un seul coup les fondemens durables et l'édifice complet d'une société nouvelle. Examinez les

Digitized by Google

théories qui ont été développées pendant notre révolution, et si vous en répudiez quelques-unes vous trouverez souvent que ce n'est pas tant parce qu'elles sont essentiellement erronées que parce qu'elles sont prématurées : ce sont plutôt des anticipations que des mensonges ; il y a plus de précipitation que d'erreur. Cependant, à l'époque dont je vous parle, on s'irrite contre les obstacles, on s'emporte contre les récalcitrans, on en appelle à la force : entre les novateurs et les vétérans du passé, le fer décidera ; la révolution devient guerrière, sanglante ; mais elle n'est au fond, ni du sang, ni la guerre ; car son génie l'appelle à gouverner le monde, et non pas à l'ensanglanter.

Quant aux excès extraordinaires qui ont souillé l'extraordinaire grandeur de notre révolution, comme si nous dussions, dans le crime ainsi que dans l'héroïsme, dépasser les proportions communes, je vous les abandonne, monsieur, ou plutôt, comme Français, j'ai le droit de les réprouver avec plus d'indignation encore et d'amertume que vous-même. Que de fois sur ce lamentable sujet je me suis rappelé ces vers

Digitized by Google

qui vous ont frappé sans doute, où Byron, cet héroïque et sauvage amant de la liberté, demande si elle est possible, cette liberté, dans les vieilles sociétes européennes!

XCVI.

Can tyrants but by tyrants conquer'd be,
And freedom find no champion and no child,
Such as Columbia saw arise when she
Sprung forth a Pallas, arm'd and undefiled?
Or must such minds be nourish'd in the wild,
Deep in the unpruned forest, 'midst the roar
Of cataracts, where nursing nature smiled
On infant Washington? Has earth no more
Such seeds within her breast, or Europe no such shore?

XCVII.

But France got drunck with blood to vomit crime,
And dreadful have her Saturnalia been
To freedom's cause, in every age and clime;
Because the deadly days which he have seen,
And vile ambition, that built up between
Man and his hopes an adamantine wall,
And the base pageant last upon the scene,
Are grown the pretext for the eternal thrall
Which nips life's tree, and dooms man's worst—his second fall.

XCVIII.

Yet, freedom! yet thy banner torn, but flying,
Streams like the thunder-storm *against* the wind:

Digitized by Google

Thy trumpet voice, though broken now and dying,
The loudest still the tempest leaves behind;
Thy tree hath lost its blossoms, and the rind,
Chopp'd by the axe, looks rough and little worth;
But the sap lats, — and still the seed we find
Sown deep, even in the bosom of the north;
So shall a better spring less bitter fruit bring forth [1].

96.

« Les tyrans ne peuvent-ils être vaincus que par des tyrans, et la « liberté ne trouvera-t-elle aucun champion, aucun fils, tels que la « Colombie en a vu se lever lorsque, comme Pallas, elle apparut « tout-à-coup vierge et couverte de ses armes? ou de pareilles ames « doivent-elles être nourries dans le désert, dans la profondeur des « forêts séculaires, au milieu du mugissement des cataractes, où la « nature nourricière sourit à l'enfance de Washington? La terre ne « renferme-t-elle plus de pareilles semences dans son sein? ou l'Eu- « rope n'a-t-elle point de semblables rivages?

97.

« La France s'enivra de sang pour vomir le crime, et ses satur. « nales ont été et seront funestes à la cause de la liberté dans tous les « âges et sous tous les climats, parce que les jours effrayans dont nous « avons été témoins, et la vile ambition qui élève entre l'homme et « ses espérances un mur d'airain, le dernier et ignoble spectacle enfin « que nous avons vu, sont devenus les prétextes de l'éternel asservis- « sement qui flétrit l'arbre de la vie et rend plus funeste encore que la « première cette seconde chute de l'homme.

(1) *Childe Harold's Pilgrimage,* canto IV.

Digitized by Google

98.

« Cependant, liberté! cependant ta bannière déchirée, mais avan-
« çant toujours, marche comme la nuée qui porte le tonnerre, en
« luttant *contre* le vent. Ta voix retentissante comme la trompette,
« quoique aujourd'hui brisée et expirante, retentira plus forte après
« l'orage. Ton arbre a perdu ses fleurs, et son écorce, mutilée par la
« hache, n'offre plus aux regards que de sanglantes cicatrices; mais la
« sève lui reste encore, et sa semence a été déposée profondément,
« même dans le sein des terres du nord; ainsi un printemps plus heu-
« reux fait espérer des fruits moins amers [1] ».

Oui, nous pouvons répéter ce cri du poète : *Cependant, liberté! cependant ta bannière déchirée, mais avançant toujours, marche comme la nuée qui porte le tonnerre, en luttant contre le vent.* Voilà ce qui ne meurt pas, voilà ce qui survit toujours pour se relever et vaincre, voilà ce qui seul vaut la peine qu'on s'y dévoue : c'est la liberté! Sauvons notre foi de l'épreuve des plus tristes souvenirs. Laissons en paix à jamais la Convention et ses terribles montagnards; ils appartiennent au passé qui est irréparable et à l'histoire qui est intègre. Vous m'avez paru cho-

(1) Traduction de M. Paulin Paris, de la Bibliothèque du roi, tome III, pages 244, 245.

Digitized by Google

qué, monsieur, de ce qu'ici quelques jeunes gens s'étaient pris d'enthousiasme pour Robespierre; mais n'avez-vous pas eu en Allemagne des étudians qui s'étaient mis à courir les grandes routes pour imiter les brigands de Schiller? Les plus singulières erreurs peuvent se loger un instant dans des têtes vives et jeunes, mais elles en sortent promptement. Cette manie qui vous avait un peu indisposé passera; que dis-je? elle est passée. Connaissez mieux, monsieur, la génération qui se prépare; elle a quelque fierté dans le cœur; elle veut travailler à une œuvre qui lui appartienne; elle laisse au passé sa responsabilité; elle se sent pure de tout contact avec ce qui n'a pas été bon, et dans ses rangs vous ne trouverez personne qui veuille se condamner à l'infériorité dans l'imitation du crime.

Maintenant, monsieur, je voudrais vous faire voir nettement le lien qui unit notre première révolution à la seconde; comment elle en procède, comment elle en est la seconde phase. D'abord veuillez comprendre que depuis 1789 la France ne vit que sur le principe et les idées de la révolution française, plus ou moins, sui-

Digitized by Google

vant les époques; mais elle n'a véritablement d'autres mœurs politiques que les règles et les maximes établies depuis sa grande insurrection : c'est le seul pays de l'Europe qui ait si complètement rompu avec le passé qu'il ne puisse avoir d'autres pratiques sociales que celles inventées depuis à peu près quarante-trois ans. Quarante années, voilà toute son antiquité : le peuple ne connaît pas d'autre histoire; or, pendant ce temps si court et si rempli, le génie de la révolution française n'a jamais véritablement rétrogradé; il a trouvé des embarras sur sa route, il a pu s'arrêter quelques instans, mais toujours il est resté en possession du sol et du champ de bataille. Il a commencé par poser des principes généraux; il s'est défendu contre l'Europe; il a proscrit ses ennemis; il a cherché un refuge contre l'anarchie de ses propres enfans dans l'éclat d'un despotisme nécessaire, qui sut à la fois enchaîner sa pensée et enraciner ses intérêts dans la terre de France; enfin il semble vaincu : mais même dans sa défaite ses vainqueurs seront obligés de le flatter, que dis-je? de lui obéir. Qu'est-ce que la charte de 1814, si ce n'est comme une sorte de gâteau magique

Digitized by Google

jeté dans la gueule du lion subjugué pour l'endormir :

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit.

Æneidos, lib. VI.

mais ni les capitulations offertes, ni les transactions officieuses, ni les persécutions suscitées par les soutiens du passé, ni les échecs temporaires, ne peuvent déconcerter au fond la fatalité progressive qui pousse la révolution française ; elle est dans les esprits, dans l'air qui circule, dans le siècle qui ne la comprend pas encore ; elle se sert de tout, réactions, fautes et défections de ses ennemis, indignations populaires ; et quand tout est mûr, préparé, elle éclate, elle se lève, elle abat les insignes d'un passé devenu coupable pour planter son drapeau.

Quand vous songez à la France, monsieur, considérez avec respect les trois couleurs : elles sont l'image sacrée de notre religion politique, l'unique symbole qui, à nos yeux aujourd'hui, signifie quelque chose. Gloire de la patrie, indé-

Digitized by Google

pendance nationale, émancipation européenne, liberté et puissance de l'esprit humain, voilà ce que représente pour nous le drapeau tricolore. Non, je n'oublierai jamais l'enthousiasme qui passa dans mon cœur quand je le vis reparaître; c'était ma première joie patriotique, depuis qu'enfant j'avais pleuré sur Waterloo, à côté de ma mère.

La révolution de 1830 est la reprise triomphante du mouvement rénovateur; c'est une déclaration itérative de l'indépendance de l'esprit humain; ça été le cri de l'homme qu'il est libre, de la société qu'elle est souveraine. Enfermer la portée possible de cette révolution dans la continuation de la charte de 1814, en vérité ce n'est pas une erreur, c'est une bêtise. Vous figurez-vous le génie de la révolution française emprisonné à toujours dans les petits compartimens ménagés à Hartwell ou à Saint-Ouen? Eh! il a usé des choses plus ingénieuses ou plus solides; il a usé la constitution de 91, les combinaisons de Sieyes; il a usé Napoléon. C'est sa destinée de survivre à tous les instrumens qu'il emploie.

Digitized by Google

Mais voulez-vous, au moins pendant quelque temps, le fixer quelque part? commencez par le reconnaître dans ses principes et sa légitimité; faites comprendre par vos actes que vous êtes le soldat de la révolution: alors elle pourra gouverner, parce que vous pourrez la gouverner. Elle n'a pas de plus vif désir que de trouver une expression et des représentans; elle est en quête de dévouemens et d'intelligences; elle ne se reposera pas qu'elle n'ait trouvé satisfaction. Or, je ne conseillerai à personne, monsieur, d'être plus révolutionnaire que la France elle-même; mais je crois que c'est un devoir pour chacun de la suivre partout où la conduira sa fortune.

La France sent fort bien qu'il n'y a plus d'issue pour elle que dans l'instinct de l'avenir, et dans l'impossibilité de rebrousser chemin. Que ferait-elle autrement? ira-t-elle se remettre sous la tutelle d'un passé dont rien ne saurait corriger la vindicative impuissance? non; elle n'a donc qu'à marcher devant elle, sous l'aimant d'une attraction irrésistible.

Digitized by Google

Ne croyez pas, monsieur, que j'accuse aveuglément le passé : je l'étudie tous les jours, je sais tout ce qu'il y a de charme dans le culte des vieux souvenirs et de l'antique patrie avec ses illustrations et ses maximes; je sais que, sous la restauration, de jeunes esprits pleins d'élévation et de noblesse, qui s'étaient gardés purs des intrigues et des complots dirigés contre notre liberté, avaient rêvé l'alliance solide du passé et de l'avenir de la France, et la solidarité paisible de toutes les gloires de la patrie. Ils ont vu maintenant si ce passé pouvait gouverner notre pays; ils connaissent le fonds de ses desseins et la portée de son intelligence : eh bien! qu'ils viennent à nous, qu'ils désertent à jamais une cause égoïste qui ne les mérite pas; qu'ils grossissent nos rangs! le drapeau tricolore est assez large, et nous le placerons assez haut pour qu'il puisse flotter sur la tête de tous les enfans de la France : la liberté leur appartient comme à nous; comme le pain du désert, elle peut se multiplier pour se donner à tous. Y a-t-il dans les opinions et les théories du siècle quelque chose qui les blesse? qu'ils

parlent, qu'ils écrivent, et qu'ils ourdissent au grand jour la conspiration des idées!

Ah! si l'esprit nouveau n'était pas assez fort pour triompher par la persuasion, je le répudierais et je ne le servirais pas: je ne voudrais pas d'une cause violente dans ses procédés et médiocre dans ses raisons; mais, monsieur, nous aviserons aux moyens de ne pas laisser dépérir par l'insuffisance les conquêtes de l'héroïsme populaire. Si la guerre ne nous appelle pas sur la frontière, nous tournerons la paix à l'avantage de la liberté; nous nous servirons de nos loisirs pour éclaircir quelques questions; nous verrons si après quarante années ce qui a paru impraticable d'abord ne saurait écarter cette fin de non-recevoir; nous nous instruirons. On a exploité l'Angleterre: nous nous informerons de ce qui se passe en Amérique, non pour l'imiter aveuglément, mais pour montrer aux bonnes gens qu'une démocratie peut se tenir debout elle-même, sans réminiscence des Grecs et des Romains; nous chercherons à notre siècle un sens et une vocation; nous observerons les faits; nous nous permettrons quelques in-

Digitized by Google

ductions; même nous nous passerons la fantaisie de quelques théories, *ludibria ventis;* mais peut-être les vents en porteront au loin la semence. Dans ce pays, les idées vont vite; les lieux communs n'ont pas un cours éternel, et ils ne sont jamais plus près de leur fin qu'après avoir régné quelque temps.

Ce que vous désirez de moi, monsieur, c'est un jugement ferme et sincère sur les choses; je vous le donne autant que je le puis. Je n'ai pas voulu vous embarquer dans le débrouillement des petites combinaisons qui, depuis près d'un an, constituent l'histoire de France; je vous ai adressé plus haut, je vous ai renvoyé à l'examen des causes. Vous avez pu reconnaître dans la révolution de 1789 la fille de la philosophie moderne, dans celle de 1830 le corollaire de la première et la reprise de la rénovation européenne; voilà le fond des choses. Quant à la disposition des esprits, monsieur, elle est calme et patiente; on comprend qu'il faut reprendre par la réflexion une œuvre ébauchée par l'enthousiasme; on entrevoit la puissance des idées; on espère dans la marche du temps. La société,

Digitized by Google

à qui on a crié de toutes parts qu'elle tombe en dissolution, après avoir eu peur de cet avertissement funeste, sentant néanmoins qu'elle marche toujours, a repris quelque courage, regarde et attend. Elle soupçonne que si elle est destinée à s'organiser en une vaste démocratie, la démocratie n'est pas la démagogie, et que la liberté moderne n'est pas destinée à dégénérer finalement en une sanguinaire déception. Ce progrès de l'opinion publique n'est pas, je le crois du moins, une bénévole illusion; je le tiens pour une réalité. Pour ce qui est des événemens possibles et futurs, je n'augure rien de positif; je ne sais rien, hormis ceci : c'est que paix ou guerre, orage ou calme plat, succès continus ou revers passagers, le définitif avantage doit rester à l'esprit nouveau. On ne sustente pas le monde et on ne continue pas l'histoire avec des vieilleries. Le génie moderne qui, depuis la perturbation du moyen-âge, se cherche un ordre nouveau, une société, est-il donc destiné à toujours protester sans agir, s'insurger sans régner? Non, j'ai foi en lui, et cette religion m'est précieuse, car si je la perdais, je resterais la proie d'un incurable athéisme.

Digitized by Google

SIXIÈME LETTRE.

DE LA PAIX ET DE LA GUERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA PAIX
ET DE LA GUERRE.

Paris, 19 juin 1832.

Il est remarquable, monsieur, qu'à toutes les époques mémorables de l'histoire moderne, la paix et la guerre ont fait le sujet des spéculations des philosophes. Ils n'ont pu voir les peuples se combattre, sans y réfléchir; et ils se sont mis à raisonner sur cette mêlée terrible des passions humaines. Vers la fin du seizième siècle, un Italien, qui vécut long-temps en Angleterre et professa à l'université d'Oxford, composa un traité *de Jure belli*, que Grotius a eu sous les yeux en écrivant son livre. L'illustre réformé s'occupa d'adoucir le droit des

Digitized by Google

gens, et de le ramener aux principes du christianisme. Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, l'Europe ensanglantée, lasse, soupirait après le repos, et les écrivains fomentaient, en le reproduisant, ce désir de la paix. L'abbé de Saint-Pierre insistait sur le projet d'une paix perpétuelle, et d'une espèce de parlement de l'Europe, qu'il appela la *diète européenne*. Mais celui qui s'éleva le plus puissamment contre la guerre fut Fénélon : il se considérait parmi les hommes comme un ange de paix, de réforme et de miséricorde ; il travaillait à leur inspirer des pensées douces, des intentions bienveillantes et pacifiques ; il amollissait le cœur des rois ; il conjurait les nations de ne plus s'exaspérer les unes contre les autres. Sa voix fut entendue, et la société française se précipita dans le repos avec avidité, oubliant même les délicatesses de l'honneur national cruellement froissées par le prêtre qui menait la régence, tant après Louis XIV on avait hâte de se tranquilliser, de se distraire, de jouir des plaisirs de la vie et de l'indépendance de l'esprit.

D'Alembert a dit quelque part que le vœu

Digitized by Google

de son siècle était *l'agriculture et la paix ;* la guerre n'était réellement alors que l'auxiliaire de quelques combinaisons diplomatiques, et se rapportait rarement aux intérêts de la sociabilité. Votre pays seul, monsieur, avait besoin des armes pour se constituer, et Frédéric, conquérant utile, a solidement assis la monarchie prussienne. Voilà ce qui explique la disposition unanime des philosophes français à réprouver la guerre d'une manière absolue. De nos jours aussi ce problème a occupé quelques penseurs : De Maistre et Hegel l'ont roulé dans leur tête puissamment. Le philosophe catholique, au spectacle de la révolution vaincue, s'exalte et glorifie le Dieu des armées. Quand il écrivit les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* son dernier ouvrage, le génie du siècle semblait attéré, respirant à peine sous le joug amphyctionique de la diplomatie ; voilà quel était pour lui le *fructus belli.* Il ne s'enthousiasmait pas de la guerre parce qu'elle avait délivré l'Allemagne de notre injuste supériorité, affranchi les peuples ; le fond de sa pensée est autre : la guerre n'a tant d'attraits à ses yeux que parce que la victoire a déserté les drapeaux de la révolution

Digitized by Google

française, et il la nomme divine parce qu'il la trouve liberticide. Fichte, au contraire, appela la guerre au secours de l'indépendance allemande. Hegel a sur ce point des méditations plus complètes et plus calmes. Il reconnaît que la guerre n'est pas un accident arbitraire qui vient ensanglanter les hommes capricieusement; elle est à ses yeux le combat des différentes idées qui constituent les peuples et se disputent l'empire; elle entretient, pour ainsi dire, la santé des nations comme le mouvement des vents sauve les ondes d'une stagnation corrompue; un calme éternel stupéfierait la nature aussi bien que la société. Je paraphrase un peu la comparaison de votre compatriote : *Wie die Bewegung der Winde die See vor der Fäulniss bewahrt, in welche sie eine dauernde Ruhe, wie die Völker ein dauernder oder gar ein ewiger Friede versetzen würde* [1]. Récemment un écrivain distingué a, parmi nous, développé cette théorie, mais en l'exagérant. Je crains que M. Cousin, partagé entre De Maistre et Hegel, n'ait pas eu l'esprit assez libre pour se faire à

(1) Hegel, *Naturrecht*, page 333.

Digitized by Google

lui-même son thème, se tracer son domaine, et parler avec cette indépendance qui préserve de l'amplification. Les saint-simoniens, à leur tour, ont reproduit les idylles de l'abbé de Saint-Pierre. Vous voyez, monsieur, que depuis trois siècles l'esprit s'est exercé sur le sang qu'on a versé.

A quoi sommes-nous donc destinés aujourd'hui? à nous battre encore et à raisonner de même, à tourner dans le même cercle de systèmes et de batailles? n'y a-t-il donc pas d'issue? Nous le verrons plus tard; mais quoi qu'il arrive, je voudrais, monsieur, constater avec vous où nous en sommes; vous m'avez paru quelquefois craindre que les premières ruptures de la paix européenne ne fussent l'ouvrage de l'impétuosité française: examinons, et tâchons de comprendre les conjonctures présentes.

Vous m'accordez, monsieur, que la révolution de 1789 est sortie naturellement de la civilisation intellectuelle du dernier siècle, et vous la reconnaissez pour l'application sociale de quelques principes philosophiques groupés

Digitized by Google

en système ; or, ces principes étaient l'égalité des hommes et des peuples, la paix, le commerce, l'industrie et la liberté pour tous, la condamnation des conquêtes et des aventures militaires qui ne seraient pas utiles au monde, la solidarité du genre humain. Dans tout cela, je ne vois rien de belliqueux et d'offensif. Veuillez d'ailleurs remarquer, monsieur, que si la révolution française avait été préparée par des philosophes, classe ordinairement peu guerrière, elle a été commencée et dirigée pendant les premières années par d'autres philosophes, je veux dire par des théoriciens politiques, tout-à-fait étrangers à l'audace et à la pétulance de l'esprit militaire. Loin de songer à des conquêtes, ils les proscrivirent dans leur constitution, et répétèrent souvent à l'Europe le souhait sincère d'une paix inaltérable. La révolution française n'a jamais eu qu'une ambition à laquelle elle ne saurait renoncer, sous peine de se détruire elle-même : c'est d'être chez elle souveraine maîtresse. Comme il lui était impossible de prévoir jusqu'où la mèneraient son génie et sa fortune dans l'œuvre qu'elle entamait, elle demandait à l'Europe de

Digitized by Google

la respecter dans cette carrière d'expériences politiques où l'avait poussée la destinée; et la bonne foi qu'elle apportait au maintien de la paix générale pouvait lui donner l'espoir de n'être pas attaquée.

Comment l'Europe exauça-t-elle les pacifiques désirs de l'esprit novateur? L'Europe ne connaissait point l'état intérieur de la société française vers la fin du dix-huitième siècle. La mollesse du règne de Louis XV lui faisait toujours illusion, et lui dérobait l'intelligence de ce qui s'agitait dans les esprits. Quand elle vit la France réclamer avec chaleur l'ouverture de nouveaux états-généraux, elle s'imagina que l'ancienne constitution française allait reprendre son cours; que l'antique monarchie se réformerait elle-même avec le concours des trois ordres, et se retremperait dans les fidèles conseils de sujets loyaux et dévoués. Elle ne soupçonnait pas que les établissemens historiques dont on venait lui donner comme un dernier spectacle n'étaient plus qu'une représentation mensongère que la vie n'animait plus, et que la chute de ces vieilles images découvrirait à

Digitized by Google

ses yeux deux puissances oubliées dans ses calculs, l'esprit humain et le peuple. C'était ainsi, monsieur : rien du passé n'avait plus de crédit dans la conscience de la nation française. D'un autre côté, nous gravitions vers l'avenir sans but positif. La France n'était plus monarchique : elle n'était pas républicaine ; elle s'engageait dans l'inconnu avec une audace inexprimable.

J'avoue que cette disposition morale n'était pas facile à saisir ; mais c'est pour n'en avoir pas eu l'entente que, dès le début, l'Europe a trouvé dans notre conduite des mécomptes qui l'ont aigrie, armée contre nous. Effectivement, la journée du 14 juillet 1789, où Paris, escaladant la Bastille, emportait d'un seul coup tout l'ancien régime, surprit et épouvanta les cabinets et les cours. On s'écria que la révolution sortait de l'ordre moral pour entrer dans l'exercice et l'entraînement de la force. Dès lors la France devint suspecte ; bientôt l'émigration des princes et des gentilshommes redoubla auprès des puissances la défaveur des préventions entretenues contre nous ; puis on passa de la défiance à la colère ; enfin le désir

Digitized by Google

de nous combattre et de nous réduire enfanta le projet d'une coalition.

Ici la révolution française va susciter dans la politique européenne des changemens sensibles. Les cabinets oublient, ajournent ou modifient leurs ambitions et leurs convoitises particulières pour se livrer plus librement à la répression des idées révolutionnaires; et deux puissances, qui, pendant le cours du dix-huitième siècle, s'étaient continuellement choquées et combattues, se réconcilièrent en vue de notre détriment et de notre ruine. L'empereur Léopold II fit au roi Frédéric-Guillaume des avances et des sacrifices, et subordonna à ses convenances les avantages qu'il pouvait recueillir de ses négociations ou de la guerre avec la Porte-Ottomane. Ainsi, la maison impériale de Lorraine-Autriche renonçait à l'esprit et aux ressentimens de Charles-Quint et de Marie-Thérèse pour tendre la main à la monarchie militaire que le grand Frédéric avait formée de ses lambeaux et de ses humiliations: irrécusable indice des animosités royales contre notre révolution.

Digitized by Google

La coalition, mentalement résolue, fut lente à s'organiser. Ramasser des forces éparses, concilier des prétentions ombrageuses, partager les rôles, assigner les postes, choisir les points d'agression les plus saillans et les plus faciles, surtout tracer un plan général qui soit comme le nœud de l'intrigue, tout cela veut du temps : c'était aussi la première fois depuis Louis XIV que l'Europe se liguait contre nous. Une entreprise si nouvelle ne pouvait se mettre en branle que lentement, et les frontières de la France ne furent violées que le 19 août 1792, trois ans après les premiers mécontentemens et les premiers projets des puissances européennes.

Il vaut la peine de bien se rendre compte des intentions véritables qui dirigeaient les cabinets. Ils désiraient sauver le gouvernement monarchique, renverser la constitution nouvelle, qu'ils considéraient comme attentatoire aux droits de la royauté telle que la consacrait l'ancien droit public de l'Europe ; ils désiraient prêter au roi Louis XVI une force qui lui permît de ressaisir toute l'initiative de sa première

Digitized by Google

autorité, d'autant plus que le monarque français, dans l'hiver de 1790, s'était adressé aux puissances pour les inviter à le tirer d'une position qu'il estimait indigne et cruelle. Nous devons, monsieur, au prince de Hardenberg, chancelier d'état, qui a laissé en Prusse une si haute renommée, la connaissance d'une lettre précieuse du roi Louis XVI à Frédéric-Guillaume. Permettez-moi, monsieur, de la remettre sous vos yeux : elle était datée du 3 décembre 1790.

« Monsieur mon frère,

« J'ai appris par M. de Moustier l'intérêt que « votre majesté avait témoigné non-seulement « pour ma personne mais encore pour le bien « de mon royaume. Les dispositions de votre « majesté à m'en donner des témoignages dans « tous les cas où cet intérêt peut être utile pour « le bien de mon peuple ont excité vivement « ma sensibilité. Je le réclame avec confiance « dans ce moment-ci, où, malgré l'acceptation « que j'ai faite de la nouvelle constitution, les « factieux montrent ouvertement le projet de

Digitized by Google

« détruire le reste de la monarchie. Je viens de « m'adresser à l'empereur, à l'impératrice de « Russie, aux rois d'Espagne et de Suède, et « je leur présente l'idée d'un congrès des prin- « cipales puissances de l'Europe, appuyées « d'une force armée, comme la meilleure me- « sure pour arrêter ici les factieux, donner le « moyen d'établir un ordre de choses plus dé- « sirable et empêcher que le mal qui nous « travaille puisse gagner les autres états de « l'Europe. J'espère que votre majesté approu- « vera mes idées, et qu'elle me gardera le « secret le plus absolu sur la démarche que « je fais auprès d'elle; elle sentira aisément « que les circonstances où je me trouve m'o- « bligent à la plus grande circonspection; « c'est ce qui fait qu'il n'y a que le baron de « Breteuil qui soit instruit de mon secret, et « votre majesté peut lui faire passer ce qu'elle « voudra.

« Je saisis cette occasion de remercier votre « majesté des bontés qu'elle a pour le sieur « Heymann, et je goûte une véritable satisfac- « tion de donner à votre majesté les assuran-

Digitized by Google

« ces d'estime et d'affection avec lesquelles je « suis,

« Monsieur mon frère,

« de Votre Majesté

« le bon frère,

« *Signé* : Louis. [1] »

Cette lettre fit sur le roi de Prusse une impression profonde : il devint à son tour aussi ardent que l'empereur Léopold à s'opposer aux progrès de notre révolution. Après avoir dissipé quelques nuages qui s'étaient encore élevés entre eux, les deux souverains se concertèrent ; leurs ministres Bischoffswerder et le prince de Kaunitz signèrent, le 25 juillet 1791, un traité préliminaire d'alliance ; enfin les deux monarques s'abouchèrent à Pilnitz, résidence d'été de l'é-

(1) *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'état*, 1828, tom. I, pag. 104. Ces Mémoires éclaircissent les causes qui ont déterminé la politique des cabinets dans les guerres de la révolution.

Digitized by Google

lecteur de Saxe. Le comte d'Artois, accompagné entre autres personnages de M. de Calonne et du duc de Polignac, parut à la cour électorale; il insista sur la nécessité de précipiter, par les armes, une contre-révolution en France; et du concert de tant d'augustes personnages sortit, au milieu des fêtes les plus élégantes, la fameuse déclaration dite de Pilnitz, que depuis, je crois, on a regrettée comme une indiscrétion, mais qui atteste avec sincérité quelles étaient à notre égard les préoccupations des têtes couronnées. Vous ne pouvez pas oublier, monsieur, qu'on y invite les autres puissances *à employer conjointement avec leurs majestés* (le roi de Prusse et l'empereur) *les moyens les plus efficaces relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir dans la plus parfaite liberté les bases d'un gouvernement monarchique également convenable aux droits des souverains et au bien-être des Français.* La prétention est claire et point dissimulée; il s'agit de rétablir en France un gouvernement monarchique convenable aux droits des souverains : l'Europe intervient pour satisfaire ses propres convenances et nous en faire subir la loi.

Digitized by Google

J'ai touché, monsieur, le point essentiel : les cabinets avaient pour la révolution française une aversion qui les emporta même au-delà de leur prudence ordinaire ; les premiers, ils se sont livrés à une agression morale ; ils ont passé trois ans à épaissir contre nous leurs bataillons et les préjugés de l'Europe ; ils ont attaqué les premiers, car dès l'abord ils rendaient la paix incompatible avec l'honneur d'une grande nation.

Mais, de fait, la France n'a-t-elle pas la première déclaré la guerre ? Ce serait se moquer étrangement que d'imputer à la France, en 1792, la rupture de la paix européenne, parce que l'assemblée législative décréta expressément la guerre contre le roi de Hongrie et de Bohême. Reprenons un peu, monsieur, la situation de la France. Elle poursuivait la déduction de ses nouveaux principes et n'avait pas encore pu trouver un temps de halte ; elle marchait toujours, quand elle aperçut autour d'elle l'Europe irritée, puis menaçante. Ce n'était pas assez de débrouiller son nouvel avenir, d'asseoir les premiers résultats de son émancipation ; au

Digitized by Google

milieu de ce travail, elle se voit suspecte, haïe, cernée; il se répand autour d'elle ce silence terrible qui plane toujours au-dessus de deux armées prêtes à s'égorger; on va la prendre au piége, l'accabler : que fera-t-elle? Les nations se jugent elles-mêmes par leurs œuvres; si le cœur lui manque, elle est perdue. C'est ici, monsieur, qu'elle fut grande cette France chérie, et d'autant plus saintement héroïque qu'elle avait pour elle le droit et la raison. Enlacée de toutes parts, elle ne se trouble pas; menacée, elle déclare la guerre; envahie, elle se lève tout entière. Oui, ce fut la plus juste des représailles que cette déclaration de guerre à laquelle contribua Condorcet, ce philosophe pratique de notre première révolution; jamais signal de bataille ne fut plus loyalement donné. A Padoue, à Pilnitz, l'Europe avait jeté un cri qui trouva son écho dans les défilés de l'Argonne; le mot de Léopold est justifié : *la plus dangereuse de toutes les choses à toucher, c'est la révolution française.* En l'attaquant, on la sert; moins battue des orages, elle eût été moins grande; les provocations de l'Europe lui ont arraché tous les secrets de son génie; et ceux-

Digitized by Google

là même qui s'acharnaient sur elle pour épuiser son sang n'ont fait que disséminer à travers le monde ses indomptables et contagieuses vertus.

Je dis donc, monsieur, que les guerres révolutionnaires soutenues par la France reposèrent sur la plus stricte justice, et qu'elles furent moralement défensives, même quand nous eûmes dégagé nos frontières, passé le Rhin, envahi les envahisseurs. Un seul homme changea la nature et le caractère de nos entreprises : Napoléon. Après s'être battu comme général de la république, ce conquérant conçut un système qui lui fut personnel : il voulut faire pour la France ce que Charles-Quint avait tenté pour la maison de Habsbourg-Autriche, ce que Louis XIV pour la maison de Bourbon ; il voulut élever la France au-dessus de l'égalité des autres nations, lui rendre cette prépondérance que Guillaume III s'était attaché à détruire. Cette pensée, monsieur, n'appartient pas au génie même de la révolution, quoiqu'il en ait profité ; elle lui a été utile, elle a compensé à force de gloire la consécration du temps qui lui manquait, elle l'a doté d'une histoire

Digitized by Google

de vingt ans qui renferme plus de merveilles et de victoires que deux siècles ordinaires ; mais enfin cette pensée conquérante, si brillante que je la tienne, n'est pour la révolution française qu'une glorieuse diversion : ce n'est pas là son but ; ce n'est pas son génie qui ne saurait s'identifier dans un homme, pas même dans Napoléon.

La révolution française est comme le signe d'une nouvelle religion sociale qui est née en France, mais qui se doit à l'Europe ; elle a rendu ce service au monde, d'élever, la première, la voix pour revendiquer l'application sociale des droits de la liberté humaine. Il y a quarante-trois ans qu'elle a commencé de parler : où en est aujourd'hui l'intelligence des rois ? jusqu'à quel point va l'adhésion des peuples ? Voilà, monsieur, qui décidera de l'avenir. La vérité irrite quand elle ne persuade pas encore, et tant que les hommes ne sont pas ses fervens défenseurs, ils se montrent ses ennemis implacables : pas de milieu. Si les cabinets de l'Europe, sans avoir rien recueilli des expériences et des vicissitudes de près d'un demi-

Digitized by Google

siècle, ne voyaient encore dans notre révolution qu'une révolte arbitraire, un accident factieux qui a eu quelques jours de succès, mais qu'ils doivent et peuvent faire taire irrévocablement sous le feu de leur canon, cette méprise traînerait après elle de longues et épouvantables catastrophes; si les puissances, comme en 1790, ourdissaient lentement, sous les dissimulations de la diplomatie, le réseau de fer destiné à nous envelopper, jamais, non jamais, peuple ne courrait aux armes avec un droit plus légitime aux faveurs de la victoire et de la fortune.

La paix du monde est entre les mains des rois; tout est possible encore dans les voies de la douceur et de la vérité : les tempéramens de la réforme peuvent encore prévenir dans la vieille Europe les explosions abruptes de l'insurrection; les peuples peuvent encore être conduits, mais ils ne peuvent plus être trompés. Ainsi, monsieur, on ne persuadera pas à l'Allemagne que nous songeons à recommencer dans son sein nos promenades et nos expéditions pour satisfaire l'ardeur de quelques effervescences belliqueuses; il n'y eut jamais en

Digitized by Google

France un plus affectueux respect pour l'indépendance de tous les peuples, une sympathie plus franche pour ce que chaque nation a de grandeur et de qualités particulières; nous serions des ingrats si nous ne répondions pas à l'amitié qu'on nous a témoignée de toutes parts; et c'est la force, monsieur, de la révolution française, qu'elle ne s'appuie plus aujourd'hui seulement sur elle-même, mais sur la foi et les vœux des autres nations qui la retrouvent pacifique, non plus conquérante, non plus insolente, mais équitable et bonne, véritablement libérale. La réforme anglaise, la liberté germanique, sont les sœurs de la révolution française; l'humanité, leur mère commune, se complaît et s'admire dans la beauté de leurs traits différens et dans l'indépendante fierté de leur contenance.

Maintenant, les puissances de l'Europe attaqueront-elles de nouveau la révolution française? Ni l'étude de Martens, ni la lecture des protocoles, ne peuvent sur ce point faciliter les conjectures; mais comparons l'Europe de 1792 et celle de 1832. La France est seule aujour-

Digitized by Google

d'hui, isolée, comme au milieu de sa première lutte ; les points d'appui lui manquent : la Pologne a succombé, aussi malheureuse qu'en 1794 où l'héroïsme de son Kosciuszko ne put la sauver; ce n'est qu'en 1795 que la Convention réunit la Belgique et le pays de Liége à la France, et elle combattit le stadhouder comme nous avons en face de nous le roi de Hollande ; l'Italie nous est aujourd'hui fermée comme elle le fut jusqu'en 1796; enfin, comme il y a quarante ans, nous sommes sans alliés, seuls devant l'Europe.

Pour continuer le parallèle, monsieur, la France ne désire pas plus la guerre qu'elle ne la désirait en 1792; même les précieux intérêts du commerce et de l'industrie l'en détournent: vingt-trois ans de guerre et quinze ans de paix nous ont fait connaître les douceurs du repos, et savourer les fruits d'une civilisation pacifique. N'ayez pas peur que la France renonce étourdiment à ses tranquilles travaux; plus que jamais elle a besoin d'avoir raison; elle vous étonnera, elle vous a déjà étonné, monsieur, par sa patience et sa résignation. On aura peu

Digitized by Google

d'égards pour elle ; on se préparera par d'imprudentes insultes à des agressions ouvertes ; enfin on mettra un peuple qui ne passe pas pour saigner du nez dans la nécessité de se battre ou de vivre sans honneur : voilà, monsieur, comment éclatera la guerre, si elle éclate.

Si la guerre éclate, ce sera pour nous une guerre de liberté et de civilisation. Evidemment nous n'aurons voulu ni conquérir ni tyranniser personne, mais seulement jouir dans nos foyers d'une existence honorable, indépendante ; mais les agresseurs auront pris le courage qui se modère pour la faiblesse qui plie, la raison pour la peur. Tant mieux, nos mains même ensanglantées seront innocentes.

Si la guerre éclate, il faudra bien que la France s'y résigne et la soutienne : elle se rappellera qu'il est de la destinée de sa révolution de toujours triompher quand on l'attaque ; elle ira au combat la tête haute, le cœur léger, la conscience nette ; elle retrouvera ses plaisirs militaires en défendant la plus juste des causes.

Digitized by Google

Si la guerre éclate, il faudra bien la considérer non pas comme le cataclysme où doit s'abîmer la civilisation française, mais comme la fournaise salutaire d'où elle doit sortir mieux trempée et plus forte. Elle n'aura pas été, de notre part du moins, une fantaisie : nous la prendrons pour un arrêt de la destinée; elle ne sera pas une gloriole, mais un droit.

Le droit! c'est lui qui bénira nos drapeaux et qui sacrera nos épées : il rendra saint et pur l'exercice de la force; il nous soutiendra dans les revers; il redoublera l'efficacité de la victoire en la rehaussant de sa justice. Sans le droit, la force n'est que brutale et finalement impuissante; sans la force, le droit est outragé, on le viole avec impunité; mais, quand le droit et la force s'appuient l'un sur l'autre, on peut leur promettre le triomphe et l'empire.

Il semble au surplus que jamais idées, principes ou nations n'ont pu s'asseoir sur leurs véritables bases sans se défendre auparavant contre de rudes assauts. Si dans votre Allemagne, si dans le Brandebourg, dans la Souabe,

Digitized by Google

une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie, dans le pays de Hanôvre, dans la Hesse, dans le Palatinat, la foi et le culte de Luther ont pris et gardé racine, les armes n'ont-elles pas servi et sauvé la liberté de conscience et l'indépendance des états? Et votre monarchie, monsieur, à qui doit-elle sa grandeur et son établissement avantageux non-seulement à elle-même mais à la civilisation de l'Europe, si ce n'est à la guerre et à l'énergique industrie de la conquête? Depuis qu'au commencement du dix-septième siècle l'électeur Jean-Sigismond eut laissé à son successeur Georges-Guillaume l'électorat de Brandebourg et le duché de Prusse réunis, votre patrie a trouvé ses provinces dans les indemnités de la victoire. Le grand-électeur, qui a fait resplendir si clairement dans son caractère l'héroïsme germanique, n'a-t-il pas ajouté à son marquisat héréditaire une partie de la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstaet, et Minden [1]? Est-ce de bonne grace que l'Autriche a laissé la Silésie entre les mains du grand Frédéric? La guerre de

(1) *Mémoires du Brandebourg*, par Frédéric.

Digitized by Google

sept ans a véritablement mûri la jeunesse de votre monarchie militaire.

Quand Frédéric écrivit l'histoire de la guerre de sept ans, il s'attacha à démontrer que, s'il avait attaqué le premier, l'agression morale n'était pas moins partie de la maison d'Autriche, qui avait ameuté contre lui toute l'Europe et se proposait de le pousser à commettre les premières hostilités. Le conquérant de la Silésie se leva le premier pour établir la guerre chez des voisins dont l'inimitié lui était connue ; dans son histoire il s'en explique avec ce mâle bon sens qui jette sur les choses l'évidence et la clarté : « Quant à ce nom si terrible d'agresseur, « c'était un vain épouvantail qui ne pouvait en « imposer qu'à des esprits timides ; il n'y fallait « faire aucune attention dans une conjoncture « importante où il s'agissait du salut de la pa- « trie, puisque le véritable agresseur est sans « doute celui qui oblige l'autre à s'armer et à « le prévenir par l'entreprise d'une guerre « moins difficile pour en éviter une plus dan- « gereuse, parce que de deux maux il faut choi- « sir le moindre. Après tout, que les ennemis

Digitized by Google

« du roi l'accusassent d'être agresseur, ou qu'ils « ne le fissent point, cela revenait au même, « et ne changeait rien au fond de l'affaire, *la « conjuration des puissances de l'Europe contre « la Prusse étant toute formée*[1]. » Aussi Frédéric ne craignit pas de commencer; il entama lui-même cette période aventureuse, cette série de batailles, de revers et de victoires, cette épopée militaire dont le héros disparaît quelquefois dans la poudre, semble près de demeurer enseveli dans d'irremédiables défaites, survit, se venge, et frappe le dernier coup comme il a frappé le premier. Aussi, en sauvant la Prusse, la guerre de sept ans l'électrisa: elle fut pour votre monarchie si récente un souvenir qui alimenta les ames; le passé lui manquait; cette guerre, en se gravant dans les esprits, sut les remplir de patriotisme et de poésie. On aime mieux son pays après l'avoir défendu; la patrie, comme un tendre ami, devient plus chère encore quand on a tremblé pour elle.

(1) *Histoire de la guerre de sept ans*, chapitre III, pag. 80, 81.

Digitized by Google

La France, monsieur, se trouve placée dans des conjonctures fort sérieuses; elle est descendue de la situation morale où l'avait mise, il y a bientôt deux ans, l'émancipation de juillet: au dehors, elle n'est pas honorée, elle n'est pas puissante comme elle a le droit de l'être; intérieurement elle est divisée et point heureuse. Aussi il n'y aurait pas à s'étonner si les cabinets trouvaient les circonstances favorables à des attaques combinées; la société française se retrouverait alors dans une de ces crises qui tuent ou qui ravivent et renouvellent; elle aurait, pour parler la langue de Milton, *à peser le danger avec des pensées profondes :*

Pondering danger with deepings thoughts.

Elle aurait à songer que si en 1814, en 1815, elle a pu fléchir sans honte sous le poids de l'Europe, dont elle avait amoncelé contre elle les représailles et les armées, aujourd'hui elle doit rester indépendante, sous peine de n'être plus une nation.

La révolution française n'est pas conquérante,

Digitized by Google

elle est humaine ; elle pourra profiter des chances de la guerre si on l'y pousse ; mais elle ne s'y précipitera pas dans l'unique intérêt de quelques agrandissemens même raisonnables ; elle est pour nous ce qu'a été pour l'Allemagne la réforme, et la guerre qu'on lui déclarerait serait une guerre religieuse et sociale. Je tombe d'accord avec Hegel que la guerre est la défense d'une idée ; or, l'idée que nous avons à maintenir, à pratiquer, à développer, à propager par notre exemple, c'est l'idée de l'égalité, base nouvelle d'un ordre nouveau ; égalité intelligente, commentaire social du principe évangélique ; égalité morale, triomphe de l'esprit philosophique sur les accidens, les inconséquences, les erreurs et les attentats du passé ; égalité vraiment humaine et vraiment divine, idée médiatrice et complète, qui doit accoupler ensemble l'intelligence de l'homme et la justice de Dieu. Voilà notre dogme, voilà notre théologie, voilà notre religion. Avez-vous une cause plus grande et plus sainte à comprendre et à servir ? son nom ? son autel ? j'y cours. Ah ! tous tant que nous sommes, nous marchons à la découverte d'un Dieu inconnu, *Deo ignoto ;* car le travail

Digitized by Google

de l'esprit humain n'est pas de nier Dieu, mais de le déplacer. Les Hébreux du désert portaient avec eux Jehovah dans un tabernacle mobile; nous, aujourd'hui, nous nous engageons à la poursuite d'un Dieu qui nous échappe encore. Où donc est-il? Pour moi, j'ai traversé bien des systèmes, des idées et des passions; j'ai demandé partout le bonheur et la vérité, et je n'ai pu trouver quelque répit, quelque adoucissement à d'inconsolables inquiétudes que dans la foi à l'irrésistible loi qui entraîne l'humanité comme la lyre d'Orphée. Les symboles se ternissent; les images chancellent; la lettre se fait hypocrite et mensongère; les hommes manquent; les ames sont petites, les cœurs glacés, les esprits courts; l'aridité et la désolation sorties des flancs de l'égoïsme répandent sur le monde la torpeur et le silence: où se sauver, ô mon Dieu? que veux-tu de nous? parle, tonne, frappe, révèle-toi, mais tire-nous de nos ignorances et de nos langueurs: mieux vaudrait une société en travail, en enfantement, en douleur, qu'une société sans cœur, sans intelligence, sans enthousiasme.

Digitized by Google

Je m'emporte, monsieur; excusez cette effusion qui m'échappe; je reviens au sujet qui nous occupe, et je veux terminer aujourd'hui cette lettre en vous communiquant quelques réflexions sur votre patrie. La monarchie prussienne, vous le savez mieux que moi, doit tout à la guerre, à l'art et à la pensée: un siècle, de 1640 où commença de gouverner le grand-électeur jusqu'en 1740 où régna l'élève de Voltaire, a suffi pour préparer le théâtre d'un grand homme et d'une grande nation. Frédéric *l'unique*, comme l'ont appelé les Allemands, fut roi pendant quarante-six ans; il sut associer la maison de Brandebourg à la suprématie autrichienne; il entra en partage du premier rang dans l'empire germanique et fit de son royaume la tête et la pensée de l'Allemagne. Le cabinet de Louis XV, jouet de la coquetterie et de la vanité d'une maîtresse, eut la sottise de se liguer avec Vienne contre Berlin; il aurait dû, docile aux leçons de Richelieu, poursuivre avec persévérance le cours de ses inimitiés envers la maison d'Autriche, et ne pas renoncer à l'alliance d'un héros novateur qui changeait la face de l'Allemagne. Frédéric mourut en 1786, trois ans avant l'avénement

Digitized by Google

de la révolution française. Il ne l'eût pas combattue ; il avait applaudi à la déclaration et à la résistance de l'indépendance américaine ; il n'eût pas marché contre nous avec Léopold. Sept ans après sa mort, le duc de Brunswick envahissait nos frontières ; je crois qu'ici la Prusse tomba dans la même erreur que Louis XV : à son tour, elle déclarait la guerre à l'esprit novateur, à l'ennemi de l'Autriche, et contrariait sa propre destinée. Elle ne tarda pas à s'en apercevoir, monsieur, car la première elle se retira de la coalition ; la première elle reconnut la république française ; la première elle signa la paix, et le traité de Bâle, en 1795, témoigne que les deux peuples étaient sur la trace de leurs intérêts réciproques.

Le temps a-t-il donc en vain coulé, et quarante ans ne seront-ils pas une leçon ? Si dans le dernier siècle le caractère de la révolution française a pu échapper à la patrie de Frédéric, le même malentendu ne semble guère possible aujourd'hui. L'appréciation des choses ne vous est pas si difficile ; vous avez des philosophes, des historiens, des jurisconsultes ; tout doit

Digitized by Google

leur indiquer qu'un pays qui est aujourd'hui roi du nord, qui doit sa rapide puissance aux armes et aux idées, n'est pas l'ennemi naturel d'une nation antique et nouvelle, sur qui reposent aujourd'hui les destinées du midi de l'Europe, et qui n'est pas non plus sans quelque aptitude dans le maniement des armes et des idées. Je suis fâché, je l'avoue, qu'à la faveur de nos revers la Prusse se soit si fort rapprochée de la France : nous nous aimerions davantage si nous nous touchions de moins près. En se donnant de pareilles satisfactions, on a rendu l'avenir plus difficile et plus obscur.

Quoi qu'il en soit, monsieur, restons chacun avec calme et courage dans la place où nous avons été mis ; puisons dans l'étude, dans l'exercice de la pensée, l'intelligence de notre siècle, ces douces fraternités de l'esprit et de l'ame qui peuvent résister aux plus rudes épreuves, ces espérances qui ne meurent pas, la foi dans l'inépuisable énergie du droit et de la vérité. Le temps, qui éprouve et développe tout, tirera du cœur des hommes et des nations les secrets que nous ne saurions encore lire ; en at-

Digitized by Google

tendant, permettez-moi de vous répéter cette parole impériale: *La plus dangereuse de toutes les choses à toucher, c'est la révolution française.*

Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTIÈME LETTRE.

QUESTIONS

SOULEVÉES PAR LE SAINT-SIMONISME.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUESTIONS

SOULEVÉES PAR LE SAINT-SIMONISME.

Paris, 3 août 1832.

Il y a trente ans, monsieur, que l'Institut national de France proposa dans la séance publique du 5 avril 1802 cette question : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens états de l'Europe et sur le progrès des lumières?* L'Europe philosophique applaudit à cette proposition de la science française : c'était en effet une juste et profonde pensée que d'apprécier, au début du dix-neuvième siècle, les effets de la révolution qui avait agité le seizième; et si Charles Villers n'a pas tiré d'une si riche matière, et des se-

Digitized by Google

cours prêtés par l'Allemagne qu'il habitait, par Heeren, par Paulus, un fragment entièrement digne du sujet, du moins son livre a tourné l'attention sur un des plus sérieux chapitres des annales modernes.

Dans cinquante ans, monsieur, vous pourrez peut-être, en Allemagne, poser à votre tour cette question : *Quelle a été et quelle est encore l'influence de la révolution française sur la situation politique de l'Europe et sur le progrès des lumières?* Nous commençons à peine : l'ère philosophique des temps modernes est à sa plus faible aurore; nous naissons. La raison de l'Europe, après s'être affranchie des naïves et ferventes imaginations du moyen-âge, après avoir essayé avec Luther et Calvin une théologie moins superstitieuse, avec Descartes et Kant une science de l'homme plus profonde, s'est aventurée à poser, avec la révolution française, le problème du gouvernement de la terre par le développement et l'application de l'esprit humain. Cela fut proclamé avec une noble audace, mais rien n'est fait encore. Les ébauches sorties d'une précipitation nécessaire et dévouée

Digitized by Google

n'ont pu tenir; toutes les esquisses improvisées ont pâli; il ne faut ni s'en étonner, ni s'en troubler outre mesure, mais chercher les causes de ces défaillances, mais tirer de tant de difficultés et d'ajournemens de solides espérances.

Le poète Eschyle ouvre sa tragédie d'*Agamemnon* par les plaintes d'un homme placé au sommet d'une tour élevée. Cet homme, depuis longues années, attend l'apparition du phare lumineux qui doit dénoncer à Argos la prise d'Ilion. Il déplore de ne voir rien paraître et jette aux nuits et aux jours qui se succèdent ses cris et ses gémissemens. Je ne sais en vérité à quelle hauteur il faudrait se placer pour découvrir les destinées du dix-neuvième siècle; mais voilà bien des années que nous attendons, et surtout voilà bien des essais de gouvernement et de système imparfaits ou brisés, comme un pont inachevé ou rompu. Le dix-neuvième siècle s'est ouvert pour la France par le gouvernement consulaire de Bonaparte : on pouvait croire à la durée d'une république un peu militaire, où la liberté oublierait parfois la tribune pour les camps, mais où du moins le sang et les intérêts

Digitized by Google

plébéiens seraient maîtres de leur propre fortune, sous le patronage d'une égalité commune et inviolable. Mais en 1804 le parvis de Notre-Dame reçoit un empereur, qui oublie 1789 pour renouer avec Charlemagne, et nous paie avec usure notre liberté au prix de conquêtes si grandes qu'elles ne se peuvent garder. Il tombe le glorieux parjure qui a méconnu la république, et en 1814, en 1815, revient à deux fois la vieille monarchie proscrite. Elle régnera, nos défaites l'ont décidé. Il faudra donc s'accommoder de ce triomphe de l'esprit antique sur celui du siècle; on se résignera, et même on s'estimera content si la vieillesse de la monarchie n'est pas trop déraisonnable et trop idiote. Vaine espérance! et en 1830 nouvelle péripétie, nouvelles aventures pour la société française. Les systèmes n'ont pas plus duré que les gouvernemens. Vers 1800, les théories philosophiques du dernier siècle occupaient encore tous les esprits : c'était justice; puis les sciences naturelles, physiques et mathématiques prévalaient chez nous sur les autres connaissances. Vers 1816, l'école vulgairement appelée *doctrinaire* commença d'écrire; elle s'attacha à se

Digitized by Google

créer un petit monde à part, elle ne s'inquiéta pas de continuer la marche progressive et directe de la pensée française ; elle s'isola de notre révolution ; engouée de l'Angleterre, prenant deux ou trois abstractions négatives pour une métaphysique profonde, dénuée des qualités qui plaisent aux Français, elle a été convaincue d'erreur, de stérilité ; et même aujourd'hui personne ne songerait à elle, sans des travaux historiques qui composent son unique mérite, et sans la triste influence qu'elle exerce sur nos destinées. Aussitôt après juillet parut une école qui promit de tout expliquer et de tout résoudre; elle éclata soudainement, elle provoqua la curiosité de tous, l'intérêt de beaucoup, le dévouement de plusieurs ; mais à peine deux ans écoulés on la cherche : elle est dispersée, dissoute, évanouie ; on l'accuse même, non sans raison, d'avoir décrié les idées qu'elle prétendait servir, d'avoir de nouveau par ses folles exubérances répandu dans les cœurs le scepticisme et le dégoût, si bien qu'à l'heure où je vous écris, monsieur, tout serait sans lien, sans cohésion, sans système, et que les sentimens et les opinions, en pleine déroute, ne sauraient

Digitized by Google

plus où se rallier. Dans ce naufrage, faudra-t-il donc, comme le surveillant d'Argos, désespérer de voir paraître le phare et la lumière? Non, il n'y a de véritable écueil pour l'homme que son désespoir. Persévérons et donnons-nous au moins les émotions d'une vive recherche et d'une traversée agitée, en attendant ou en laissant à d'autres les plaisirs et les résultats de la découverte [1].

Mais il n'est pas sans utilité, monsieur, de

(1) A ceux qui s'étonneraient de trouver ici déclaré ce besoin d'émotions même dans l'ordre des idées, je rappellerai ces paroles de Pascal : « C'est le combat qui « nous plaît et non pas la victoire. On aime à voir les « combats des animaux, non le vainqueur acharné sur « le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la vic- « toire? et dès qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi, « dans la recherche de la vérité, on aime à voir dans la « dispute le combat des opinions ; mais de contempler la « vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer « avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dis- « pute..... Nous ne cherchons jamais les choses, mais « la recherche des choses. » A-t-on jamais porté plus loin l'orgueil et la curiosité de l'esprit? Pascal, plus je vous lis, moins je vous trouve l'ame chrétienne.

Digitized by Google

constater la dernière chute du dernier système, d'observer les raisons qui ont précipité le saint-simonisme, les élémens dont il s'était formé, les questions qu'il a soulevées, les semences qu'il a répandues dans les esprits.

Je viens de vous le dire, monsieur, immédiatement après le triomphe de l'insurrection de 1830, on entendit parler à Paris d'une nouvelle école philosophique, religieuse et politique : on en racontait des merveilles; elle déliait le nœud de toutes les difficultés sérieuses de l'ordre moral; elle répondait à tout; elle se donnait pour avoir la puissance d'accomplir une révolution aussi bien dans la religion que dans l'économie politique, dans la conception des idées comme dans la satisfaction des besoins; l'industrie ne lui devrait pas moins que les beaux-arts; elle promettait enfin, fidèle à la loi du progrès qu'elle venait annoncer et dont elle propageait la foi, de toujours renouveler elle-même ses croyances et ses doctrines, de ne se reposer jamais dans la recherche de la vérité, et de suivre toujours la marche haletante du génie de l'humanité. Le premier coup d'œil

Digitized by Google

qu'on jetait sur l'école lui était favorable ; on la trouvait unie, courageuse, ardente, se recrutant sans cesse, disciplinée, faisant mouvoir dans son sein des hommes dévoués et des vocations éclatantes, présentant un front et une surface de doctrines symétriques, positives, et qu'à la première vue on pouvait estimer complètes et nouvelles. Mais une fois le premier éblouissement passé, la réflexion et l'examen venaient décolorer et ternir ces apparences et ces impressions : si l'école offrait les dehors de l'unité, de la concorde et de l'obéissance, considérée de plus près, on y sentait l'influence nuisible d'un despotisme factice : pas de naïveté, d'indépendance et de liberté. Cette association si compacte était tendue, sans rien de naturel ; et sa dissolution rapide m'est une preuve sans réplique que les conditions nécessaires d'une association durable n'avaient pas été remplies. D'un autre côté, les doctrines ne soutenaient pas dans leur ensemble et leurs décorations les regards d'un observateur qu'un premier désenchantement avait préparé à la défiance ; sous une harmonie spécieuse et artificielle, on découvrait les pièces de rapport, les jointures

Digitized by Google

mal assorties, les placages disgracieusement appliqués, les emprunts érigés en inventions, les contrefaçons préméditées données pour des créations de première venue ; on démêlait aussi une direction fausse, une déviation funeste imprimée à des principes élémentaires et générateurs, ainsi que la méconnaissance ou le mépris de faits constitutifs et primordiaux de l'humaine nature. Dès qu'on avait surpris instinctivement le secret des ellipses, des erreurs et des misères de la doctrine saint-simonienne, il était aisé de prévoir que cette hiérarchie arbitraire des personnes et cet amalgame adultère des idées enfanteraient des schismes successifs et des désertions interminables : il n'y a de solide que ce qui est naturel ; les fictions, quelque laborieusement qu'on les accouple, ne sont pas fécondes. Effectivement elle fut courte l'unanimité de l'école saint-simonienne. Parmi les nouveaux adhérens, on vit l'un, après avoir plongé d'un effort jusqu'au fond, reprendre aussi rapidement possession de lui-même, et se séparer nettement par une absence décisive; un autre, plus lent dans ses approches et dans sa retraite, semblait, comme une abeille dili-

Digitized by Google

gente, n'avoir tourné long-temps autour que pour trouver de nouvelles fleurs dont il pût composer son miel et sa poésie. Plusieurs s'engagèrent plus avant : ils consentirent à mettre à leurs pieds ou seulement à ajourner des susceptibilités qui leur étaient chères, pour poursuivre d'un commun accord un but dont la grandeur leur semblait mériter tous les sacrifices. Mais enfin la patience humaine a sa mesure : les plus intelligens se lassèrent, d'autant plus que les parties erronées dont ils se trouvaient solidaires se gonflèrent et se corrompirent encore, au lieu de s'amender et de s'amoindrir; sur certains points l'erreur alla jusqu'à la folie. Alors la plupart répudièrent avec indignation des hallucinations scandaleuses sans attrait et sans excuse; désormais l'école n'exista plus; chacun reprit son indépendance. Malheureusement, dans cette expérience hâtive, quelques esprits fléchirent et succombèrent; je veux parler de vous, jeunes hommes qui avez quitté la vie sous l'effort d'une recherche passionnée du vrai et sous le poids d'une déception amère qui vous semblait irréparable. Bazard, tête grave et méditative, Buchey, imagination ten-

Digitized by Google

dre qu'a fait plier le souffle aride d'une fausse métaphysique, Talabot, ame chaude et courageuse, vous vivrez long-temps dans le souvenir de ceux qui estiment encore la foi à la pensée humaine; vous avez trouvé la mort dans cette gymnastique des idées, où il est imprudent de s'engager sans un triple airain autour du cœur; vos noms, les seuls que je veux prononcer ici, puisque ceux qui les portaient ne sont plus, resteront dans notre mémoire méritans et honorés. Mais il est impossible que là où se sont rencontrées tant d'intentions généreuses, il n'y ait que mécompte et mensonge; cherchons donc à débrouiller le vrai d'avec le faux; tâchons d'éclaircir quelque peu cet assemblage où se heurtent l'erreur et le bon sens, l'imitation et la nouveauté.

Le saint-simonisme a surtout failli par ses ruses et ses ambitions: nouveau dans la partie économique, il a voulu le paraître également dans la religion, dans l'art et dans la philosophie, et il a affecté de tourner dans une sorte de sphère encyclopédique. J'entame la démonstration par les idées religieuses.

Digitized by Google

En France, monsieur, l'impétueuse aversion du dix-huitième siècle pour tout ce qui touchait à la religion a laissé dans les esprits des traces profondes qui ont leur raison et leur justice : comme la religion s'était perdue dans l'idolâtrie d'intérêts et de passions égoïstes, elle avait été enveloppée dans la proscription de ces passions et de ces intérêts; joignez à cela la marche de l'esprit humain qui converge sans relâche à l'explication des choses, et dont l'impatience préfère s'accommoder d'une solution imparfaite que de n'en produire aucune. Aussi jusque dans ces derniers temps on considérait généralement la religion comme une fourberie politique, comme une ruse ourdie systématiquement par quelques hommes supérieurs qui menaient les peuples. Cette opinion voulait être élargie, redressée: elle était un progrès sur l'aveuglement de la foi à une révélation littérale, puisqu'elle tendait à restituer à l'homme sa puissance, mais elle interprétait mal les lois de sa nature qui répugne à ce qu'elle croit faux et se laisse entraîner vers la vérité par une analogie qui fait sa gloire. L'homme ne se nourrit pas volontairement de l'erreur, et ne la distribue

Digitized by Google

pas à ses semblables, même quand il la croirait salutaire. On s'était donc trompé en faisant de la religion une fiction ménagée avec art aux yeux des peuples; il y avait à ramener les esprits à une explication plus vraie, plus naturelle.

A cette œuvre il fallait employer beaucoup de franchise et de simplicité, parler à l'esprit humain au nom de l'esprit humain, lui démontrer qu'il recélait en lui-même plus de grandeur qu'il ne supposait; puisque ces croyances, ces symboles, ces religions avec leurs établissemens et leur continuité, leurs mythologies et leurs mystères, sortaient de sa propre pensée; c'était la nature de l'homme qu'il fallait approfondir pour mieux la convaincre; il y avait, pour ainsi dire, à la convertir par elle-même: la grace efficace était dans sa propre conscience. Mais au lieu de cette sincérité j'aperçois des menées inconcevables; je vois des philosophes qui s'érigent en prophètes; ils appellent religion nouvelle quelques opinions philosophiques à peine conçues et rassemblées; ce n'est pas assez, ils fabriquent à leur tour une révélation; ils se

Digitized by Google

forgent un nouveau verbe de Dieu, et dans un monstrueux délire au nom de Jésus-Christ ils accolent celui de Saint-Simon. Téméraires, vous avez désormais perdu toute puissance, car vous vous êtes jetés hors des voies de la vérité. Quelle est donc cette manie qui vous pousse à déclamer contre les philosophes, quand votre honneur et votre force seraient de pouvoir l'être un jour? quel est ce vertige? Quoi! dès les premiers pas, vous trébuchez dans des aberrations qui rebutent tous les cœurs! Mais nous ne sommes pas au bout, et je vous vois encore condamnés à d'autres erreurs.

Voilà donc Saint-Simon installé en qualité de révélateur. Il fallait bien une église à ce nouveau fils de Dieu : on commence d'abord par vouloir imiter les premiers temps du christianisme; mais bientôt on se lasse d'une position si médiocre, et l'on passe d'un bond à la contrefaçon complète du catholicisme; même on renchérira sur sa théocratie : au lieu d'un pape, on s'en donnera deux; pour être encore plus original, le nouveau clergé empruntera au jésuitisme ses ruses, ses pratiques et son obéissance

Digitized by Google

passive. Vous voyez, monsieur, comme en peu de temps on peut habiller une petite religion tout-à-fait présentable. Cependant le nouveau culte venait se heurter contre une difficulté : c'est que ce catholicisme, dont on arrachait les plumes pour se les attacher, avait été depuis long-temps dépassé par une révolution religieuse, le plus grand événement des temps modernes jusqu'à la révolution française, et que retourner à la religion catholique au lieu de suivre, pour l'accélérer, le mouvement imprimé par la réforme, était l'un des plus rudes contresens où pussent faire tomber de fausses préoccupations. N'importe! pour si peu, les révélateurs ne s'arrêteront pas; ils ne connaissent d'ailleurs le christianisme que par les yeux de De Maistre; à quoi bon les longues études, quand on est inspiré? ils diront, ils répéteront obstinément que le christianisme n'existe que dans le catholicisme. En vain les premiers commencemens de la doctrine chrétienne, en vain les temps écoulés depuis le seizième siècle, en vain la conscience de plus de la moitié du monde, qui s'incline au nom de Jésus-Christ, déposeront de la vanité de ce mensonge; ils s'y

Digitized by Google

enfonceront toujours plus avant, et se feront ainsi la risée de ceux qui ont cherché l'histoire du christianisme autre part que dans Fleury et dans Bossuet.

J'arrive au fond du dogme, monsieur, et j'y trouve encore la même persévérance dans l'appropriation des idées d'autrui. Avec De Maistre et Bentham, Spinosa a le plus apporté dans les contributions forcées que le saint-simonisme a frappées sur toutes les écoles; mais sentirons-nous beaucoup d'opportunité dans cette résurrection du panthéisme?

Il y a deux pôles dans l'universalité des choses, le monde et l'homme, et ç'a été le travail des idées humaines de chercher la place de Dieu tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces extrémités. L'Orient a absorbé la cause suprême dans la substance infinie; la Grèce a sculpté la Divinité dans les variétés gracieuses de l'image humaine; le christianisme a tiré son Dieu des entrailles d'une femme, l'a fait homme, et dès ce jour Dieu et l'homme se sont tellement rapprochés que désormais l'homme ne saurait plus

Digitized by Google

consentir à perdre Dieu encore une fois dans les abîmes sans ame de l'infini. Depuis Jésus-Christ, le panthéisme n'est plus socialement possible ; mais il s'est trouvé qu'au dix-septième siècle un homme sorti de l'hébraïsme comme le fondateur du christianisme, un Juif, prenant en main la cause de l'univers et de l'infini, considérant la révélation chrétienne comme une solution trop légère parce qu'elle était trop humaine, replongea Dieu dans les profondeurs de la substance, et ne craignit pas de le dépayser, à la stupéfaction commune. Voilà pourquoi Spinosa est si grand; il n'a pas hésité à rivaliser avec Jésus : le Nazaréen avait annoncé Dieu homme, le Hollandais proclama le monde Dieu. C'est avec ces résolutions extrêmes qu'on remue l'espèce humaine : aussi le métaphysicien solitaire a ébranlé toutes les têtes de ceux qui pensent à la pensée; seulement les sociétés qui vivent instinctivement ne se sont pas laissé distraire par ces gigantesques efforts de l'art métaphysique. Ils ne seront pas inutiles cependant; ils auront remis en relief les parties idéales trop oubliées de la science et de la nature humaine, et quand, après longues années, notre généra-

Digitized by Google

tion et celles qui la suivront auront renouvelé l'histoire et la pensée, découvert les fondemens et les mystères de l'Orient, passé la revue de toutes les religions antiques où le christianisme viendra prendre sa place à son rang et selon ses mérites; quand elles auront aussi scruté plus avant la nature de l'homme; quand elles connaîtront mieux son organisme physique, sa structure morale; quand surtout ces générations auront vécu long-temps, ayant foi dans l'autorité et l'indépendance de l'humaine pensée; quand le monde les aura vues long-temps persévérer dans la raison et dans la force, alors il pourra venir, il viendra le philosophe créateur et poète, le révélateur intelligent et intelligible, chargé de faire faire à l'Occident un pas de plus, d'élargir sa conscience de Dieu, de rendre la religion plus humaine encore, et cependant plus idéale; d'outrepasser Jésus-Christ et Spinosa, et d'agrandir dans les voies du temps l'instinct et la notion de l'éternité. Génie divin, nous ne te verrons pas; nous et plusieurs encore aurons vécu avant que tu touches la terre pour l'enseigner et la réjouir. Si nous pouvions au moins, générations de ce siècle, préparer quel-

Digitized by Google

que peu ta venue, et dans le pressentiment de tes triomphes, oh! nouveau verbe de l'esprit, puiser le courage nécessaire aux luttes que nous soutenons!

Ressusciter littéralement le panthéisme a donc été une faute; et dans quel temps encore? Quarante ans après une première révolution, le lendemain d'une seconde, c'est-à-dire à une époque où la liberté humaine serait perdue si elle s'éprenait aux langueurs et aux attiédissemens d'une contemplation oisive.

Ce contre-sens est d'autant plus remarquable que le saint-simonisme s'était inquiété de relever la fierté de l'activité humaine, et avait protesté contre l'exagération de l'humilité chrétienne : il était ainsi sur la trace de la marche progressive du génie occidental. Certes, depuis le seizième siècle, l'homme n'est pas humble: il est révolutionnaire; il ne veut plus être pauvre d'esprit; cette disposition incontestable s'affermira de plus en plus: c'est le levier du monde moderne.

Digitized by Google

Sur un autre point capital, la nouvelle école fut hardie; elle nia l'existence du mal et prêcha la réhabilitation de la matière. Y a-t-il du mal? y a-t-il du bien? qu'est-ce que le mal? qu'est-ce que le bien? Il n'y a pas de mal, s'est écriée l'école; l'homme n'a point à lutter contre une puissance funeste; ce qu'il a pris pour le mal n'est que l'imperfection de sa propre science et l'insuffisance de sa propre force; mais plus il saura, plus il pourra vouloir et pratiquer ce qu'il aura voulu, plus il verra s'effacer et s'évanouir ce fantôme qui jusqu'à présent a terrifié le genre humain. L'homme n'est pas déchu; sa vie ne doit pas être une épreuve lugubre, une expiation funèbre; l'homme est de plus en plus perfectible pour devenir de plus en plus heureux : plus sa carrière est progressive, plus elle s'embellit et devient riante. Disparaissent à jamais les ténèbres, les terreurs et la nuit du royaume de Satan! l'enfer est un mensonge, le mal est une chimère; l'homme n'a, dans le temps et l'espace, d'autre obstacle que lui-même : ce sont ses propres illusions qu'il doit disperser avec son épée comme des apparitions menteuses.

Digitized by Google

Cette levée de boucliers contre le héros infernal de l'Évangile, du Dante, de Milton et de la mélancolie moderne, est audacieuse et bruyante : on dirait un défi de la force humaine qui s'exalte ; jeté à la fatalité qui pèse sur elle : c'est encore une réclamation énergique contre cette humilité qui fit de la résignation son héroïsme, et mit sa grandeur à courber la tête. Pour moi, je donne la main à cette insurrection ; je la crois légitime, et je la regarde comme un fruit naturel de la température de mon siècle ; seulement il y a des mystères que nous ne savons pas encore. Pourquoi dans l'histoire tant de catastrophes inépuisables ? pourquoi dans l'homme tant d'irremédiables douleurs ? J'ai toujours été frappé de la tristesse qui nous ronge le cœur, et dès mon début dans la pensée j'écrivais ces mots : « Il est vrai, l'homme « porte partout avec lui les déchiremens d'un « mal inconnu, d'un mal incurable ; mais n'im- « porte, il doit marcher, il doit agir ; mais sa « force et sa gloire est de n'en rien dire : c'est « l'enfant de Lacédémone expirant en silence « sous la morsure du renard [1]. » On peut augu-

(1) Introduction générale à l'*Histoire du droit*, p. 175.

Digitized by Google

rer instinctivement que l'énergie de l'homme lui donnera plus tard le secret de l'énigme : il doit vaincre le sphynx pour le pénétrer ; donc il est raisonnable de s'élever contre cette partie théologique du christianisme ; mais en même temps il faut scruter et confesser notre nature. Il n'est pas bon de prendre pour une solution complète un premier instinct de résistance ; la véritable science doit commencer par préciser la mesure de ce qu'elle cherche et de ce qu'elle ne sait pas encore ; et même là où le saint-simonisme se trouve sur la piste de la vérité, il s'est égaré à force d'impatience et de présomption. Quant à ce qui concerne la réhabilitation de la matière, j'y vois un effet et un pléonasme du panthéisme, qui incorpore la matière dans Dieu même et l'absout par cette assimilation ; j'y remarque aussi une vue de bon sens, une appréciation plus juste des travaux de l'industrie et des merveilles du luxe : c'est la pensée du *Mondain* de Voltaire, revêtue d'une formule solennelle ; mais ici encore des aberrations sont venues se glisser après coup sous la souplesse d'une expression trop vague.

Digitized by Google

Les grands philosophes, tels que Platon, Spinosa, ont toujours fait dériver leur politique de leur philosophie métaphysique, et cette descendance, qui au fond est une identité, est la première condition d'une véritable philosophie sociale. L'école saint-simonienne se proposa d'imiter ce procédé; mais l'exécution fut incohérente et factice. En effet, au lieu de développer directement et avec simplicité le principe d'association qui est le véritable fondement de la doctrine saint-simonienne, et qui en fait le mérite, on imagina de le déduire en apparence d'une métaphysique qui, en réalité, n'avait été usurpée qu'après coup. On proclama ambitieusement l'application sociale d'une conception religieuse nouvelle : unité de Dieu et du monde, donc unité de l'homme et de la société ; amour, intelligence et force, donc artistes, savans et industriels. Vous reconnaissez ici, monsieur, un nouvel emprunt; on complète Spinosa par Platon, par la *république* du disciple de Socrate, qui est divisée en trois classes, les magistrats, les guerriers et le peuple, division qui découle de la triplicité des facultés morales ; la raison est représentée par les ma-

Digitized by Google

gistrats, le courage par les guerriers, et les passions par le peuple : ainsi passions et peuple, courage et soldats, magistrats et raison, voilà la société idéale conçue par Platon. Quelle fureur d'imitation et de plagiat s'était donc emparée des ordonnateurs du saint-simonisme? quelle rage de gâter le simple et le vrai? car, monsieur, nous arrivons enfin à des idées justes qui vous expliqueront la célébrité dont a joui cette doctrine.

Il y a deux principes qui se débrouillent pour gouverner le monde : l'intelligence et l'égalité. Ils sont inséparables et s'appuient l'un sur l'autre : on ne les conteste pas eux-mêmes, tant ils sont lumineux et irrésistibles! Seulement on les commente différemment; on les applique à des degrés divers. Or, le sol européen où ils trouvent le champ le plus libre est la France; et depuis quarante ans les constitutions[1] et

(1) « La constitution garantit comme droits naturels et civils, 1° que tous les citoyens sont admissibles aux « places et aux emplois, sans autre distinction que celle « des vertus et des talens. » Constitution de 1791.

Digitized by Google

les théories les ont reproduits ; le saint-simonisme les a pleinement compris ; il a senti que dans la société l'intelligence devait être maîtresse, et l'égalité loi. Il a prêché sur les toits la *capacité*, et porté les derniers coups aux derniers préjugés de la naissance et de l'aristocratie.

La doctrine saint-simonienne a eu aussi une perception très vive de l'association : elle a eu l'instinct de l'unité qui doit coordonner toutes les parties de la sociabilité, de l'utilité générale qui doit en être le but ; elle a enseigné *l'association universelle par et pour l'amélioration toujours progressive de la condition morale, physique et intellectuelle du genre humain ;* elle s'est élevée contre l'exploitation de l'homme par l'homme ; elle a réagi puissamment contre l'égoïsme et l'individualisme ; elle a travaillé à rallumer des sympathies généreuses ; elle s'est inquiétée du peuple ; elle a eu pour lui des entrailles et de la charité ; elle a demandé que le travail rendît heureux le travailleur, et laissât entre ses mains un autre salaire que la continuité de la misère.

Digitized by Google

Nous trouvons ici le lien de la politique et de l'économie politique du saint-simonisme. Dans le dessein de soulager les classes laborieuses, il innova dans la théorie et l'assiette de l'impôt; il proposa ce thème à la science économique : « Pourvoir les services publics de manière à ce « que l'impôt ne trouble point la production, « à ce qu'il atteigne principalement les revenus « indépendans de tout travail, et enfin à ce que « son recouvrement s'effectue avec la plus grande « économie possible de capitaux et de forces. » Le saint-simonisme montra encore les fictions de l'amortissement, émit des idées praticables sur le taux des fermages, des loyers, des intérêts et des salaires; il proposa la transformation et le perfectionnement des banques, la *centralisation* des banques les plus générales en une banque unitaire, directrice, la *spécialisation* de banques particulières.

Dans l'*Exposition de la doctrine saint-simonienne*, je lis que l'industrie et la propriété *sont à peu près identiques;* d'abord, je ne connais pas de quasi-identité; et puis voilà le germe de l'aberration sur le droit d'héritage qui a fait

Digitized by Google

tant de bruit. Je ne reviendrai pas, monsieur, sur la propriété ; je me confie à vos souvenirs, et d'ailleurs il importe ici, plutôt que de remuer encore un problème isolé, d'indiquer la source de toutes les erreurs où s'est précipité le saint-simonisme dans l'ordre politique. Il s'est surtout trompé parce qu'il a manqué du sentiment du droit et de la liberté : tantôt ça été le panthéisme avec ses espaces infinis, tantôt l'industrialisme avec ses richesses et ses jouissances qui lui a fait perdre la notion du temps et de la liberté, et l'a jeté dans un matérialisme où dogmatiquement la dignité humaine était sacrifiée au bien-être. De là ce mépris de l'individualité dans les utopies parodiées qui devaient réaliser l'association universelle; de là des déclamations où l'on enveloppait dans la même censure une légalité défectueuse et le principe même du droit et des constitutions politiques ; de là une servilité hypocrite envers le pouvoir; de là un abandon cynique des conquêtes et des idées de notre révolution ; pas le moindre instinct politique; la société dans un temps marqué devait s'organiser en une théocratie manufacturière. Je rends grace à la société de s'être

Digitized by Google

montrée rebelle à une pareille métamorphose, car pour ne pas mourir de faim nous serions morts d'ennui.

Après avoir pris quelques faits économiques pour des lois morales, le saint-simonisme emprunta plusieurs idées à Bentham; il fortifia ainsi son application du principe de l'utilité, et crut avoir entièrement parcouru la sphère de la législation.

La science historique du saint-simonisme a été fort légère; le point de départ est vrai. Turgot, Condorcet avaient esquissé cette ligne directe et progressive de l'humanité que nous reconnaissons de plus en plus pour la loi de l'histoire; mais pourquoi avoir embrouillé cette idée avec cette éternelle intervention d'un antagonisme factice, surtout au moment où l'on niait les réelles oppositions que présente la nature humaine? Pourquoi encore avoir abusé de cette distinction en *époque critique*, *époque organique*, qu'on pouvait trouver ingénieuse à la première vue, fausse à la seconde, mais à coup sûr insupportable à la troisième? La formule

Digitized by Google

était commode, je l'avoue, pour dispenser de l'étude; l'érudition se trouvait supprimée, puisque l'histoire aussi était révélée; et les bibliothèques étaient déclarées suspectes, puisqu'elles pouvaient devenir des instrumens d'hérésie.

Dans le domaine du beau, le saint-simonisme n'a que le mérite d'avoir renouvelé une vue juste, l'utilité sociale de l'art; mais encore il l'a faite trop matérielle et trop bornée. Sans doute l'art dans sa vocation n'est pas seulement, soit une fantaisie individuelle, soit une contemplation du passé mêlée de regret; je ne crois pas que le poète de notre âge doive consumer sa vie devant le portail de Reims, la cathédrale de Cologne ou de Strasbourg; mais l'art est infini: mais c'est la liberté, c'est la vie, c'est la grandeur, c'est la délicatesse, c'est le sacrifice, c'est l'égoïsme. Artiste, marche ton chemin à ton heure, à ta guise. As-tu le rameau d'or? je ne te demanderai pas comment tu l'as conquis; mais quand tu le montreras aux sociétés, elles tressailleront. La beauté, la véritable beauté, fille de l'art, ne nous donne pas des plaisirs stériles: elle nous élève en nous charmant; le feu

Digitized by Google

qu'elle allume dans nos ames les purifie. Après avoir joui de ses chastes attraits, nous sommes plus forts, plus généreux, plus grands; alors la patrie pourra se servir de nous. L'art de cette façon devient socialement utile; mais vous devez tout à la liberté de l'artiste. Invoquez son génie, mais sachez l'attendre. Il est déraisonnable d'assigner au poète des sujets et des matières d'utilité sociale et de lui faire des *commandes* philosophiques. C'est à lui d'imposer la loi, et non pas de la recevoir; mais si un peuple vivait longues années sans enfans prédestinés qui lui dévouassent leur ame, il y aurait à juger sévèrement cette désertion du génie et ce peuple abandonné.

La philosophie psychologique et morale du saint-simonisme a été d'une faiblesse misérable. Il faudrait cependant connaître l'homme quand on veut le conduire et le transformer. L'intelligence a toujours été confondue par l'école, tantôt avec le raisonnement, tantôt avec le sentiment. La liberté méconnue, le droit oublié, l'individualité blessée, les passions signalées comme un puissant mobile, mais point appro-

Digitized by Google

fondies dans leurs profondeurs et leurs mystères, témoignent de la légèreté avec laquelle fut fabriquée la métaphysique du saint-simonisme.

Il me reste, monsieur, à jeter avec vous un dernier coup d'œil sur le caractère général de l'école et les résultats de sa courte apparition. L'école a voulu réussir à tout prix, et le plus tôt possible ; ç'a été son écueil et sa folie : elle a pris le bruit pour la popularité, la curiosité pour l'approbation ; afin d'augmenter le bruit et la curiosité, elle a essayé tous les tons, tous les costumes, tous les moyens : elle a dissipé toutes ses ressources, fatigué tous les esprits, découragé les dévouemens qui s'étaient offerts, ou ceux qui se préparaient : en un an, elle a gaspillé tout un avenir. Ce n'est pas ainsi que les choses prospèrent et se mènent à bien. Voulez-vous acquérir quelque ascendant sur les hommes, soyez simples, montrez-vous ce que vous êtes et non pas autres. Apparemment c'est en vertu de votre propre nature que vous voulez prévaloir ; ne la fardez donc pas ; faites-la connaître avec ses qualités et ses défauts, ses travers et ses avantages ; on vous estimera votre prix, et les destins s'accompliront. Et puis aussi

Digitized by Google

consultez votre temps : s'irriter contre son siècle, c'est ressembler à Xercès, qui faisait châtier la mer ; il est insensé de vouloir emporter son époque ou d'assaut ou par ruse ; on ne conquiert pas l'humanité par un coup de main. J'admire en vérité ces impatiences qui se gonflent comme des vagues furieuses, et comme elles viennent mourir sur la grève sans avoir fécondé le sol.

Que devait-on se proposer, si ce n'est de continuer à marcher dans la route ouverte par Condorcet et Saint-Simon[1], ne prendre le nom de personne, s'associer pour étudier, mais librement ; n'affirmer que ce qu'on savait, apprendre tous les jours, croître avec naïveté, se laisser devenir grand, et se fier à Dieu comme la nature au soleil?

Cependant, monsieur, même dans cette entreprise avortée, tout n'a pas été perdu, et tout ne sera pas stérile. Trop de questions ont été

(1) Voyez l'appréciation de ce philosophe dans la *Philosophie du droit.*

Digitized by Google

soulevées, trop de problèmes jetés au milieu de la société française, trop de jeunes esprits émus, réveillés, pour ne pas estimer considérable l'influence du saint-simonisme. Il a fait plus en deux ans, il a remué plus de difficultés que la philosophie de la restauration en quinze années. Plusieurs des opinions qu'il a propagées dirigent la presse périodique tant à Paris que dans nos provinces; la tribune législative a répété quelques-uns de ses principes. Le saint-simonisme s'est fait connaître partout en France; il est un symptôme du besoin de rénovation qui nous travaille; il est, pour ainsi dire, une table des matières vaste et confuse, un *prospectus* hâtif de la philosophie française du dix-neuvième siècle: il sera bon de s'ingénier, afin que l'ouvrage annoncé ne reste pas toujours sous presse.

A l'heure où je vous écris, monsieur, il n'y a plus ni saint-simonisme, ni saint-simoniens; tout s'est évanoui, car je ne compte pas dans l'ordre des idées la secte qui donne en ce moment un si pitoyable spectacle; il est plus triste que risible de voir quelques jeunes gens sous le charme inexplicable des plus fastidieuses fo-

Digitized by Google

lies; mais il fallait les laisser à eux-mêmes, et ne pas déployer contre eux l'apparence d'une persécution. Pourquoi les troubler dans la retraite qu'ils se sont faite? ne pourra-t-on pas en France être absurde librement? ne saurions-nous d'ailleurs posséder parmi nous une petite secte, quand l'Amérique en compte quelques mille?

Que reste-t-il donc, monsieur, du saint-simonisme? les questions, les problèmes et les idées. Je puis dès aujourd'hui vous signaler les indices d'études continuées, reprises dans les voies sincères de la science : une partie de l'ancienne école saint-simonienne travaille à s'ouvrir une route philosophique, rédige la *Revue encyclopédique*, manifeste une foi vive dans la puissance de la pensée, des talens notables, et des convictions vigoureuses. D'un autre côté *l'Européen* est la tribune de l'école philosophique qui dans l'origine, se rattachait à Saint-Simon; on pourra dans peu l'apprécier entièrement; elle va publier le fruit de ses travaux : *Introduction à la science de l'homme, ou science du développement de l'humanité*, tel est le titre du livre qu'elle

Digitized by Google

nous promet. Tous ces esprits, tous ces jeunes hommes, vont au même but. Chez eux, et chez beaucoup d'autres encore disséminés, silencieux, fermente le désir de fonder la liberté par la réflexion, et d'unir la cause de la sociabilité à celle de la philosophie; ils sentent aussi que les efforts de l'esprit combinés portent des coups plus sûrs que les tentatives solitaires. Le temps viendra où l'on verra des dissentimens qui survivent encore disparaître, des nuages s'effacer pour faire place à une solidarité immense, reconnue, embrassée avec ardeur, à une association naturelle et simple où pourront se mouvoir au large les originalités fortes et les naïvetés délicates. Il n'y a pas besoin pour un pareil but de jonglerie franc-maçonique; le fond importe seul. Avez-vous des entrailles pour le peuple, voulez-vous qu'on l'instruise, qu'on le relève? croyez-vous aux destinées de la liberté moderne? apportez-vous créance dans la puissance de l'esprit humain? comprenez-vous, désirez-vous le progrès de l'humanité? il suffit, voilà le signe d'une foi commune. D'ailleurs les causes vraiment grandes et populaires doivent prendre la devise de Cé-

Digitized by Google

sar : *Tout ce qui n'est pas contre moi est pour moi.* Elles doivent tout recevoir dans leurs rangs, parce qu'elles ont la force de tout entraîner et de tout conduire ; elles doivent être l'image de la vie humaine ; elles doivent posséder dans leur sein toutes les qualités, tous les caractères, toutes les vocations, toutes les aptitudes, l'énergie, la pensée, la prudence, l'audace ; riches et pauvres, l'artiste, le soldat, le commerce, la science, tout ce qui fait enfin la force et la substance d'une société. Amis de la liberté, ne vous isolez jamais par des précipitations et des manies où l'on ne vous suivrait pas ; songez que cette liberté pour laquelle vous êtes toujours prêts à verser votre sang doit se faire toute à tous et se proposer la conversion de tous.

Et il est plus nécessaire que jamais de se rallier au culte des idées, dans un temps où nous semblons opprimés sous je ne sais quoi de vulgaire, de médiocre et de bourgeois : nous sommes comme exténués de platitude ; ce qui est commun et stationnaire fleurit, prospère, se prélasse, nargue l'esprit nouveau, lui demande un compte ironique de ses espérances

Digitized by Google

et de ses projets, de cette révolution qui devait être si grande, de cette ère nouvelle si ardemment pressentie. La réponse pourra se faire attendre ; mais ne viendra-t-elle pas? Elle dépend des générations qui s'élèvent et qui travaillent ; en leurs mains reposent les destinées de la France : si les révolutions qui se débordent se font obstacle à elles-mêmes, les révolutions qui avortent laissent dans la société le germe d'une maladie mortelle. Il y a des momens marqués dans l'histoire d'un peuple où il lui est nécessaire d'être grand, ne fût-ce que pour exister : il lui est interdit de vivoter ; et quand même il consentirait à s'assoupir dans les langueurs et les hébêtemens de l'indifférence, il ne le pourrait pas : pour éviter sa ruine, il n'aurait plus à se sauver que dans la gloire [1].

(1) *Gloria rationi non repugnat, sed ab eâ oriri potest.* Spinosa.

Digitized by Google

Digitized by Google

HUITIÈME LETTRE.

DE L'ÉGLISE

ET

DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉGLISE

ET

DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

M. DE LA MENNAIS.

Paris, 7 septembre 1832.

Avez-vous présente à la mémoire, monsieur, la distinction que fait Rousseau en traitant de la religion civile à la fin du *Contrat social?* Il remarque que la religion, considérée par rapport à la société, peut se diviser en deux espèces, la religion de l'homme et celle du citoyen. « La première sans temples, sans autels, sans « rites, bornée au culte purement intérieur du « Dieu suprême et aux devoirs éternels de la « morale, est la pure et simple religion de l'É-

Digitized by Google

« vangile, le vrai théisme, et ce qu'on peut « appeler le droit divin naturel. L'autre, ins- « crite dans un seul pays, lui donne ses dieux, « ses patrons propres et tutélaires; elle a ses « dogmes, ses rites, son culte extérieur pres- « crit par des lois; hors la seule nation qui la « suit, tout est pour elle infidèle, étranger, « barbare; elle n'étend les devoirs et les droits « de l'homme qu'aussi loin que ses autels. Tel- « les furent toutes les religions des premiers « peuples auxquelles on peut donner le nom « de droit divin, civil ou positif. Il y a une « troisième sorte de religion plus bizarre, qui, « donnant aux hommes deux législations, deux « chefs, deux patries, les soumet à des devoirs « contradictoires, et les empêche de pouvoir « être à la fois dévots et citoyens. Telle est la « religion des lamas, telle est celle des Japo- « nais, tel est le christianisme romain. On peut « appeler celui-ci la religion du prêtre: il en « résulte une sorte de droit mixte ou insociable « qui n'a pas de nom. »

Il y a quelque chose à redresser dans ces derniers mots de Jean-Jacques: la religion ca-

Digitized by Google

tholique ne s'est trouvée en lutte avec les pouvoirs politiques qu'en commençant à déchoir : elle voulait dominer les rois, et non pas partager la domination avec eux; mais elle affecta plus qu'elle ne pouvait, et elle se vit précipiter, elle et le monde, dans des discordes et des divisions infinies, à force d'aspirer à une unité qui passait sa puissance. Alors, dès que le pape et l'empereur, dès que le pape et le roi de France, dès que le pape et le roi d'Angleterre guerroyèrent sur les choses religieuses et civiles, Jean-Jacques a raison : *c'est quelque chose de mixte et d'insociable qui n'a pas de nom*, c'est une perturbation de cette tranquillité des peuples tant célébrée par la religion catholique, qui se vante de pouvoir seule l'obtenir; c'est une provocation irritante à s'engager dans des nouveautés.

Je viens de prononcer, monsieur, un mot fatal, nouveauté! un mot qui trouble le monde, agite les esprits, remue les peuples, déplaît aux puissances; nouveauté! ce qui n'a pas encore été dit, été fait, ce qui est inouï, inconnu, nouveau; ce dont on ne sait rien encore, dont

Digitized by Google

on ignore la valeur et les effets, ce qui est mystérieux, incalculable, ce qui échappe aux inductions les plus industrieuses: voici l'ennemi du genre humain, ce qui est nouveau! Sans lui, tout serait bien, paisible, clos, définitif, consommé; mais recommencer toujours, toujours en haleine, en fatigue; toujours lutter, toujours répondre, se voir condamné à des changemens continuels qui s'appellent insolemment des progrès nécessaires, voilà qui est intolérable; voilà ce qu'il faut prévenir d'un seul coup. Or, écoutez, monsieur, le moyen de défense employé contre ce qui est nouveau: il est admirable, il est simple, il est infaillible; voici la sentence: tout ce qui est nouveau est faux; la nouveauté et l'erreur sont même chose. Et ne croyez pas que j'imagine ou que j'exagère: quand Bossuet peint à grands traits les changemens de la religion en Angleterre, ne dit-il pas: « L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre « dans toutes les chaires; et la doctrine an- « cienne, qui, selon l'oracle de l'Évangile, doit « être prêchée jusque sur les toits, pouvait à « peine parler à l'oreille [1] »? Voyez-vous, mon-

(1) *Oraison funèbre de Henriette de France.*

Digitized by Google

sieur, l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité et la vérité identifiées. Et chez l'illustre catholique ce n'est pas une idée passagère, mais un principe constant : si au seizième siècle la réforme est erronée, c'est surtout parce qu'elle est nouvelle ; si Luther, Zwingle, Œcolampade, Mélancthon, Calvin, sont condamnables, c'est comme novateurs ; ils ont trouvé l'erreur dans la rupture avec l'antiquité. J'aime ce parti ; il est commode et décisif : la règle est uniforme, et peut être appliquée par tous, par les insuffisans comme par les habiles.

Cependant ce refuge dans l'immobilité n'a pas su prévenir pour le monde les révolutions : on peut se mettre soi-même hors des voies de la gravitation morale, mais une fois dans l'ornière, on y reste seul, on y meurt. Le catholicisme a-t-il suivi l'esprit humain, après l'avoir servi au moyen-âge? Non, il s'est jeté de côté, puis il a réprouvé, maudit le spectacle auquel il a été condamné ; il a vu passer devant lui Galilée tout meurtri de ses fers, Copernic, contemporain de Luther, et portant dans les cieux le génie révolutionnaire, Keppler ap-

Digitized by Google

puyant sur la certitude géométrique les divinations de Copernic, la réforme tout entière avec ses doctrines et ses novateurs, la science humaine pleine de vigueur et de fierté, la philosophie prenant possession d'elle-même; je veux abréger : eh bien! que fait le catholicisme? Il vit, il respire, mais enchaîné sur sa base par une insurmontable torpeur, il occupe, il oppresse encore une partie du monde, mais il ne vivifie plus la terre : c'est la décrépitude d'un grand corps, lent à mourir. Ce n'est donc pas le moment de prononcer sur lui des paroles ardentes ou amères; il en faut parler avec tranquillité, et je veux aujourd'hui, monsieur, vous entretenir de l'état où se trouve en France le catholicisme.

Quand l'esprit chrétien se répandit sur la terre, il resta long-temps faible et désarmé. Comme Jésus, il vint au monde nu et petit; il cherchait à s'insinuer dans les ames; il demandait à l'homme une place dans son cœur; il mettait son ambition à s'y établir, à s'en rendre maître, de telle façon qu'il y devînt nécessaire, et que le cœur, une fois atteint et saisi, ne pût

Digitized by Google

plus se passer des délices de l'amour nouveau. La charité sut tout convertir, parce qu'elle sut tout enflammer. Le grand Paul lui donna le pas sur la foi ; Jean s'en fit le poète et le docteur, et le christianisme fut reconnu divin, parce qu'il purifiait ardemment le cœur de l'homme. L'homme appelle divin tout ce qui relève l'humanité ; comme il se sent dieu lui-même en ce sens qu'il en participe, il divinise ce qui est grand, bon et salutaire : rapprochement nécessaire, confusion glorieuse de Dieu et de l'homme, incarnation continuelle qui de jour en jour devient plus sensible et plus intelligible. C'est pour avoir été charitable, moral et pratique, que le christianisme réussit dès son début ; plus tard il se fit une théologie et une métaphysique ; plus tard encore il passa de la variété infinie de petites sociétés ou églises démocratiques à l'unité monarchique de la théocratie romaine. Il était naturel qu'une religion dont le caractère et la supériorité consistaient dans une morale plus humaine et plus pure que tout ce qu'elle venait supplanter aspirât à devenir une institution politique, à maîtriser la société. L'intelligence convoite

Digitized by Google

facilement le maniement des choses humaines. Mais si l'esprit du christianisme se revêtit des insignes de la papauté aux applaudissemens du monde, s'il eut pour ministres des prêtres plus que rois, il finit par s'oublier et se perdre dans des intérêts périssables et corrompus; il s'y incorpora, il en fit sa chair, ses membres, et comme sa substance; il s'identifia dans l'église, il personnifia l'église dans le pape, et l'étreinte fut un instant si forte, tellement inextricable que ce christianisme si pur à sa naissance, libre comme la pensée, inépuisable comme l'amour, sembla près d'expirer dans les liens et le contact d'une solidarité mortelle. Artistes de Léon X, que faites-vous? vous embellissez le catholicisme quand l'esprit ne le visite plus; vous lui prêtez de vives couleurs, mais il a perdu son ame; et Rome n'aura jamais été plus magnifique qu'au moment où la terre lui échappe.

Ainsi donc le catholicisme a failli parce qu'il a cru à l'immobilité: il a voulu se fabriquer une théologie immobile, et il s'est irrité contre ceux qui cherchaient dans des textes spirituelle-

Digitized by Google

ment écrits un esprit progressif, un sens nouveau ; il a voulu frapper d'immobilité la science humaine, et il a fait passer dans les flammes les novateurs et leurs ouvrages ; il a voulu que les sociétés restassent immobiles, et il a déclaré les vieilles institutions toujours saintes, la nouveauté toujours coupable. Sur tous les points je le trouve excommuniant le génie de l'homme, immolant l'esprit à la forme, le présent au passé, et jetant à l'humanité une colère ridicule. Il y a deux siècles, l'aspect du Vatican et de Rome eût peut-être excité mon indignation ; mais en visitant, il y a bientôt deux ans, monsieur, la *ville maîtresse* où je cherchais surtout la grande antiquité, je n'ai trouvé dans mon cœur que de la pitié pour les derniers restes de la théocratie romaine, pour cette agonie qui s'ignore et qui s'exaspère, pour ce sacerdoce dégénéré qui ne se réveille de sa léthargique mollesse que dans le désir de maudire de temps à autre et d'opprimer autour de lui l'intelligence et la liberté.

Je ne sais, monsieur, si, au milieu de vos études et de vos travaux sur l'antiquité et la phi-

Digitized by Google

losophie, vous avez pu trouver le loisir de lire un des meilleurs ouvrages qui aient paru en France cette année : l'*Histoire de la Régence par Lemontey*. Cet écrivain y conte un trait charmant sur la cour de Rome. Clément XI refusait sans motif les bulles de douze siéges épiscopaux : le régent, fatigué, chargea une commission composée de maréchaux et de ducs d'aviser à un parti prompt et décisif. Le pape à cette nouvelle est épouvanté; il apprend aussi que des conférences ont lieu à Paris entre l'ambassadeur d'Angleterre et les membres les plus suspects de la Sorbonne; il croit voir le moment tant prédit où l'église gallicane doit, comme l'anglicane, recouvrer son indépendance. « En moins de quarante-huit heures, « il expédie non-seulement les douze bulles « épiscopales, non-seulement d'autres graces « qui étaient en instance, mais jusqu'à d'an- « ciennes affaires oubliées dans la poudre des « greffes; pour plus de sûreté, il envoie lui- « même un courrier chargé de tant de faveurs, « et ce malheureux fit une si grande diligence « qu'il expira en arrivant à Paris ».

Digitized by Google

Telle est Rome, ajoute l'historien, *tyrannique avec les faibles, servile avec les forts.* La réflexion est bonne, et devrait profiter à ceux qui gouvernent.

A mesure que le pontificat romain s'affaisse, on voit dans l'histoire grandir l'église de France : il est impossible de rencontrer une élite plus nombreuse et mieux continuée, depuis Suger jusqu'à Massillon, d'hommes politiques, savans, pieux, éloquens. Or, dans ses relations avec Rome, l'église de France eut toujours quelque chose d'indépendant et de schismatique, non qu'elle en eût le dessein arrêté, mais la nature des choses l'entraînait, et il était trop déraisonnable que toutes les lumières et les vertus du clergé d'une grande nation fussent soumis absolument à la domination ultramontaine. J'en produis pour témoin Bossuet. Ce grand homme, au fond, s'estimait supérieur à Rome; il lui a été fatal : comme de concert avec Louis XIV, il a montré possible la séparation complète de l'église gallicane. Et Fénélon, en obéissant au Vatican, ne l'a-t-il pas ébranlé? Il

Digitized by Google

est des soumissions insolentes et de triomphantes résignations.

Que le sort de la religion chrétienne a été différent en Allemagne et en France! Chez vous, monsieur, le christianisme se régénéra dès les premiers momens de l'éveil donné au génie moderne; il redevint moral, pratique, raisonnable, savant; c'était pour lui une véritable renaissance; il reprenait tous les charmes et tous les attraits de son enfance : aussi l'Allemagne fut ardemment religieuse, et quand plus tard, dans son sein, l'esprit philosophique se manifesta, loin de combattre la réforme, il n'eut qu'à en continuer les progrès. Et pourquoi se serait-il déclaré l'ennemi du christianisme, quand le christianisme s'était montré humain, perfectible? pourquoi aurait-il eu des paroles de haine pour l'Évangile, ce livre d'amour, de passion et de charité, quand l'Évangile avait été enseigné avec bon sens, et fertilisé par des commentaires pleins de raison et de science? Aussi en Allemagne, monsieur, le christianisme et la philosophie ne nourrirent pas d'inimitié

Digitized by Google

l'un pour l'autre : je ne parle pas de quelques aventures particulières. Mais en France il n'en alla pas de même : la réforme ne fut embrassée que par une minorité probe et sincère ; Calvin, si bien compris par Rousseau, et dont il serait beau d'écrire dignement l'histoire, put dominer à Genève, balancer Rome, mais non prévaloir à Paris ; des persécutions toujours renaissantes, une injurieuse tolérance qui s'interrompait tout à coup pour faire place aux supplices et aux assassinats quand le fanatisme en trouvait l'audace et le pouvoir, voilà tout ce qu'en France pendant long-temps obtint le protestantisme.

Cependant le catholicisme gallican, au dix-huitième siècle, entièrement débordé par le flot de l'esprit humain, divisé par les querelles expirantes des jansénistes et des jésuites, ne servait plus que des intérêts et non pas des croyances. La science et l'évangélique religion étaient bien la moindre affaire de ce clergé que la mort de Massillon laissa sans nom brillant jusqu'à nos jours. Les plus dévots se repaissaient encore des subtilités et des haines qui avaient exaspéré Arnaud et Daniel ; c'est même

Digitized by Google

une comique coïncidence que de voir le gallicanisme, pendant les progrès et l'élévation de la philosophie, consumer avec incurie son reste de forces dans des inimitiés intestines et ridicules, ennuyer le régent et Louis XV, se déconsidérer. Quelle appréciation du siècle que de continuer les dissensions de Jansénius et de Molinos! Les jansénistes surtout se montrèrent les plus obstinés : elle n'entendit à rien cette secte prude, étroite, chagrine, bilieuse, travaillant à se créer un milieu, une doctrine entre l'indépendance et la soumission, protestante sans l'avouer, hypocritement rebelle, sifflée par les philosophes, abhorrée par les vrais catholiques, remplaçant la charité par les plus aigres rancunes, sans véritable grandeur, et qui, n'était la plume de Pascal, n'eût jamais obtenu l'éclat de la popularité. Et Pascal, monsieur, n'était pas, à vrai dire, un janséniste : il avait trop de sens pour être sectaire; mais il ne put résister au plaisir d'écrire une invective immortelle; ses amis l'entouraient, lui apportaient des notes, lui transcrivaient des passages, l'excitaient à une gloire divertissante. Pascal se reposa de la géométrie en injuriant les

Digitized by Google

adversaires de Port-Royal; il donna cours à sa verve; il se fit pamphlétaire avant Voltaire et Benjamin Constant : voilà tout le jansénisme de Pascal.

Vous concevez, monsieur, comment en France au dix-huitième siècle la religion et la philosophie se séparèrent pour se combattre : la religion se montrait superstitieuse, bigote, sans talens; la philosophie se produisait hardie, facétieuse, éloquente; les grands hommes étaient de son côté, signe infaillible de la victoire et de la vérité. Aussi la société ne resta pas long-temps en suspens, et la philosophie put jouir à longs traits des humiliations de sa rivale. La scène change encore; elle ne se passe plus dans le royaume des idées, et l'église comparaît devant la révolution française. Quel choc d'opinions et d'intérêts! quelle accablante sentence portée contre les vieux établissemens de la religion! que de haines s'emportant jusqu'à la fureur! que de tristes représailles d'intolérance et de cruauté de la part de l'esprit philosophique! Vous connaissez, monsieur, les malheurs et les persécutions endurés par

Digitized by Google

l'église : beaucoup d'hommes déployèrent dans ces épreuves cette foi inébranlable pour laquelle le martyre n'est pas un effort ; mais je ne sais si l'église elle-même a su recueillir de tant de catastrophes de salutaires enseignemens pour sa propre conduite : elle a enveloppé dans son ressentiment la révolution tout entière, le génie de la liberté comme ses excès ; elle semble n'avoir pas mieux compris son siècle après ses disgraces qu'auparavant : elle a commencé par tout maudire, elle n'a rien distingué, et peut-être elle n'a rien pardonné.

Qu'est-il provenu de cette disposition funeste ? nous vîmes en France la religion s'empreindre de fausses couleurs, oublier les saints désintéressemens de sa mission divine pour s'attacher à la fortune de certains intérêts politiques : au lieu de se tenir calme dans une majestueuse et chrétienne douleur, que le temps et la charité devaient adoucir, elle se précipita avidement dans les chances des prospérités temporelles. Pour récompenser Napoléon d'avoir relevé les autels, elle apporta à ses pieds des adulations monstrueuses qui firent pâlir les plus audacieux

Digitized by Google

flatteurs; elle l'appela un nouveau Cyrus, se réservant sans doute d'en faire un Nabuchodonosor quand il serait tombé. En effet les vieux rois reparaissent; aussitôt les statues de César sont insultées et détruites; on pousse l'autel au pied du trône de l'ancienne monarchie, on travaille à l'y adosser; l'église et la royauté se déclarent solidaires; elles confondent leurs passions et leurs intérêts; ce n'est plus qu'une même cause. Ainsi la religion consent à descendre de sa spiritualité céleste à une mésalliance périlleuse; elle abdique les cieux pour le partage d'une couronne d'autant plus fragile qu'elle est plus antique. J'eusse mieux aimé pour la religion des persécutions nouvelles que les prospérités dégradantes dont elle a joui sous la restauration. Et quand juillet éclata comme un coup de tonnerre, elle se crut perdue, parce que la domination glissait de ses mains. Peu à peu elle a repris courage; elle a même repris sa haine contre la révolution française; elle déclame au lieu de prier; elle met dans le même plateau de la balance la croix de Jésus-Christ et le blason de la vieille monarchie. Aberration fatale! plaie douloureuse pour la société

Digitized by Google

française ! Le temps seul saura la guérir. Mais en attendant il importe que le pouvoir, s'armant d'une ferme et tranquille intelligence, montre à l'église, qu'il faut ramener à des opinions plus sociales, un front serein, une volonté constante ; pas de persécutions, mais justice ; respect et honneur aux dignes soldats de l'église qui ne connaissent d'autre politique que la charité ; d'autre faction à servir que l'humanité à consoler ; mais répression du fanatisme et de l'ignorance qui voudraient égarer le peuple et tourner la piété en sédition. D'ailleurs on peut même prévenir de pareils déportemens en versant abondamment l'instruction et la lumière sur les populations : à l'heure qu'il est, l'église, sauf une école dont je vais vous parler, monsieur, ne compte guère dans ses rangs que des hommes communs, des jeunes gens ignorans poussés du village au séminaire ; elle ne saurait plus prétendre à diriger son siècle : que le pouvoir s'empare de cette mission désertée, et disperse ses ennemis en les inondant de clarté.

Au surplus, l'église catholique a droit à la liberté ; à cette conquête d'une révolution

Digitized by Google

qu'elle n'aime pas ; qu'elle épure ses croyances, et les rapproche des progrès de la vérité : dans cette sphère, elle est souveraine, et n'a rien à redouter que sa propre impuissance. Mais j'y rencontre une nouvelle école catholique qui se propose ouvertement de régénérer et de relever la religion.

Si vous voulez explorer les problèmes religieux, trois chemins s'offrent à vous : la philosophie, la réforme, le catholicisme. Pour nous, monsieur, nous avons fait notre choix, et nous nous en référons philosophiquement, sur toutes choses, à l'autorité de l'esprit humain. Le protestantisme reconnaît bien l'empire et la légitimité de la philosophie ; mais à son sens il est une région où la raison seule s'égare, où la foi seule peut soutenir l'homme et le mener. Il admet le secours formel de la Divinité, la réalité d'une révélation positive, il la prouve par l'Evangile dont il remet l'interprétation aux convictions de la raison individuelle. C'est ainsi qu'il s'efforce de suppléer à la philosophie, de la dépasser, et qu'en même temps il y revient ; c'est ainsi qu'il s'avoue avec sincérité partagé

Digitized by Google

entre l'Evangile et la raison. Le catholicisme s'appuie sur l'église et la tradition ; il ne peut entendre l'Ecriture, en ce qui regarde la foi et les mœurs, que suivant le sens des pères ; l'église catholique professe de ne s'en départir jamais, et elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit conforme à la tradition de tous les siècles précédens. Il est donc avéré qu'elle se considère comme close et consommée : elle pourra permettre à ses enfans de se mouvoir quelque peu dans le cercle tracé, mais voilà tout ; à ses yeux toutes les grandes vérités sont trouvées ; tous les travaux de l'homme ne sauraient être que des commentaires plus ou moins heureux d'un texte une fois écrit et toujours vrai. Comment donc innover au sein de cette église ? comment le pouvoir sans être hérétique ? comment le tenter sans être condamné ? C'est ici, monsieur, que je vous appelle à suivre avec moi la marche et les efforts d'un prêtre célèbre dans son entreprise d'une rénovation catholique. Quand M. de la Mennais [1] parut dans l'arène,

(1) En publiant cette lettre, nous avons l'avantage de pouvoir renvoyer le lecteur à la belle étude biogra-

Digitized by Google

il tourna sur lui les regards de tous; le cri qu'avait jeté cet athlète, la véhémente apostrophe qu'il dirigeait contre l'indifférence de son siècle, réveillèrent les esprits; d'ailleurs, c'était justice de gourmander et de poursuivre cette molle apathie qui trouve son tourment dans le choix et la fidélité d'une opinion, et dont le goût émoussé ne peut plus distinguer la vérité de l'erreur, tant elle a perdu la saveur de ce qui est bon et salutaire! Mais une fois donné le signal du combat, comment le brillant provocateur va-t-il entamer sa campagne? Il pousse à la raison humaine, et ne se propose pas moins que la mettre à terre; il se prend à Descartes pour le réfuter et le détruire. Il y avait dans cette résolution de l'audace et du tact : en effet, tant que la raison restera debout avec son indépendance relevée par Descartes, elle doit tout dominer sur la terre. Singulière cause que

phique consacrée à M. de la Mennais, par M. Sainte-Beuve. Nous n'avons pas à nous excuser, auprès du public, de traiter le même sujet que notre éloquent ami : il est évident que nous n'avons pas l'imprudence de nous jeter dans la même route.

Digitized by Google

celle du catholicisme, qui a besoin d'humilier l'homme pour le convertir! Mais enfin comment le religieux écrivain s'est-il tiré de son entreprise? nous voici face à face avec le formidable problème de l'autorité.

Or, je veux prendre un exemple simple et familier qui facilite un peu l'entente de la chose. Quand un auteur est goûté, suivi, adopté, ne dit-on pas qu'il *fait autorité?* Qu'est-ce à dire? un homme isolé accepté par tous? pourquoi? comment? C'est que cet homme a élevé sa raison et son génie à la généralité qui seule persuade et satisfait le genre humain; il est parti de son propre sens, et s'est exalté à des sentimens assez vastes pour que tout le monde pût s'y trouver à l'aise. Chez lui, homme individuel, tout est grand et général; il s'est rapproché de la raison suprême, il s'est fait dieu, autant qu'il était en lui; qu'il s'appelle César ou Jésus-Christ, Shakespeare ou Platon, peu m'importe; ces hommes ont su se faire grands, se créer autorité, comment? en vertu d'eux-mêmes. A-t-on jamais cherché hors de César la raison de son génie? s'il a mis son cachet sur le monde, em-

Digitized by Google

preinte qui dure encore, à qui donc le doit-il, si ce n'est à lui-même, à cette nature dont Montesquieu a dit qu'elle avait beaucoup de vices et pas un défaut, à ce type personnel de l'héroïsme humain, dont l'invincible beauté attirait tout à elle par un inexplicable mélange de terreur et d'amour? L'autorité, c'est l'esprit humain qui se pose; l'insurrection, c'est l'esprit humain qui se lève pour installer une autorité nouvelle, détrôner la vieille, et ne pas laisser un trop long interrègne dans les idées efficaces de l'humanité. Quoi! tout vit et se soutient par la raison, les sciences, la plus haute géométrie, les plus profondes mathématiques, la connaissance des cieux, l'étude de la nature et de l'homme, l'histoire, cette mémoire des sociétés, la vie présente tant de l'homme que des peuples, et la religion seule ne pourrait subsister devant elle, devant cette raison qui cherche et découvre toujours, et qu'on exilerait de l'intelligence du ciel pour la récompenser de ses fatigues sur la terre! Non, non, je ne veux pas ainsi borner Dieu et la raison; je les conçois autrement: Dieu est la raison même et se manifeste à elle, loin de la

Digitized by Google

craindre et de la maudire; il est l'intelligence; je le sens partout où il se médite quelque chose de grand. Quand Luther innove dans le christianisme, il y a du Dieu chez cet homme; dans Descartes et son insurrection, j'adore Dieu; dans ces sociétés qui se dressent et se lèvent au lieu de dormir, je sens Dieu; Dieu est partout, excepté peut-être où quelques-uns voudraient le confiner. Vous verrez qu'il faudra que l'homme de notre âge s'en réfère sur la manière de connaître et d'aimer Dieu aux décisions du concile de Trente!

M. de la Mennais définit l'autorité *la raison générale manifestée par le témoignage ou par la parole.* Que de peine il se donne pour éviter la pensée même! Mais le témoignage et la parole impliquent l'esprit. Pourquoi donc ne pas reconnaître l'autorité dans la pensée humaine, s'élevant à ce caractère de généralité qui la fait vraie et sociale? M. de la Mennais pousse si loin l'horreur de la raison qu'il cherche la preuve de Dieu dans les traditions plutôt que dans le cœur de l'homme. La famille, dit-il, a sa tradition et remonte jusqu'au

Digitized by Google

premier père, qui est sa raison ; chaque peuple a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier pouvoir, à un premier père qui est sa raison ; le genre humain a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier père qui est Dieu et sa raison. L'écrivain n'a d'autre souci que de prouver que la certitude n'a pas de base en nous-mêmes. Le sentiment est variable et faux ; le raisonnement est trompeur ; une autorité extérieure est seule certaine. M. de la Mennais repasse sur les traces de Bossuet, qui dit dans ses *Variations :* « Le propre de l'hérétique, c'est-à-« dire de celui qui a une opinion particulière, « est de s'attacher à ses propres pensées, et le « propre du catholique, c'est-à-dire de l'univer-« sel, est de préférer à ses sentimens le senti-« ment commun de toute l'église. » Toujours la même répulsion exercée contre la liberté et la raison.

Un des volumes de l'*Essai sur l'indifférence* est consacré à prouver que jamais aucun peuple n'a ignoré les dogmes ni les préceptes de la religion primitive, à montrer en même temps que l'idolâtrie n'avait ni doctrine, ni loi morale,

Digitized by Google

ni enseignement, et que, par conséquent, elle n'était pas une religion, mais la violation d'un commandement divin; d'où il suit qu'il n'y eut jamais qu'une religion dans le monde, religion universelle, catholique, dans le sens le plus rigoureux. Il est certain que la doctrine de l'unité de Dieu n'est pas une création du christianisme, et je ne vois rien à en conclure, si ce n'est qu'il vint seulement rendre plus populaire une idée nécessaire et naturelle de l'humanité. Sous les variétés et les imaginations du polythéisme était déposée, au fond, l'unité de Dieu; ses mystères en étaient le témoignage toujours présent et toujours caché. Mais est-il vrai que le polythéisme n'avait ni doctrine ni loi morale? Je le nie : c'est une tournure d'esprit et une habileté de discours familière dans tous les temps aux apologistes du christianisme, depuis Saint-Augustin jusqu'à M. de la Mennais, de rabaisser l'antiquité. Mais sortons de ces passions de circonstances pour nous élever à la vraie justice de l'histoire, et nous verrons les sociétés païennes riches et fortes par leurs doctrines, leurs lois et leurs vertus, héroïques, épanouies, brillantes. Là l'humanité se déve-

Digitized by Google

loppait avec vigueur et beauté; elle composait, pour ainsi dire, un groupe harmonieux et magnifique dont l'œil ne saurait se détacher : l'antiquité est la sculpture de l'histoire. Là, dès que l'homme était reconnu grand, rien ne le contraignait à descendre. Il s'appuyait sur des qualités tellement sensibles et puissantes qu'elles le soutenaient contre tout, même contre les mauvaises parties de lui-même. Le mérite du paganisme est d'avoir chez l'homme exalté la force. Nous aurions besoin aujourd'hui de quelques vertus antiques et païennes, et, dans la refonte qui se prépare des opinions, des idées et des mœurs de l'humanité, les côtés vrais de notre nature qu'avait fortifiés la civilisation antique, et que le christianisme avait trop éclipsés, reparaîtront pour contribuer à la matière première et aux élémens d'une nouvelle humanité. Il est donc inique de représenter les sociétés comme déchues et ravalées sous l'empire du polythéisme. Le christianisme a servi l'humanité, mais il ne la constitue pas; avant sa venue, le monde vivait; il n'a pas commencé l'histoire, pas plus qu'il ne la consommera.

Digitized by Google

Qui donc comprend et honore le mieux le christianisme, celui qui le relègue dans une croyance immobile, ou celui qui le considère comme un développement naturel et raisonnable de l'humanité? M. de la Mennais a essayé un système des connaissances humaines, où il les partage en deux ordres, *ordre de foi, ordre de conception;* il fait de l'ordre de foi le propre de l'autorité générale, de l'ordre de conception le propre de la raison individuelle. La religion appartient à l'ordre de foi, la science à l'ordre de conception. D'abord l'écrivain catholique emprunte ici quelque chose au protestantisme : il sait mieux que nous qu'au moyen-âge l'église aspirait à dominer l'intelligence comme la foi, la science comme le dogme ; il connaît les persécutions suscitées, les combats livrés pour rester en possession de toute la société et de tout l'homme ; mais quand la science laïque eut vaincu, peu à peu l'église se retrancha dans la foi, le protestantisme déclara la scission, et c'est converger à lui que de l'accepter. Au surplus, cette séparation est ou un fait réel, ou une hypothèse idéale ; mais, à coup sûr, elle n'est pas une solution ration-

Digitized by Google

nelle; car enfin poser en aspect la raison et la foi ne les concilie pas, ou plutôt c'est se mettre dans la nécessité de confesser que la raison empiète de plus en plus sur le domaine de la foi. Au terme de cette usurpation triomphante, que deviendrait alors la religion, si elle n'était qu'une croyance bornée ou un sentiment ardent? mais elle est aussi, et dans ce siècle elle est surtout une idée, un rayon de l'intelligence, un jet de l'esprit, un fruit de la raison; elle est immortelle, car elle est vraie; elle est humaine, car elle est divine; elle n'a rien à craindre des révolutions et des progrès de l'esprit et des sociétés, et c'est à la philosophie à la sauver en la retirant des mains impuissantes d'une théologie qui aujourd'hui croit reverdir parce qu'elle emploie quelque peu de raison à nier la raison.

Si vous me demandez, monsieur, dans quelle estime je tiens M. de la Mennais comme philosophe, je crois que, malgré ses efforts, il a laissé le catholicisme au même point qu'à la mort de Bossuet; après une laborieuse tentative, il est retombé sur lui-même; il n'a triom-

Digitized by Google

phé ni de Descartes ni de la raison, mais il a fait d'ingénieuses variantes sur le thème déjà commenté par Pascal; mais il a étonné, même il a séduit, grace à un splendide talent. M. de la Mennais est un des premiers écrivains de notre siècle; nul n'a la plume plus ferme, plus nette, plus claire, plus acérée, plus éloquemment injurieuse; il expose avec lucidité, il réfute avec emportement, il insulte avec des ressources infinies; son génie l'appelle à toute heure dans le champ-clos de la polémique; il le sait, il s'y plaît : c'est un théologien moitié philosophe, moitié tribun, se débattant avec éclat et douleur sous le sentiment et le poids d'une fausse situation; défenseur de la tradition, au fond, contempteur de l'église telle que nous la voyons aujourd'hui; obéissant en frémissant à une autorité qu'il méprise dans le secret du cœur; révolutionnaire au service d'une vieille cause; déchiré par tant d'inconséquences; exhalant son dépit, son chagrin, son désespoir dans des pages qui ne mourront pas.

Comme membre du clergé, M. de la Mennais est curieux à suivre : après la publication du

Digitized by Google

premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, il se donna à la défense du trône antique, et partagea avec MM. de Châteaubriand et de Bonald l'éclatante responsabilité du *Conservateur*, où il s'emporta souvent contre la révolution française et contre son siècle. Quand plus tard les intérêts positifs de la contre-révolution fleurirent sous le patronage habile et corrupteur de M. de Villèle, M. de la Mennais se mit à l'écart; les passions du prêtre effacèrent celles du royaliste; et c'est alors que, donnant plus de consistance et de régularité aux doctrines ultramontaines de M. de Maistre, l'auteur de l'*Essai* commença de prêcher et de tenter la séparation de l'église d'avec l'état, et rêva l'alliance du Vatican et de la liberté. Cette fois, tous les gallicans prirent peur : offusqués depuis long-temps de la verve un peu téméraire de M. de la Mennais, ils profitèrent de l'occasion pour crier à l'hérésie, et ce fut un émoi universel parmi les sacristains de la restauration. On n'épargna au prêtre illustre aucune amertume, aucune censure, et monseigneur l'archevêque de Paris lança un élégant mandement contre la seule renommée que possé-

Digitized by Google

dait l'église. Les archevêques de Paris ne sont pas heureux dans le choix de leurs adversaires; Christophe de Beaumont provoqua Jean-Jacques; le prélat qui est aujourd'hui notre métropolitain a attiré sur sa tête les éloquentes réponses de M. de la Mennais : il y a cependant des instincts de prudence qui ne devraient jamais abandonner la médiocrité et la sauveraient du moins des étreintes et des vengeances du génie.

Après l'explosion de juillet, M. de la Mennais voulut se servir de la liberté comme d'un instrument de rénovation; il se dressa une tribune, et il se mit à réclamer dans un journal quotidien, *l'Avenir*, l'indépendance absolue de l'église catholique, sa séparation d'avec l'état; il fallait que l'église renonçât à tout salaire octroyé par le gouvernement pour devenir omnipotente dans son culte, sa discipline et son enseignement, et qu'elle songeât à se régénérer, elle, sa constitution et sa théologie. Le prêtre catholique se jetait hardiment dans les flots de son siècle et de la démocratie pour les retenir ou les ramener; il changeait de ton et de lan-

Digitized by Google

gage, le prédicateur de l'autorité immobile, et, plein de mépris pour les rois qui tombaient sous ses yeux, il se tournait vers les peuples entre les mains desquels il sentait la puissance. Nouvelle épouvante parmi les gallicans, cris de fureur, dénonciation à Rome. Le prêtre journaliste est un hérétique damnable qui ébranle l'église par de factieuses nouveautés. La clameur fut si haute qu'elle déconcerta M. de la Mennais; il s'interrompit tout à coup, et résolut d'aller demander à Rome l'approbation de ses doctrines et de son entreprise. Il avait jusqu'alors beaucoup écrit pour elle; il avait proclamé que la mission de l'autorité pontificale était de sauver la foi et la société, en rompant les liens qui arrêtent l'action de la puissance spirituelle; que sous la parole du souverain pontife tout devait plier [1]. Il espérait quelque reconnaissance; il croyait aussi pouvoir éclairer, convaincre le prêtre qui siége au Capitole. Ce n'était pas connaître Rome : elle est implacable contre ce qui est nouveau; le génie, surtout

(1) *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'église*, pages 264, 265.

Digitized by Google

dans le sein de l'église de France, lui cause toutes les transes de la peur, et tous les déchiremens de l'envie. Ces cardinaux italiens qui de temps à autre se donnent un maître ou un serviteur sont inépuisables en ruses et en rancunes contre tout ce qui tient à la France. Nousignorons encore à Paris, monsieur, les détails précis de l'accueil qu'a trouvé à Rome M. de la Mennais; mais en ce moment même je lis dans nos journaux [1] une lettre encyclique du pape Grégoire XVI, donnée près de Sainte-Marie-Majeure, le 15 août dernier, jour de l'Assomption, dans laquelle M. de la Mennais, sans être nommé, se trouve signalé, condamné. Il y est dit qu'*il est tout-à-fait absurde et souverainement injurieux pour l'église que l'on mette en avant une certaine restauration et régénération comme nécessaire pour pourvoir à sa conservation et à son accroissement*. Et ceux qui forment de tels desseins sont avertis qu'au pape seul appartient le droit de prononcer sur les règles anciennes. Dans la même lettre, la liberté de la presse et

(1) *Quotidienne* du 8 septembre 1832.

Digitized by Google

de la pensée est traitée de *liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur.*

Il est beau pour M. de la Mennais de trouver sa condamnation à côté de l'anathème dirigé contre le génie de l'humanité. Qu'il s'en glorifie au lieu de s'en contrister ! qu'il puise dans cette injurieuse ingratitude une leçon salutaire et des forces nouvelles ! Voilà les décisions de cette infaillible autorité ; voilà la récompense de la foi dans sa justice et sa compétence. Que l'illustre auteur de l'*Essai* reprenne sa fierté et son indépendance ; sans imiter Fénélon, qu'il soit lui-même ; il a rompu avec les gallicans, il peut briser avec Rome ; il a le goût du schisme, qu'il en ait le courage ; l'ancien catholicisme le repousse, qu'il se montre donc néochrétien ; nous croyons comme lui que l'unité est la loi de l'homme et des sociétés humaines ; seulement c'est dans l'avenir et non dans le passé, dans l'esprit et non dans la tradition, dans l'activité et non dans une humble obéissance, que nous cherchons le germe d'une unité vivante et non pas exhumée, nouvelle et non pas recrépie. Que M. de la Mennais et sa brillante

Digitized by Google

école renoncent aux déclamations contre la philosophie, comme ils y ont déjà renoncé contre la liberté. En vain on se débat contre l'esprit qui pousse le monde : on le suit tout en lui résistant ; il vous envahit au moment même où vous le combattez ; mieux vaudrait reconnaître son empire et se vouer à son service, on serait plus conséquent et plus utile.

Saint-Augustin, dans la *Cité de Dieu*, après avoir reconnu combien la philosophie platonicienne l'emportait sur toutes les autres doctrines de l'antiquité, et combien elle avait eu le pressentiment et la prescience des vérités que le christianisme enseignait, dit qu'une mauvaise honte empêche seule les platoniciens [1] de confesser l'incarnation du fils de Dieu, et de le reconnaître pour l'unique médiateur. Ainsi ce grand théologien voulait tout entraîner vers la foi. Mais depuis l'évêque d'Hippone, le génie de

(1) Sancti Aurelii Augustini libri XXII *de Civitate Dei*. Libr. X, cap. XXIX, *de Incarnatione Domini nostri Jesu Christi quam confiteri Platonicorum erubescit impietas.*

Digitized by Google

l'homme ne s'est pas tenu tranquille, et ne sommes-nous pas en droit de dire à notre tour aux sectateurs éclairés de la religion : La philosophie connaît par elle-même toutes les vérités que vous enseignez; loin de vous combattre, elle vous comprend et vous explique : il n'y a plus qu'une mauvaise honte qui puisse vous empêcher de reconnaître la puissance de la raison, de vous rallier aux progrès et aux espérances inépuisables du genre humain?

P. S. Je vous mande ce que j'apprends à l'instant : M. de la Mennais s'est soumis au pape.

Digitized by Google

Digitized by Google

NEUVIÈME LETTRE.

DE

L'OPINION LÉGITIMISTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE

L'OPINION LÉGITIMISTE.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, 3 octobre 1832.

S'IL suffisait, monsieur, aux principes nouveaux de la civilisation moderne de paraître pour triompher, le monde serait plus heureux, l'histoire plus courte, et l'homme moins grand. Mais quand une vérité jusqu'alors inconnue commence à poindre, veut se familiariser avec les hommes et se répandre parmi eux, elle trouve la place prise et depuis long-temps oc-

Digitized by Google

cupée. Les idées anciennes sont en possession, et la vérité sera contrainte à l'usurpation, pour peu qu'elle veuille s'établir et s'asseoir. Alors commence la lutte : le génie novateur qui s'ignore lui-même, impatient de jeunesse, ivre de force et d'espérance, saisit la victoire au vol avec cette rapidité étincelante contre laquelle il n'y a pas de refuge : les révolutions commencent toujours par un coup de tonnerre. Le passé recule, il est épouvanté, il se sent envahi ; cependant la confusion se met parmi les novateurs ; les rangs sont mal gardés ; les cris se contredisent ; les volontés se heurtent ; la victoire n'est plus poursuivie avec cette unanimité qui l'a conquise. Ce changement n'échappe pas à l'œil des vaincus ; peu à pen ils reparaissent dans toutes les positions naguère abandonnées ; ils rallient leurs phalanges et viennent à leur tour offrir le combat. Alors la lutte recommence : elle n'est plus étourdie, pétulante et courte ; des deux côtés elle est réfléchie, sombre et acharnée. D'une part, c'est l'antiquité, tout ce qui a autorité parmi les hommes par la possession et le temps, la coutume, les traditions héréditaires, les croyances réputées saintes, les idées esti-

Digitized by Google

mées sages, les intérêts reconnus sacrés; enfin l'esprit du passé, déployant tout ce qui lui reste de prestige et d'empire. De l'autre, c'est ce que l'esprit humain a de plus jeune, de plus vif et de plus frais: l'innovation pleine d'audace et de cœur, la pensée fière d'être libre, qui veut régner, quoique récente, l'intelligence qui fait pleuvoir les plus sanglans mépris sur les puissances qui ne relèvent pas d'elle, le génie des choses inconnues, le démon de l'avenir qui anime ses soutiens, électrise ses soldats et leur crie de mettre leur foi, leur religion, leur poésie dans leurs espérances et non pas dans leurs souvenirs. Voilà, monsieur, ce qui se passe en ce moment en France : vous ne pouvez plus nous apercevoir qu'à travers les nuages et la poudre de l'arène et du combat. Non, jamais chez aucun peuple, jamais à aucune époque du monde, le duel du passé et de l'avenir n'a été plus flagrant: tout est en présence; tous les cœurs sont à nu, toutes les passions sont hardies et sincères; elle n'est pas prête à se dissoudre la société assez forte pour supporter ces schismes douloureux.

Digitized by Google

En vous parlant, monsieur, des prétentions et des doctrines des partisans de l'ancienne monarchie, je ne crois pas trop difficile d'être juste : plus je suis loin de ces opinions, mieux je puis les découvrir et les voir, et l'on doit mieux comprendre ses adversaires à mesure qu'on s'en sépare davantage.

C'est une épreuve excellente pour les vérités dans lesquelles on a foi qu'une confrontation sincère avec les propositions qui les contestent. Or, le parti du passé a toujours professé que la révolution française n'avait été ni nécessaire ni légitime. Ainsi, sans nécessité, tout un siècle, le dix-huitième, aura rendu possibles et inévitables des changemens éclatans ; sans nécessité un homme d'état, Turgot, aura tenté dans l'état une réforme universelle; sans nécessité un grand peuple, les Français auront consenti à démolir leur civilisation antique pour vivre quarante-trois ans sous la tente, et se porter l'avant-garde du monde dans la poursuite de destinées nouvelles. Aveuglement! illusion! Mais la nécessité est la maîtresse des choses humaines : à son geste, tout obéit ; tant qu'elle n'a pas parlé,

Digitized by Google

tout demeure immobile ; elle proclame ses décrets par les actes du genre humain, et elle dépose l'esprit de ses lois dans les accidens de l'histoire. C'est chez certains esprits le signe d'une cécité déplorable et d'une pitoyable faiblesse que la méconnaissance de la nécessité, les petites colères, les malédictions furibondes vainement opposées aux envahissemens invincibles de ce qui doit être. La nécessité est le langage que Dieu parle à la terre ; c'est le voile transparent à travers lequel il se manifeste aux humains. Et où en serions-nous si nous ne reconnaissions pas à ce qui est nécessaire un caractère sacré? mais alors pourquoi nos pères ont-ils vécu? pourquoi vivre nous-mêmes? En vérité, si l'on perd la foi dans la nécessité progressive qui est la vertu impulsive du monde, il faut dépouiller la vie comme un vêtement inutile. Je consens à trouver isolément les hommes faibles et corrompus, je me résigne au spectacle et au contact des vices et des misères qui entachent leurs qualités et leurs vertus; mais au moins laissez-moi croire à la dignité et à la fortune de l'humanité, et que les petitesses de chacun me soient rachetées par la grandeur

Digitized by Google

de tous. Or c'est nous insulter et nous calomnier, nous France, nous genre humain, que de nier la nécessité de ce que nous faisons depuis environ un demi-siècle ; c'est nous mettre au ban de l'histoire : la tête nous a donc tourné ! Ce n'est pas assez, si nous nous trompons, nous avons été précédés nous-mêmes par une longue suite d'erreurs, et depuis la fin du treizième siècle, époque où commence à être troublée l'obéissance uniforme à l'autorité qui se dégrade insensiblement, tout extravague et tout s'égare. La révolution française est solidaire de toute l'histoire moderne : il faut nous absoudre ou condamner le monde.

Mais, monsieur, si la révolution française, quelle que fût sa nécessité, n'avait qu'un point de départ illégitime ; si, par sa manière de se manifester, elle avait violé un principe éternel, savoir que la révolte n'est jamais permise ; si elle avait cessé d'être juste le jour qu'elle devint insurrectionnelle.... examinons. C'est le christianisme qui a enseigné l'obéissance absolue aux puissances, et a voulu en faire une vérité de tous les temps et de tous les lieux. Avant lui,

Digitized by Google

l'antiquité professait le respect aux lois de la patrie, mais elle estimait sainte la résistance à la tyrannie, elle punissait par le bras de chaque citoyen la violation de la cité. Si un usurpateur prenait la place des lois, c'était bien de l'immoler. La liberté antique, sortie de l'exaltation de la force morale, demandait des vengeurs à cette même force ; fondée par la justice qui civilise, elle mettait le poignard aux mains de la justice qui frappe. Quand Jésus-Christ vint prêcher les hommes, il leur trouva la tête vide, le cœur corrompu et petit ; il n'y avait plus rien des vertus antiques ; l'homme ne vivait plus qu'au caprice de ses appétits ; il fallait le purifier et le changer ; il ne s'agissait plus de sacrifier des tyrans, le monde les méritait, d'évoquer la liberté de Sparte ou de Brutus, morte, morte à jamais. C'était la vérité morale qu'il fallait communiquer non pas au citoyen, mais à l'homme ; la résignation, la foi à l'immortalité, un immense désir du ciel qu'il y avait à répandre dans les ames. Aimez-vous, méprisez la terre, supportez la vie comme un fardeau pesant ; aimez les puissances bienfaisantes, supportez les puissances vénéneuses comme des épreuves né-

Digitized by Google

cessaires. Cependant le monde est changé, tout est chrétien depuis l'empereur jusqu'au serf; le spiritualisme de l'Evangile, plein de profondeur et d'humilité, règne dans tous les cœurs. Soyons attentifs: comment vont marcher les sociétés? J'observe qu'une fois la théocratie romaine et la féodalité constituées, ni la féodalité ni la théocratie ne veulent s'améliorer et se réformer. En vain les peuples leur montrent leurs plaies douloureuses; on leur répond en tirant la chaîne avec une dureté plus impitoyable; on leur signifie que par le silence seul ils peuvent obtenir une oppression stationnaire : que va donc devenir l'humanité? Je convoque ici tous les sophistes de l'esprit rétrograde, je les interpelle, qu'ils nous indiquent le remède; les rois sont sourds, le cœur est endurci, l'esprit hébété, le sacerdoce est complice: où l'homme se réfugiera-t-il, si ce n'est dans sa force? Je veux, par une hypothèse, supprimer de l'histoire toutes les insurrections, et je demande compte du genre humain. Où en serait la liberté politique sans la révolte des bourgeois et des communes? la liberté religieuse, sans la protestation armée de la moitié de l'Europe?

Digitized by Google

Et l'histoire ne nous offre pas seulement le fait énergique des résistances légitimes : elle nous donne à lire la déclaration théorique et solennelle du droit que se sent l'homme de secouer violemment les violences de la tyrannie. Ce fut le 4 juillet 1776 que dans un monde nouveau, d'une civilisation récente, des hommes d'un esprit droit et d'un cœur ferme prononcèrent ces paroles devant leurs concitoyens et leurs semblables : « Nous regardons comme incon-
« testables et évidentes par elles-mêmes les vé-
« rités suivantes : que tous les hommes ont été
« créés égaux; qu'ils ont été doués par le créateur
« de certains droits inaliénables; que parmi ces
« droits on doit placer au premier rang la vie,
« la liberté et la recherche du bonheur; que
« pour s'assurer la jouissance civile de ces droits
« les hommes ont établi parmi eux des gouver-
« nemens dont la juste autorité émane du con-
« sentement des gouvernés; que, toutes les fois
« qu'une forme de gouvernement quelconque
« devient destructive de ces fins pour lesquelles
« elle a été établie, le peuple a le droit de la
« changer et de l'abolir, et d'instituer un nou-
« veau gouvernement en établissant ses fonde-

Digitized by Google

« mens sur les principes et en organisant ses « pouvoirs dans la forme qui lui paraîtront les « plus propres à lui procurer la sûreté et le bon- « heur. A la vérité, la prudence exige que l'on « ne change pas, pour des motifs légers et pour « des causes passagères, des gouvernemens éta- « blis depuis long-temps; aussi l'expérience de « tous les siècles démontre-t-elle que les hom- « mes sont plus disposés à souffrir tant que « leurs maux sont supportables qu'à se faire « justice eux-mêmes en abolissant les formes de « gouvernement auxquelles ils sont accoutumés. « Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usur- « pations, tendant invariablement au même « but, prouve évidemment le dessein d'écraser « un peuple sous le joug d'un despotisme ab- « solu, alors ce peuple a le droit, c'est même un « devoir pour lui, de renverser un pareil ordre « de choses et de confier son avenir à d'autres « mains[1]. » Il n'y a pas de sophisme qui puisse

(1) Cette déclaration solennelle est suivie de la série des griefs des États-Unis contre l'Angleterre, et termine par ces mots : « En conséquence, nous représen- « tans des Etats-Unis, assemblés en congrès général, en

Digitized by Google

ébranler le bon sens de ces paroles; c'est la conscience du peuple et du genre humain dans ce qu'elle a de plus simple et de plus évident; c'est le redressement de la théorie du christianisme sur l'obéissance absolue; c'est la déclaration écrite des progrès de l'humanité. Il

« appelant au juge suprême de l'univers qui connaît la « droiture de nos intentions, nous publions et déclarons « solennellement, au nom et de l'autorité du bon peu- « ple de ces colonies, que ces colonies sont et en droit « d'être des états libres et indépendans; qu'elles sont « dégagées de toute obéissance envers la couronne de la « Grande-Bretagne; que toute union politique entre « elles et l'état de la Grande-Bretagne est et doit être « entièrement rompue; et que, comme états libres et « indépendans, elles ont pleine autorité de faire la « guerre, de conclure la paix, de contracter des al- « liances, d'établir le commerce et de faire tous les au- « tres actes ou choses que les états indépendans peuvent « faire et ont droit de faire. Et pleins d'une ferme con- « fiance dans la protection de la divine Providence, « nous engageons mutuellement au soutien de cette dé- « claration notre vie, nos biens et notre honneur, qui « nous est sacré. »

(Déclaration de l'indépendance par les représentans des Etats-Unis d'Amérique, assemblés en congrès, le 4 juillet 1776.)

Digitized by Google

y a donc eu, depuis saint Paul jusqu'à Jefferson, un agrandissement de l'esprit et du cœur de l'homme; depuis l'enthousiaste de la route de Damas jusqu'au fondateur de l'indépendance américaine, l'homme est devenu successivement plus pur, plus profond, plus réfléchi, plus libre, plus intelligent. Ainsi donc il n'y a pas jusqu'aux propositions du christianisme qui ne reçoivent du temps des commentaires plus larges ou des corrections nécessaires; autrement, c'est mettre l'Evangile hors la loi de l'humanité; je ne veux pas prendre ma part d'une pareille impiété.

L'écueil où viennent toujours se briser les soutiens du passé est l'obligation où ils se trouvent d'injurier le présent et l'histoire de la patrie depuis quarante années. Cette révolution, qui a fait l'admiration et le salut du monde, n'a été ni nécessaire ni légitime; nos grands hommes, orateurs et guerriers, sont des factieux; notre gloire est exceptionnelle; on pourra la couvrir d'une amnistie à force de clémence; notre émancipation est une folie; il faudra retourner en 1788, relire les cahiers

Digitized by Google

de nos pères, en extraire quelques humbles vœux et les présenter au bon plaisir de la légitimité triomphante.

Mais, disent les partisans de l'ancienne société, nous avons abdiqué le droit divin; seulement nous sommes restés fidèles à l'hérédité du pouvoir monarchique de mâle en mâle par ordre de primogéniture; ce principe est à nos yeux le fondement de l'ancien droit national français et doit vivre éternellement : voilà pour nous quelle est la légitimité. Cette proposition, qui semble plus modeste et plus raisonnable, n'a ni moins d'inconvéniens ni plus de vérité que la théorie du droit divin : c'est toujours la négation des résultats de 1789; c'est toujours contester au peuple français sa souveraineté; c'est lui refuser l'omnipotence là où il importe le plus qu'il la garde pour l'exercer au jour marqué. La constitution de 1791 maintint la royauté, mais elle abaissa le droit du trône devant le droit du peuple; elle fit du sceptre une magistrature utile, un ministère public; elle n'abolit pas la monarchie, mais elle voulut la convertir et la tourner doucement en démo-

Digitized by Google

cratie. Dans cette œuvre, la Constituante obéit à l'impulsion de son siècle et de la France : il n'y eut rien là d'arbitraire. Depuis Louis XIV, le pouvoir royal avait constamment reculé devant les progrès de la société, devant les agrandissemens d'un peuple intelligent et laborieux. Voilà pourquoi aujourd'hui la France, qui a commencé son histoire par l'aristocratie féodale, qui s'est ensuite affermie sous l'autorité d'une monarchie glorieuse et forte, travaille à se développer et à s'asseoir dans les formes nouvelles d'une démocratie constituée. Hors de ce point de vue, l'histoire de notre patrie n'est plus qu'un chaos, un labyrinthe sans issue, un naufrage éternel.

Bossuet a dit qu'il n'y a pas de *droit contre le droit*; je m'empare à mon tour de cet adage et je maintiens que rien, ni race ni famille, n'a un droit qui puisse en France primer le droit du pays. Et si l'on déplore la fatalité qui bannit du trône un enfant qui n'a rien fait, nous demanderons pourquoi il n'y aurait pas une solidarité pour les dynasties quand on en reconnaît une pour les peuples, et pourquoi les

Digitized by Google

nations au jour de leur justice ne s'armeraient pas des sentences dont on a voulu les accabler? Le fils de Napoléon s'est éteint dans l'exil; pourquoi le fils d'un prince sans gloire, dont la mort tragique fut la seule distinction, serait-il plus heureux? Nous ne sommes pas acharnés contre un enfant; nous savons tout ce qui s'attache de charme douloureux, dans l'ame des serviteurs fidèles, à une royale enfance qui commence la vie par la proscription; mais est-ce notre faute à nous? D'ailleurs cette antique famille, qui depuis un siècle est stérile en héros et ne peut se recommander auprès de nous que d'Henri IV et de Louis XIV, a-t-elle bonne grace à se plaindre? Dans ses prospérités, a-t-elle eu pitié des vaincus? a-t-elle eu pitié de nos guerriers? a-t-elle eu pitié du grand empereur quand il se promenait sur les grèves de Sainte-Hélène? Qu'elle se rende justice; que, rappelant un reste de fierté, elle ne veuille plus de nous quand nous ne voulons plus d'elle, et qu'elle laisse la France poursuivre en paix ses immortelles destinées.

En parcourant, il y a quelques jours, mon-

Digitized by Google

sieur, la collection du *Conservateur*, j'y ai trouvé cette proposition : *La révolution française ne fera pas plus époque dans l'histoire générale que les jours d'ivresse d'un homme du peuple ne font époque dans l'histoire de sa vie* [1]. Vous reconnaîtrez l'aveuglement que je vous ai signalé. Il vaut la peine de relire les pages de ce recueil célèbre, pour constater à quelles aberrations s'abandonnèrent les défenseurs de l'ancien ordre. A leurs yeux, la société est folle, impie; la philosophie moderne est une philosophie essentiellement athée [2]. La France est perdue si elle ne remonte violemment le cours de son histoire. Et la vérité est si grossièrement outragée qu'on ne s'expliquerait pas l'influence exercée par cette feuille royaliste sans l'intervention d'un homme, M. de Chateaubriand, qui prit l'antique monarchie sous sa tutelle, et cacha quelque temps sous les splendeurs de sa gloire les taches de la couronne et les ruines du trône. Comment donc le premier écrivain de notre âge se trouve-t-il

(1) Tome III, page 536.

(2) Tome V, page 443.

Digitized by Google

dans d'autres rangs que les nôtres? D'où vient ce divorce entre les allures du génie et les mouvemens de la liberté?

C'est la Bretagne, une des plus illustres provinces de la France, qui nous a donné M. de Chateaubriand. Dans les bruyères de Combourg s'éleva son enfance et sa première jeunesse; il y était *le compagnon des vents et des flots*, pour parler son langage; il y contracta l'amour de la solitude et de la nature, le besoin des grands spectacles de la création, et par contre-coup des pathétiques émotions qu'impriment au cœur les ruines de l'histoire. Cette enfance décida de sa vie : elle éveilla cette imagination céleste qui a fait ses tourmens et nos délices, don divin et douloureux, irrésistible enchanteresse qui ne communique ses secrets et sa puissance qu'en déchirant l'homme dont elle fait un poète sacré, une lyre éternelle, un temple animé. Au printemps de 1791, le jeune François de Chateaubriand quitta sa mère et la France pour commencer à voyager; volontairement il se détourna du choc de la révolution pour traverser les mers, pour visiter l'A-

Digitized by Google

mérique, pour entamer cette course aventureuse qui se confond avec sa vie, qu'elle remplit presque tout entière, et dont elle est l'image. Désormais le voyageur ne se reposera plus : c'est peu pour lui d'avoir serré la main de Washington et contemplé les monumens de l'Ohio ; après avoir touché le sol de la patrie, il repart, et je le vois dans Rome. Mais ce jeune homme est déjà rassasié dans son cœur, ou plutôt il a tout dévoré : il a tourné la tête vers l'Orient, il aspire à Jérusalem, en prenant pour étapes Sparte et Athènes ; eh bien ! ni Jérusalem, ni Lacédémone, ni les cités de Minerve et de Rémus ne le satisferont ; en vain le nomade Breton a poursuivi tous les souvenirs ; en vain il s'est penché sur tous les débris : il n'a rien trouvé qui pût combler le vide de cette ame qui se dévore et s'alimente sans relâche. Cette ame dépasse les proportions de tous les spectacles qu'il se donne, elle le fait plus grand que toutes les grandeurs accumulées à ses pieds ; il rêve au-delà d'elle ; et mécontent de la terre qu'il a visitée, des hommes qu'il craint et qu'il connaît peu, triste, ramené à Dieu par cet ange de la mélancolie qui est sa muse, il n'a

Digitized by Google

plus pour tempérer l'amertume des jours qui pèsent sur lui qu'à faire éclater sur sa lyre ses douleurs et ses chants. Alors à ses accens nouveaux les peuples s'arrêtent, les générations s'émeuvent au fond de l'ame : on les dirait suspendues aux lèvres du poète pour boire avec ivresse une si délectable harmonie ; jamais avant lui on n'avait entendu rien de si doux et de si magique ; il règne dans tous les cœurs, surtout dans celui des femmes et des adolescens. Eh ! qui n'a pas enchanté sa première jeunesse avec les tristesses de René? Il faut être Français, monsieur, pour comprendre entièrement le culte que chacun de nous a voué au chantre des *Martyrs* : il a doté la France d'une poésie qu'on s'opiniâtrait à lui refuser; il a innové sans l'altérer dans la langue de Bossuet et de Racine ; c'est un harmonieux mélange des formes d'Homère et de Tacite ; surtout c'est un poète divin. Je lui appliquerais volontiers ces paroles qui lui appartiennent : « La vie des poètes est à la « fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux « avec une bouche d'or, et sont les plus simples « des hommes ; ils causent comme des immor- « tels ou comme de petits enfans ; ils expliquent

Digitized by Google

« les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre « les affaires les plus innocentes de la vie ; ils « ont des idées merveilleuses de la mort, et « meurent sans s'en apercevoir, comme des « nouveau-nés. » Aussi, monsieur, il n'y a pas de colère politique dont les flots ne doivent venir expirer aux pieds de notre poète : dans tous les rangs il est révéré ; aussi la France s'est soulevée de dégoût à l'aspect des alguazils qui ont violé l'asile du serviteur des Muses. Toujours et partout où le génie jouira de ses franchises, surtout en terre de France, M. de Chateaubriand est inviolable et sacré.

« Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que d'étudier un grand homme : tout sert de leçon ; l'intelligence de ses dons les plus brillans comme celle de ses faiblesses. Je me suis souvent interrogé pour démêler la cause des sentimens contradictoires que suscitait en mon cœur le génie de M. de Chateaubriand. D'abord une admiration effrénée, des transports fougueux d'enthousiasme, puis des regrets ; je dirai presque des remords d'avoir été mené si loin, un désabusement qui glaçait ma première ar-

Digitized by Google

deur, des avertissemens sévères de la raison qui me réprimandait de mes fanatiques plaisirs. Pourquoi donc ces combats? pourquoi ces déchiremens? l'adoration du vrai, du beau, doit-elle donc porter dans l'ame tant de discordantes émotions? Il y a là quelque secret qu'il me faut percer; car enfin je suis de bonne foi, je me suis exposé avec naïveté aux rayons du génie; il faut que le Dieu sous lequel je me débats porte en lui-même la cause de mes tourmens; son action n'est pas toute bienfaisante; sa lumière me brûle plus qu'elle ne m'éclaire: je suis fasciné, je ne suis pas heureux. Pourquoi donc, quand je relis ces pages que j'ai dévorées, ne subsiste-t-il guère dans moi que l'inébranlable admiration de la langue? mais la foi à la pensée même a disparu. Manquerait-il quelque chose d'essentiel à M. de Chateaubriand? serait-ce qu'il n'a pas assez de bon sens en proportion de son génie? serait-ce qu'à une imagination divine il n'a pu marier qu'une raison légère? En effet, suivez son esprit, il ne s'est rien proposé d'avance, il marche à l'aventure, au vent de l'occasion. M. de Chateaubriand n'a pas, comme Voltaire ou Goëthe,

Digitized by Google

conduit et poussé son siècle dans les voies d'une émancipation qui s'agrandit toujours ; il n'a pas comme eux épanché avec une majestueuse persévérance les trésors salutaires d'une philosophie progressive ; il semble plus occupé de lui que du genre humain, de ses passions que des intérêts de tous ; et son esprit qui n'a rien de posé, de systématique, l'abandonne sans lest, sans résistance aux capricieuses impulsions de sa fantaisie. Quel enseignement sait-il retirer de notre première révolution ? il n'y gagne qu'un ébranlement de tête qui lui inspire son *Essai sur les révolutions*, ouvrage où l'imprudent jeune homme se livre et trahit son secret : c'est une imagination furieuse qui bouleverse le ciel et la terre, débute par les jeux les plus bizarres, se permet les comparaisons les plus disparates, les plus monstrueux accouplemens ; il prend la révolution française pour une apparition fantastique, et il en compose avec l'antiquité un mélange adultère. Cependant une autre tentation le prend : s'il chantait les autels relevés, le christianisme rétabli ! Jamais ouvrage n'offrit plus que le *Génie du Christianisme* le reflet de M. de Chateau-

Digitized by Google

briand : descriptions magnifiques de poétiques circonstances, de cérémonies religieuses, des merveilles de la nature, résurrection oratoire et impétueuse des vieux souvenirs, sentiment profond des sublimités de *la Bible* et de Bossuet ; mais où est la pensée de l'ouvrage? Faut-il la chercher dans la supériorité du passé sur le présent et l'avenir du monde? elle serait fausse ; mais non, ne demandons pas à cette œuvre brillante une profondeur même erronée. M. de Chateaubriand s'est proposé d'écrire admirablement sur un thème adopté ; voilà tout. C'est un habile orateur qui sacrifiera tout à un parti pris ; dans son panégyrique du catholicisme, rien ne l'embarrasse. La réforme, la philosophie, la révolution française, tout le mouvement de la rénovation moderne sera oublié ou flétri, et à force de tableaux enchanteurs, de prétéritions adroites, de poétiques ornemens, le lecteur est saisi, entraîné jusqu'au bout. C'est bien ; mais aussi, quand le temps a coulé, on expose ses ouvrages à de cruels retours si on ne leur a pas donné pour appui le bon sens du genre humain ; il ne suffit pas à la gloire d'être concédée une fois, elle doit pouvoir soutenir le

Digitized by Google

regard des générations qui arrivent, et sortir triomphante des révisions séculaires. Au *Génie du christianisme* je préfère de beaucoup *les Martyrs* et l'*Itinéraire* qui en sont comme les radieux corollaires. M. de Chateaubriand s'y trouve plus à l'aise qu'ailleurs; il n'a qu'à chanter et à décrire, et il n'est nulle part plus excellent et plus pur que dans son épopée et ses notes de voyageur : nouvelle preuve de l'originalité presque exclusive qui marque au front ce favori des Muses; il a été jeté sur la terre pour chanter, et ce n'est pas son affaire de conclure ou d'agir. Vous avez lu, monsieur, le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand, ses *Études historiques :* tout ce qui est descriptions et tableaux resplendit d'un éclat incomparable; mais dès que l'auteur veut se montrer philosophe, historien grave, dès qu'il affecte les généralités de la pensée, ses aperçus sont faibles, courts, ses distinctions arbitraires, ses considérations presque puériles. M. de Chateaubriand sera emporté au temple de mémoire sur ses ailes de poète : le chantre des *Martyrs*, des *Natchez*, de *René*, d'*Atala*, trouvera bon accueil auprès d'Homère, de Milton et du

Digitized by Google

Tasse ; mais qu'ensuite il ne veuille pas passer du côté de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire : il n'a ni la raison assez haute, ni le bon sens assez populaire ; il faut qu'il se tienne content avec la société de Racine et de Virgile.

Vous trouverez naturel, monsieur, que l'auteur des *Martyrs* ait porté dans la politique le même tempérament que dans la littérature. Ce sont les mêmes caprices et les mêmes inconstances du génie, c'est la même vocation à contredire et à s'opposer ; ce sont les mêmes incohérences, d'où sortent des effets et des positions dramatiques. Mais au milieu de ces singularités s'élève et subsiste une grandeur d'ame peu commune ; M. de Chateaubriand peut être inconséquent, mais il est toujours noble. Poursuivant intrépide de la gloire, il peut quelquefois la chercher mal, mais au moins il la cherche toujours ; il n'a jamais laissé la fierté de son cœur échouer contre les petites convoitises et les cupidités ignominieuses. Si la révolution française le trouva pour elle sans amour et sans intelligence, il ne pouvait du moins échapper à l'empire qu'exerçait sur tous les hommes

Digitized by Google

Napoléon. Il y a des affinités entre les diversités de la grandeur humaine. L'enthousiasme qu'inspirait le premier consul à M. de Chateaubriand reçut une vive atteinte des mêmes coups qui frappèrent le duc d'Enghien : l'écrivain refusa courageusement de servir davantage l'homme terrible qui, pour se sauver du parallèle avec Monk, s'était permis du sang. Plus tard, il se laissa ramener au pied du trône impérial ; mais il ne put résister long-temps à la tentation périlleuse de le braver encore ; et le poète était contre le héros en opposition ouverte quand sur les débris de notre fortune les Bourbons reparurent.

« Je relis à l'instant même, monsieur, la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* : j'avais oublié les violences de ce pamphlet ; jamais la vérité n'a été plus éloquemment trahie. Dans ce *factum* le mensonge coule abondamment ; il y règne avec une éclatante effronterie ; sciemment l'écrivain est injuste, inique, sans pudeur et sans frein ; sa plume n'est plus qu'une arme furieuse avec laquelle il veut achever un adversaire abattu. Il envenime les plaies de la France,

Digitized by Google

il les élargit, sans doute pour y faire entrer plus à l'aise cette main royale qui devait nous guérir de nos douleurs comme des écrouelles. Que de fois M. de Chateaubriand a dû gémir sur cette orgie du talent dont il a souillé ses œuvres pour des indignes et des ingrats! Il est triste d'avoir calomnié le génie et la patrie, quand le génie abdiquait et quand la patrie était mourante.

Dès que commence la carrière politique du célèbre auteur avec le règne de Louis XVIII, commence aussi pour lui une situation perplexe et compliquée, fertile en embarras et en contradictions. M. de Chateaubriand se propose une illustration nouvelle, il veut être homme politique comme écrivain et comme ministre; il a devant les yeux Montesquieu, Fox et Pitt. Voilà son but : quel est son point de départ? Il est l'espoir et l'orgueil des royalistes et des soutiens du passé; ils le considèrent comme l'adversaire de la révolution française, comme le chantre et le fondateur dans l'esprit des peuples de la légitimité, comme l'instrument de leurs passions, comme le ministre de leurs intérêts;

Digitized by Google

ils le suivront s'il veut leur obéir. Mais le génie de M. de Chateaubriand le dispute aux préoccupations folles de son parti : il n'est qu'à moitié dans l'erreur ; en dépit de ses engagemens, des amitiés et des séductions qui l'entourent, il est attiré vers cette France jeune dont il attend la confirmation de sa gloire ; il n'est pas dans son humeur de se brouiller sans retour avec les grandeurs et les maximes de notre révolution ; il aimerait mieux, en y réfléchissant, être auprès de la postérité l'historien de Napoléon que son fléau littéraire ; et cet homme formé par la nature pour tout ce qui est grand et vrai, qui, placé dans une situation simple, pouvait être aussi utile à sa patrie qu'il avait été brillant, consumera quinze ans de sa vie, cette maturité précieuse qui sépare la jeunesse du tombeau, dans une suite d'avortemens et de mécomptes : trop libéral pour les royalistes, trop royaliste pour les libéraux, réputé impie par les gens d'église, raillé comme cagot par les philosophes, gentilhomme républicain, démocrate amoureux des vanités de l'étiquette, et quelquefois le plus petit des hommes, s'il n'était pas, de-

Digitized by Google

puis la mort de Rousseau, le plus grand de nos écrivains.

Après avoir publié ses *Réflexions politiques*, en 1814, opuscule où il s'efforçait de faire accepter aux royalistes un peu de liberté, M. de Chateaubriand voulut, dans un ouvrage important, consigner sa politique et se mêler à l'élite des publicistes. *La Monarchie selon la Charte* ne me paraît pas mériter la prédilection particulière que lui a vouée son auteur, et sans le style, qui cependant reproduit trop le calque et les habitudes de Montesquieu, la lecture en serait soutenable à peine: c'est un assemblage de quelques principes constitutionnels, de futilités nobilières et de fureurs royalistes. M. de Chateaubriand dit vouloir fonder la liberté, mais en même temps il veut écraser les principes et les intérêts de la révolution française. Rien n'accuse mieux que la *Monarchie selon la Charte* l'insuffisance politique de cet esprit toujours dupe et toujours léger.

Mais relevons en passant une inconséquence honorable pour M. de Chateaubriand. Dès

Digitized by Google

1815 il se déclarait le partisan de la liberté de la presse ; il la revendiquait avec de singulières restrictions [1], j'en conviens, mais enfin il maintenait les droits de la pensée, stipulant pour lui, et ne consentant à servir le trône que si on lui laissait à lui-même son sceptre, sa plume. Le génie même, au milieu de ses plus désolantes aberrations, garde toujours quelque chose d'excellent, et revient à la vérité par quelque endroit.

Cependant le moment est arrivé où M. de Chateaubriand se servira, pour lui-même et pour son parti, de sa puissance; puisqu'on leur refuse obstinément le pouvoir, ils le raviront, et le demanderont, non plus au roi, mais à l'opinion. Quelle concession au siècle! M. de Chateaubriand illustra de son nom le *Conservateur*, l'anima de sa verve et le revêtit de son éclat : il fut le général de cette croisade de gentilshommes qui se servaient de la liberté par vengeance et par ambition : tout était nouveau dans cette entreprise ; et la France, sans

(1) Il demandait une loi répressive qui fût *immanis*.

Digitized by Google

être convaincue, lisait avec curiosité le manifeste de cette démagogie aristocratique.

La légitimité a eu deux soutiens, M. de Villèle et M. de Chateaubriand; elle a commis la faute de les désunir et de sacrifier le poète à celui qui était plus qu'un homme d'affaires sans être un grand homme d'état. M. de Villèle avait l'avantage de ne pas partager les superstitions de son parti; il ne croyait qu'au pouvoir et à l'argent; il répugnait à la Charte, parce qu'elle lui paraissait gêner l'autorité royale; cependant il s'y était résigné dans l'espoir d'un budget plus facile et plus opulent. Mais s'il était sans fanatisme, il était aussi sans conscience; les calculs du financier finirent par étouffer tous les sentimens du royaliste. Il ne prenait plus fort à cœur les traditions et les croyances du mysticisme monarchique, mais il alla trop loin dans ses mépris, et son ame qui était vide égara son esprit qui était fin. On ne fait rien, surtout on ne gouverne pas les hommes sans quelque grandeur et quelque sincérité dans le cœur; et les ressources de l'habileté la plus déliée ne valent pas en de certains jours les grossières hardiesses

Digitized by Google

de la conviction. En face de M. de Chateaubriand, M. de Villèle, ayant pour complices les antipathies de Louis XVIII, se montra petit, ingrat, mal élevé, et il l'outragea pour s'en délivrer irrévocablement.

C'en est fait, Coriolan passe chez les Volsques, et changera les destinées; si l'injure fut sanglante, la vengeance sera vive; elle dépassera les espérances, et peu s'en faut qu'elle n'excite la pitié des plus cruels ennemis de la monarchie. Elle en meurt, la vieille dynastie, holocauste offert à l'amour-propre blessé; elle expire sous le genou et sous le fer de celui qu'elle a renié. Mais arrête, implacable tribun! suspends tes derniers coups; grace pour l'ouvrage de tes mains; souviens-toi de toute ta vie; retrouve-toi sujet fidèle aux pieds de ton roi; pardonne l'outrage, redeviens chrétien. Impossible : le vieillard *à la tête grise* [1] n'entend plus rien; il s'est poussé impétueusement à la tête des générations nouvelles; il a fait passer à sa suite, sous les drapeaux du siècle et de la

(1) Expression de M. de Chateaubriand.

Digitized by Google

liberté, une défection qui laisse un vide funeste dans les rangs opposés. Il célèbre, d'un ton de triomphe, les funérailles de la monarchie: *Nous ne sommes pas rois*, s'écrie-t-il, *ce n'est pas pour nous que nous parlons;* il est enivré; pour la première fois, il se trouve populaire; enfin, il n'est tiré de son inexplicable aveuglement que par le canon des barricades.

Si quelqu'un, monsieur, a précipité par son impulsion personnelle la chute de la maison de Bourbon, c'est M. de Chateaubriand: il a perdu ce qu'il avait élevé. Jamais polémique ne fit plus de ravage. Grace à lui, personne de quelque sens et de quelque consistance n'osa plus s'avouer royaliste; chacun briguait, sous sa conduite, les honneurs de la désertion, et passait à l'ennemi sous le fracas des applaudissemens publics.

Mais ne voilà-t-il pas que, par une péripétie nouvelle, celui qui s'est vengé se lamente sur sa victoire: après avoir donné quelques jours et quelques paroles à l'admiration de l'héroïsme populaire, il retourne au culte des

Digitized by Google

débris de la légitimité. Cela peut être fort chevaleresque, mais cela n'est pas raisonnable; car enfin que veut M. de Chateaubriand? S'il désire sincèrement le développement des destinées du monde, s'il veut être l'agent de l'humanité et non pas d'une race de rois, comment ne comprend-il pas que la rupture avec l'ancien ordre est, pour nous, un progrès nécessaire, le seul, à vrai dire, que nous ayons fait? C'est abuser de l'autorité du génie que de nous présenter la légitimité monarchique comme une vérité sociale de tous les temps; et nous offrir Henri V comme l'unique ressource de la France, voilà qui est fort ridicule. Que M. de Chateaubriand ne se méprenne pas à l'éclat de ses derniers pamphlets : s'il a satisfait la conscience de notre honneur par l'éloquente réprobation de la politique poltronne qui nous abaisse aux yeux de l'Europe, il a contristé tous ceux qui estimaient le moment, arrivé pour lui, de donner à sa brillante renommée la sanction du bons sens et de la solidité.

En vérité, M. de Chateaubriand s'est placé dans une situation comique entre les généra-

Digitized by Google

tions nouvelles et le parti rétrograde. Aux premières, il déclare accepter toutes les possibilités et toutes les aventures de l'avenir; il ne fait pas difficulté d'écrire : *Et pourquoi donc la république serait-elle une chimère?* Mais aussitôt il se sent ressaisi par ses vieilles habitudes, et il fait entendre le cri de *Montjoie et Saint-Denis;* de cette façon, il est en règle avec tout le monde: prophète de l'ordre nouveau, gardien fidèle du royal oriflamme.

On n'échappe pas à la fatalité de son caractère. M. de Chateaubriand est né pour ébranler l'imagination de ses contemporains, mais non pas pour éclairer leur raison, mais non pas pour exercer sur les affaires publiques une influence utile : c'est un poète incorrigible. Il a poursuivi la gloire de l'homme d'état, il n'a pu trouver que celle de l'écrivain; et, par un singulier contraste, il s'est approprié avec bonheur les formes du style politique sans être davantage un homme politique. Il a été de sa destinée de se trouver spectateur impuissant de nos deux révolutions : en 1789, il est trop jeune et trop sauvage; en 1830, il est trop vieux et trop

Digitized by Google

engagé; dans l'intervalle, en 1814, il travaille à la restauration de la vieille couronne; de 1825 à 1830, il la brise; aujourd'hui, il la pleure: toujours inconséquent, toujours chimérique, puissant dans l'opposition et l'invective, incapable d'asseoir les choses et de gouverner les hommes.

Harmonieux vieillard, repose-toi: c'est assez de fatigues, d'épreuves et de contradictions; le temps est venu pour toi d'entrer dans la majesté du silence; ou si tu veux encore distraire la renommée, illumine et colore de graves sujets avec les dernières lueurs de ton génie; occupe-toi de l'humanité, parle-nous de Dieu, mais ne courtise plus les petites occasions et les circonstances frivoles; ne te fais plus l'auxiliaire et l'apologiste des manéges d'une cour qui ne te pardonnera jamais d'avoir besoin de ton patronage, et que tu n'as jamais aimée, même en la servant; ne songe plus qu'à la postérité, il importe que ta gloire fasse son salut: pour cela, elle a besoin d'un retour irrévocable à l'autel de la liberté.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il que tant de dissensions divisent encore les Français? avoir passé quarante années de discordes civiles pour se retrouver encore en présence et dans l'attente de déchiremens nouveaux! Le parti du passé ne souscrira-t-il jamais à la marche du temps? Je conçois tout ce qu'en 1789 a pu avoir de saisissant, d'amer et de désespérant pour les royalistes cette insurrection subite qui peu à peu devint furieuse; ils durent tomber dans le même étonnement et la même douleur que les catholiques au XVIe siècle devant la réforme de Luther. Mais depuis n'ont-ils rien appris? prennent-ils encore notre glorieuse révolution pour une émeute? Grand Dieu! que leur faut-il donc pour leur dessiller les yeux? l'histoire n'est donc pas assez claire, assez vive? que gagnent-ils à déclarer impuissant et coupable le principe révolutionnaire, qui est le principe vital de la France [1]?

Napoléon a dit un mot sévère et juste : *La dé-*

(1) *Voyez* la cinquième lettre : *Qu'est-ce qu'une révolution?*

Digitized by Google

mocratie a des entrailles, l'aristocratie n'en a pas. Mais au moins l'aristocratie a toujours eu de la fierté, elle a de la grandeur dans son égoïsme, et quand elle a obéi à son génie elle n'a jamais servi que sa propre cause en paraissant servir celle des rois. Eh bien! puisque le trône antique s'est écroulé, et puisqu'elle n'a pu le sauver, qu'elle ne songe plus qu'à elle, à sa propre dignité; que tout ce qui reste de noblesse française se jette à corps perdu dans la liberté. Il était difficile d'être à la fois plus brave et plus ignorant que nos gentilshommes : qu'ils se montrent aujourd'hui éclairés, intelligens, citoyens. Pourquoi ne pas consentir et ne pas se former à la vie politique? pourquoi ne vivraient-ils pas avec orgueil et plaisir dans un état démocratiquement libre, où la liberté serait générale, la naissance inutile, le talent nécessaire? Les comices et la tribune les attendent : qu'ils y viennent défendre leurs principes et leurs droits; qu'ils fondent, s'ils le peuvent, une nouvelle aristocratie qui ait une autre base que des mottes de terre. Dans toute démocratie vraiment constituée, les intérêts conservateurs doivent former un contre-poids à la mobilité

Digitized by Google

envahissante des nouveaux intérêts qu'enfante chaque jour l'activité de l'homme : en ce sens, il y a toujours une aristocratie dans la société la plus nivelée ; et cette aristocratie concourt à l'harmonie du corps social.

Mais que peuvent espérer les partisans de l'ancien ordre en s'obstinant dans la méconnaissance de leur siècle, en nous fatiguant par les pratiques de la guerre civile et de la conspiration? Imprudens! par pitié pour vous-mêmes, ne prenez pas, dans la marche de l'esprit nouveau, un moment d'incertitude pour une insuffisance dont vous pourriez triompher! Le génie de la révolution française ne craint ni les champs de bataille, ni la tribune : il ira partout où l'appellera sa fortune ; il consentira à remettre ses destinées, autant de fois que le voudront ses ennemis, à la discrétion des combats et des suffrages : il écartera tous les obstacles pour arriver à son but ; car il est appelé à fonder un ordre aussi positif, une société aussi glorieuse que la monarchie de Louis XIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIXIÈME LETTRE.

DE

LA DÉMOCRATIE FRANCAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE

LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

M. DE LAFAYETTE.

Paris, 5 novembre 1852.

Que vous connaissez bien l'antiquité, monsieur, et que vous appréciez avec sagacité les causes qui ont précipité la liberté romaine ! Je crois, comme vous, que jamais usurpation ne fut plus nécessaire que celle de César : il succéda à la république devenue désormais impossible, et prit une place légitime entre Brutus et Jésus-Christ. Ne nous étonnons pas, cependant, si les Romains eux-mêmes ne portèrent pas un jugement aussi calme sur la dic-

Digitized by Google

tature du vainqueur de Pompée : il faut laisser à chaque âge du monde ses impressions et ses vues, et l'humanité ne serait-elle pas appauvrie si nous ne trouvions pas, chez les vaincus, le glaive de Caton et le poème de Lucain ? J'aime ce jeune Espagnol qui s'essaie à vingt-cinq ans, dans une ébauche gigantesque, à dégrader la grandeur liberticide de César, et qui cependant, en dépit de son dessein, frappe avec Salluste, pour l'éternité, l'effigie du maître du monde. Mais, si l'on pouvait douter de l'irrévocable chute de la république, regardez Rome après l'immolation de César. Où va-t-elle? que veut-elle? César était mort, mais la liberté n'en était pas plus vivante : avaient-ils changé leur siècle par un coup de poignard, Brutus et Cassius ?

Si, après la mort de César, la liberté romaine ne peut se ranimer, après la chute de Napoléon la liberté française reparaît plus vive que jamais. C'est qu'entre Pharsale et Waterloo dix-huit siècles ont coulé. La France reprit instinctivement l'œuvre et l'idée de sa révolution; spontanément elle voulut être libre; loin

Digitized by Google

d'être allanguie par ce découragement qui cherche le repos dans la servitude, signe certain de la décrépitude des empires, à peine guérie de ses blessures, elle releva un front serein, et se tourna avec activité vers les occupations de l'industrie et de la pensée. Le libéralisme fut, pendant quinze années, l'expression politique de cette renaissance démocratique : Benjamin Constant en fut le tribun et le philosophe ; il soutint la liberté contre les violences et les erreurs d'un pouvoir qu'il vit tomber, quelques mois avant sa mort, sous l'effort de la démocratie triomphante.

Qu'est-ce donc, monsieur, que cette démocratie française où vient aboutir aujourd'hui notre civilisation? Quelle en est la raison et quel en est le caractère? « Vous n'êtes ni Romains ni Spartiates ; vous n'êtes pas même « Athéniens, dit quelque part Rousseau aux « Génevois. Laissez là ces grands noms qui ne « vous vont point. Vous êtes des marchands, « des artisans, des bourgeois, toujours occupés « de leurs intérêts privés, de leur travail, de « leur trafic, de leur gain ; des gens pour qui

Digitized by Google

« la liberté même n'est qu'un moyen d'acquérir « sans obstacle et de posséder en sûreté. » Les Français ne sont pas non plus, monsieur, une imitation classique des Romains et des Spartiates; je ne crois pas que les Athéniens aient lieu de se plaindre, si parfois on nous a rapprochés d'eux; mais, enfin, nous sommes nous-mêmes; nous laisserons à l'antiquité ses grands noms, parce que nous avons le nôtre. Napoléon, visitant le tombeau de Frédéric, ne voulut pas se parer de l'épée du Prussien; il avait la sienne.

Entre toutes les sociétés de la république européenne, la France a toujours été la plus prompte à donner le gouvernement des choses humaines à la puissance de la pensée. Comparez, monsieur, les prétentions du protestantisme germanique à celles de la philosophie française au dernier siècle. Votre réforme religieuse s'est toujours tenue satisfaite de la liberté de conscience et de la franchise individuelle dans la spéculation métaphysique; elle n'a jamais conclu ni prétendu à la direction sociale : sur ce point, elle s'est toujours montrée

Digitized by Google

modeste et négative. Au contraire, à peine émancipée, la philosophie française déclare son ambition : elle pense, donc elle doit agir; elle conçoit, donc elle doit réaliser; elle est intelligente, donc elle doit régner. Voilà, monsieur, le secret de notre démocratie, voilà son titre et sa charte. Après la révolution communale du douzième siècle, qui racheta du joug la race franco-gauloise, l'esprit de la nation française commença un travail persévérant: on le voit humble à sa naissance, lent dans ses premiers progrès, inébranlable dans des résultats péniblement acquis, rapide dans la poursuite des conjonctures heureuses, employant tour à tour la patience qui lasse la fortune et le courage qui la force. De cette façon a été fournie la carrière qui sépare les insurrections des communes de Reims et de Vézelay de l'émancipation générale de 1789; l'intelligence et le travail en ont marqué les jalons; la philosophie et l'industrie se sont levées comme des puissances, et ont conduit le peuple comme des colonnes de feu. Tout a subi une gravitation irrésistible : tout la subit encore; on n'élude pas plus les lois rationnelles du monde que les lois physi-

Digitized by Google

ques; seulement on les connaît moins, quelquefois même on les raille; mais ces déesses immortelles continuent de présider à nos destinées et sont indifférentes à cet athéisme qui supporte mal l'examen de la droite raison.

La démocratie française a donc pour principes l'intelligence et le travail; elle a pour loi l'égalité. Tous reconnaissent notre passion pour l'égalité, les uns pour la louer, les autres pour nous refuser le goût de la liberté même, et nous imputer les faiblesses d'une insatiable vanité. Mais quelle est la cause de cette propriété incontestée du caractère national? Elle est, monsieur, dans cette intelligence qui veut elle-même tout élever et tout niveler : le christianisme a proclamé l'ame humaine égale à l'ame humaine; la philosophie moderne a proclamé en France l'esprit humain égal à l'esprit humain dans son principe; les différences consistent dans la manifestation. Cette égalité n'est pas seulement pour nous une conception métaphysique, elle est une réalité que nous voulons appliquer; c'est une croyance qui a toujours subsisté dans la conscience nationale. Voilà

Digitized by Google

pourquoi, monsieur, la France a été l'adversaire impitoyable de la féodalité : elle opposa à un ordre matériel, triomphe de la force, les victorieuses antipathies de la pensée ; voilà pourquoi encore elle ne peut supporter les accidens de la naissance érigés en aptitudes sociales ; elle accorde tout à l'homme, rien à la race ; tout à la science et au courage, rien à la *peine de naître ;* elle fera plier sous le poids des honneurs Cuvier et Masséna, mais elle refuse tout aux fils qui dégénèrent. Tandis que l'Anglais, héritier du sang et des traditions germaniques, s'enferme avec fierté dans son droit personnel, supporte et respecte toutes les inégalités héréditaires, consent à s'y plier, et se retranche dans sa condition comme dans une forteresse, le Français, au contraire, faisant trop bon marché de ses libertés individuelles, poursuit les plaisirs et le charme d'une égalité sans laquelle il ne saurait vivre : il a besoin, pour respirer librement, d'une certaine familiarité avec ce qui le précède et ce qui le suit ; il est plus sociable que personnel.

Ayant pour principes l'intelligence et le tra-

Digitized by Google

vail, et pour loi l'égalité, la démocratie française, depuis quarante ans, cherche à résoudre le problème de l'association. La variété des constitutions politiques dont elle a fait l'essai n'a pas d'autre sens : notre société est en travail, elle multiplie les ébauches, elle brise les moules imparfaits, elle efface les mauvaises esquisses; elle innove incessamment dans les formes plastiques de la sociabilité. Qu'est-ce à dire, monsieur? tout cela est-il arbitraire, fortuit et vain? et les épreuves d'une nation n'ont-elles rien de plus raisonnable que les caprices et les jeux d'un enfant?

Pour résoudre le problème de l'association, il faut à notre siècle et à notre démocratie une philosophie progressive et nouvelle; on y tend, on s'y emploie.

La philosophie du dix-neuvième siècle sera encyclopédique comme toutes les grandes philosophies; mais dans les premières phases de son développement elle sera surtout une législation, une science sociale.

Digitized by Google

La législation aura pour corollaire l'économie politique qui se renouvelle de son côté ; l'école d'Adam Smith et de Say a porté tous ses fruits; l'égoïsme de Malthus ne sera pas fécond ; les droits et les besoins tendent à se rapprocher : là comme ailleurs la solution sera dans l'unité. L'économie politique est à la législation ce que le corps est à l'esprit humain.

C'est donc, monsieur, le caractère original de la démocratie française de s'appuyer sur l'intelligence ; elle n'est pas marchande, elle est agricole, industrielle, guerrière ; elle songe à ses intérêts, mais elle a besoin d'un peu de gloire pour relever son travail et pour assaisonner le pain qu'elle gagne ; elle a l'imagination vive et l'ame grande.

La démocratie française n'est pas la démagogie ; elle est peuple, et non pas populace ; comme elle se recrute et se soutient par le travail, elle n'estime pas plus l'oisiveté sous les haillons que dans les cours : elle tend à s'élever et non pas à descendre.

Digitized by Google

La démocratie française n'est pas uniquement la bourgeoisie : la révolution communale du XIIe siècle constitua les bourgeois ; la révolution générale de 1789 a constitué le peuple. La bourgeoisie, cet état intermédiaire entre le gentilhomme et l'ouvrier, ne forme plus en France, depuis quarante ans, une classe isolée : elle s'est confondue à la fois avec l'aristocratie et les prolétaires ; cette fusion est excellente : elle est la véritable route qui nous mènera à l'unité morale de la nation française.

La démocratie française n'est pas dans l'exécrable nécessité d'exterminer ce qui reste d'aristocratie. On peut s'entendre entre gentilhomme et plébéien ; il faut transformer la noblesse et non pas l'étouffer. Je ne désespère pas de voir la minorité aristocratique reconnaître un jour la majesté du peuple, parce que je crois à la puissance de la vérité.

Il faut y croire, monsieur ; tout est là, et je veux aujourd'hui vous parler d'un homme dont toute la force consiste dans sa foi : M. de Lafayette. Si la France ne le comptait pas parmi

Digitized by Google

ses citoyens, si M. de Lafayette était Anglais ou Américain, on ne manquerait pas de raisonnemens et de raisonneurs pour établir que jamais un caractère si persévérant et si droit n'aurait pu s'élever et grandir en France, pays de la mobilité, terre toujours remuée et toujours ébranlée. Malheureusement le lieu commun se trouve ici déconcerté : M. de Lafayette est un gentilhomme français; il eût été courtisan, s'il eût voulu prendre les grands airs de la tradition; ce noble qui depuis l'âge de dix-neuf ans s'est fait peuple avec bonhomie et dignité, qui a commandé des armées et cultivé ses champs avec la simplicité d'un homme antique, constant sans peine, inébranlable avec douceur, naturellement républicain, a commencé sa vie par décliner les prévenances et les faveurs de Versailles. Il faudrait la plume de Plutarque pour écrire dignement l'histoire de cet homme qui vieillit sans fatigue au milieu des révolutions et de sa renommée; mais le peintre viendra plus tard : les célébrations de la postérité n'ont jamais manqué aux persévérances de la vertu. En attendant, cherchons à démêler ce qui distingue véritablement ce précieux caractère.

Digitized by Google

Je ne vois pas dans l'histoire de personnage qui ait mieux occupé sa jeunesse que M. de Lafayette. Il eut le cœur libre de ces passions turbulentes qui détournent souvent de leur cours, comme des vents furieux, les commencemens des grandes ames. Dès dix-neuf ans, il réunissait, dans un naturel aimable, un bon sens tranquille à un dévouement chevaleresque pour les femmes et le malheur; il était ouvert à toutes les inclinations nobles et sereines; il était prêt pour toutes les actions grandes et simples, quand la nouvelle de l'insurrection de l'Amérique vint tomber en Europe. Il est des révélations du cœur qui décident de la vie. Le jeune époux de mademoiselle de Noailles a dans ses mains *la déclaration des droits*, manifeste de l'indépendance américaine; il a lu, il est gagné à la cause de l'humanité. L'ame de Jefferson, à travers les mers, attire à elle par un aimant irrésistible l'ame de Lafayette. Il est converti, il est dévoué. Ni les défenses de Versailles, ni les piéges de l'Angleterre, ni les désastres de la liberté naissante dans les plaines de New-Jersey ne le détourneront; il part, il se dérobe, il se glisse, il arrive. Jamais joie

Digitized by Google

de conquérant ne fut aussi vive en saisissant sa proie que celle de l'intrépide volontaire en touchant le théâtre où il allait donner son sang à la liberté. Blessé à sa première bataille, à Brandywine, vainqueur dans les Jerseys, commandant en chef dans le nord, il se soumet volontairement à l'autorité de Washington; il se juge plus convenable et plus utile à la seconde place. Lieutenant du général américain, il acquiert une gloire honnête et solide. Entre ses campagnes, il jette un voyage rapide en France; il reparaît à Boston, défend la Virginie, attend Washington pour vaincre, enlève à la baïonnette les positions de lord Cornwallis, qui rend son épée à l'Amérique affranchie.

Les huit années qui s'écoulèrent entre la capitulation de Yorkstown, qui termina la guerre de l'indépendance en octobre 1781, et la convocation des états-généraux de la France en 1789, furent utilement remplies par le jeune général. En 85, il vit le grand Frédéric dans les plaines de la Silésie, et fut comblé des bontés du monarque à ses magnifiques revues. Joseph II, qui mettait alors tant d'empresse-

Digitized by Google

ment à devenir un grand homme, l'accueillit avec bienveillance. Les rois n'étaient pas choqués de trouver M. de Lafayette républicain; c'était une singularité piquante qui troublait agréablement l'uniformité des cours. Notre héros, ainsi placé entre le dernier siècle et le nôtre, entre Frédéric et Napoléon, ne put voir Voltaire; il était en Amérique quand le philosophe revint à Paris pour y mourir triomphalement. Il avait aussi quitté la France sans causer avec Rousseau, dont l'approche était difficile, ombrageuse, et pouvait embarrasser un jeune homme de dix-neuf ans; mais il connut d'Alembert, et se lia de bonne heure avec Condorcet. En 1787, M. de Lafayette siégea à l'assemblée des notables; seul il y demanda la convocation d'une assemblée nationale. « Quoi! lui dit quelqu'un, vous faites la motion des états-généraux! — Oui, répondit-il, et *même mieux que cela.* » L'interlocuteur était Charles X.

Désormais, monsieur, je ne vous conterai pas des événemens que vous savez; je veux uniquement arrêter vos regards sur l'homme dont je vous entretiens, et vous en communi-

Digitized by Google

quer l'intelligence historique. Dès le 11 juillet 1789, à quoi songe Lafayette? à une déclaration des droits. Mirabeau mène la politique de la révolution; Lafayette en pose les principes : il n'a d'autre personnalité que la cause même de l'humanité, d'autre ambition que le triomphe de sa religion républicaine. Il est revenu d'Amérique dans la pensée de révolutionner la France et avec le temps l'Europe, voilà tout. Il consomme la ruine des priviléges aristocratiques; il fait de chaque citoyen un soldat et un juré; il proclame la légitimité de l'insurrection; il établit comme un dogme la liberté de la pensée; il pose comme fondement de la société la souveraineté de la nation; enfin, il inaugure le règne de la démocratie française avec les trois couleurs. Mais pourquoi ce républicain ne provoque-t-il pas aussi la chute du trône? Ici, monsieur, comprenez Lafayette. A une foi que rien ne décourage, à une *nature toujours espérante*, suivant son expression, il joint un sens droit qui n'a jamais fléchi. Il estimait, en 1789, qu'une révolution était mûre et nécessaire dans toutes les institutions, sauf dans l'hérédité même du pouvoir monarchique.

Digitized by Google

Ce novateur si téméraire appréciait avec une sagacité calme la situation historique de son pays: il savait qu'une nation ne dépouille pas en un jour des habitudes intimes, et que, même dans la célérité fatale d'une rénovation universelle, il y a des conditions de temps, de répit et de halte qu'on ne viole pas impunément. Sans être royaliste, il protégeait le roi; sans avoir pour Louis XVI ni affection ni estime, il lui offrit un asile dans son camp, et vint, pour le défendre, braver les apostrophes de la Gironde, dont l'inconséquente éloquence devait bientôt expirer sous les foudres de la Montagne. Voilà pourquoi M. de Lafayette ne provoqua pas la république avec Condorcet, et ne voulut pas la servir avec Robespierre.

En quittant la France et son armée, ce proscrit n'a qu'une crainte, c'est de ressembler à un émigré; la justice des rois le débarrassa bientôt de ce souci en le plongeant dans les cachots d'Olmütz. C'était dans les fers que la fortune, soigneuse de sa gloire, lui donnait un Coblentz; elle lui donna plus encore, car elle fit éclater pour lui le dévouement angélique de la plus

Digitized by Google

vénérable des femmes. Madame de Lafayette vint, avec ses filles, s'enfermer auprès de son mari, dans l'horreur d'une captivité mortelle; elle y trouva le germe d'une fin prochaine. Cependant le parlement britannique retentit du scandale de cette vengeance monarchique; la généreuse motion du général Fitz Patrick eut l'appui de Fox. Jamais le rival de Pitt ne fut plus irrésistible et plus grand; il mit sous ses pieds les sophismes du ministère et les basses passions de Windham. Enfin le général Bonaparte ne voulut signer la paix en 1797 avec l'Autriche qu'en joignant à ses conquêtes la délivrance de Lafayette. Certes, les cinq années de cet emprisonnement inique furent lourdes et cruelles; mais peut-être aujourd'hui le temps a-t-il adouci l'amertume des souvenirs du noble vieillard, quand, dans sa retraite de Lagrange, vient se retracer à sa pensée une infortune où il fut secouru par l'héroïsme immortel d'une épouse, l'éloquence de Fox, et les victoires de la France.

Rien de plus simple et de plus droit que la conduite de M. de Lafayette sous le consulat et

Digitized by Google

l'empire. Le dix-huit brumaire eut son approbation; la constitution déjà violée appelait un changement nécessaire dans l'Etat, et le consulat du général Bonaparte parut une *dictature réparatrice* [1] au citoyen qu'on n'a jamais pu soupçonner d'aucun penchant pour l'anarchie; mais aussi l'occasion lui semblait merveilleuse pour relever la liberté, la faire fleurir et régner. Il pressa vivement le triomphateur populaire de ne pas détourner la révolution de son cours au moment où elle aboutissait au bonheur de la France; mais le soldat lui répondit en se mettant sur la tête la couronne impériale, et l'ami de Jefferson alla cultiver ses champs. M. de Lafayette a toujours tout sacrifié à son pays, tout, hormis ses croyances. Quand il voit la France, soit ivre de gloire, soit fatiguée, soit déçue, oublier passagèrement la liberté, il se retire, il attend; et la France, quand elle en a besoin, retrouve son vieux serviteur toujours patient, toujours dévoué.

La vertu peut être malheureuse, mais les

(1) Expression de M. de Lafayette.

Digitized by Google

revers sont interdits à l'égoïsme du génie. Napoléon vaincu se trouva face à face avec la liberté, avec le représentant de 1789, qui lui demandait compte des destinées de la France comme lui-même l'avait demandé au directoire. En 1815, Napoléon et Lafayette furent en présence : c'était la dictature et la révolution, la gloire et la liberté ; des deux côtés c'était la France, mais, hélas ! la France déchirée comme son drapeau, blessée comme son aigle. Nous avons payé cher cette scission de la cause nationale en deux intérêts qui semblaient également sacrés : voilà qui nous a perdus plus que l'échec d'une bataille. Les plus zélés patriotes entendaient diversement leurs devoirs : les uns voulaient sauver la France avec l'empereur, les autres sans lui ; cependant l'empereur et la France succombèrent. Pour moi, je l'avouerai, quand je relis l'histoire de ces jours désastreux, je ne puis séparer la fortune de la France de celle de Napoléon ; son épée me semble encore l'arme la plus sûre dont aurait dû se servir la liberté révolutionnaire ; en face de l'ennemi, il faut des grenadiers et non pas des avocats.

Digitized by Google

La restauration vit d'abord M. de Lafayette résigné; les suffrages de ses concitoyens lui rouvrirent en 1818 la carrière publique. Député, il représenta devant la vieille légitimité les principes de la révolution française; toujours il les défendit, soit de l'oubli, soit de l'injure. Calme, confiant dans l'avenir, simple en ses discours, énergique avec convenance, il savait, à la tribune, contraindre au respect ses ennemis qu'il désespérait par sa constance, et qui ne purent jamais lui arracher un détour, une alarme, un sacrifice. Quand la charte eut été traîtreusement violée dans son esprit, des ligues et des complots se formèrent contre la maison de Bourbon; sans conspirer lui-même, M. de Lafayette se mit à la disposition des conspirateurs: il est dans son humeur de suivre partout la cause de la liberté, à l'échafaud comme à l'Hôtel-de-Ville. La restauration n'osa pas lui faire son procès: elle désirait bien sa tête, mais elle ne se trouva pas l'audace de l'entreprise. En 1824, M. de Lafayette fut écarté de la chambre par les artifices de M. de Villèle; il profita de ses loisirs pour se rendre à l'invitation de l'Amérique, qui le sollicitait depuis long-

Digitized by Google

temps de venir recevoir chez elle les témoignages de son affection et de sa gratitude. C'est une belle destinée que celle de M. de Lafayette : à soixante-sept ans, il traverse les mers pour devenir l'hôte d'une grande république dont, à dix-neuf ans, il fut le soldat. Accompagné de son fils, il parcourt en onze mois la moitié du nouveau monde, les vingt-quatre états de l'Union, aussi étendus que l'Europe; à peine deux ou trois Américains ont fait le même voyage. Partout il est reçu avec une allégresse pieuse; c'est mieux qu'un triomphateur, c'est un ami de l'humanité, c'est un citoyen du monde; l'Amérique le bénit et le récompense; l'Europe regarde et s'instruit. La France, en revoyant son représentant, l'entoure d'une vénération plus vive; Lyon répand autour de lui les flots de son industrieuse et vaillante population; la belliqueuse et patriotique Grenoble le fête avec enthousiasme; le lieutenant de Washington est le bienvenu dans cette patrie de Bayard, qui avait accueilli Napoléon avec ivresse. Lafayette est heureux : il sent battre le cœur du peuple; il espère, il est tranquille, il attend une révolution.

Digitized by Google

Quand vous suivez la vie d'un homme historique, votre esprit n'est satisfait qu'au moment où un grand événement vient jeter la lumière sur le caractère que vous examinez. Il est des positions qui mettent l'homme à découvert; saisissez-le d'un coup, il est à nu. Sans la révolution de 1830, je crois que les jeunes gens de notre âge auraient compris moins clairement le rôle de M. de La fayette dans notre rénovation sociale; mais sa conduite récente nous explique son passé et le complète parfaitement. Le peuple, au milieu du combat, appelle Lafayette: Lafayette arrive; la victoire est remportée: Lafayette la préside. Les Bourbons envoient lui redemander la couronne qu'ils ont laissée choir: *Il est trop tard*, répond Lafayette. Ce n'est pas l'homme d'un parti, c'est un juge qui prononce la sentence de la France. Lafayette restaure les trois couleurs, donne des armes à tous les citoyens, relève la souveraineté nationale, laisse faire un roi, abat de nouveau le privilége aristocratique, couvre de sa popularité une chambre suspecte, des ministres coupables, se démet de son commandement et rentre dans son repos. Entendez-vous maintenant où cet homme

Digitized by Google

a placé sa gloire? Ne lui proposez pas la dictature, il n'en a ni le goût ni l'instinct; n'attendez pas de lui davantage l'érection subite de la république : ce républicain ne veut pas surprendre son pays, et tricher au jeu des révolutions; ce qu'il considère comme la vérité sociale ne doit pas être un accident fugitif, mais la conquête réfléchie et définitive d'une nation convertie. M. de Lafayette met sa gloire à suivre la France et non pas à la devancer.

Que j'aime ces roués politiques qui jugent avec une suffisance ironique un des plus solides et des plus purs caractères de l'histoire moderne! Ils raillent la candeur du vieillard qu'ils ont éconduit et qu'ils courtisaient naguère; mais le cultivateur de Lagrange n'est pas dupe. Il a fait ce qu'il voulait faire; après quarante ans d'attente, il a banni la race de Louis XVI, il a inauguré les destinées nouvelles de la France. M. de Lafayette est en dehors de l'ordre commun; il n'est sujet de personne; il ressemble à ces législateurs de l'antiquité qui ne sortaient de leur retraite et de leur silence que pour

Digitized by Google

accomplir une mission divine et des actes extraordinaires.

Les représentans divers de la démocratie française ont tous disparu : Mirabeau n'a parlé que deux ans ; Robespierre n'a soutenu que dix-huit mois l'horreur problématique de son personnage ; Napoléon s'est fait un siècle en vingt ans ; seul, M. de Lafayette survit : il a duré. Dès l'origine, acteur dans la révolution, il en est le contemporain assidu, le symbole perpétuel, la tradition vivante. Savez-vous à qui, monsieur, je ne puis m'empêcher de le comparer? ne vous étonnez pas trop : à Louis XIV. Le fils d'Anne d'Autriche, dans sa longue carrière, n'a vécu que pour être, aux yeux de la France, le type vivant de la monarchie, roi, rien que roi ; il est l'état, il est la France, naturellement, avec une majesté simple. Louis n'a pas l'originalité d'un Frédéric ou d'un Charles-Quint ; il n'a que la grandeur de son rôle, mais il l'a tout entière, mais si bien mêlée à sa médiocrité personnelle, que la postérité (je lui donne vingt siècles) ne cassera jamais le jugement de la France qui l'a nommé le grand

Digitized by Google

roi. M. de Lafayette est peuple; il ne s'appartient pas à lui-même, il appartient au peuple, il lui sourit, il l'aime; sa vie est un rôle, mais sincèrement adopté, mais joué avec naturel, et qui sera soutenu jusqu'au bout sans effort. Comme il n'avait la vocation ni d'un Pitt ni d'un Napoléon, il est resté le serviteur des principes; il ne ressemble à personne; il est nouveau, parce qu'il est toujours le même; au milieu des révolutions il n'enfle ni sa voix ni son caractère; il y porte la même sérénité qu'au milieu de sa famille; qu'on l'approche à Lagrange ou à l'Hôtel-de-Ville, on le trouvera simple, spirituel et doux; on chérit sa bonté, on vénère sa vertu; on aimerait à lui trouver du génie, mais on est tranquille sur son immortalité : on est sûr que les petits enfans de nos enfans confirmeront dans l'avenir le nom de grand citoyen.

Que l'histoire est belle dans son économie! Depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à celle du dix-huitième, l'Europe a voulu façonner le monde nouveau qu'elle a découvert; l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre ont jeté l'ancre de

Digitized by Google

leurs vaisseaux dans des parages jusqu'alors inconnus ; la France n'est venue que plus tard, non pour porter en Amérique le génie de l'Europe, mais pour rapporter en Europe les leçons et les maximes de l'Amérique. Éternelle médiatrice du monde, cette Gaule, qui s'est entremise entre l'antiquité et le moyen-âge, vient s'interposer entre un nouvel univers et l'Europe. Français, vous êtes partout où il y a, pour l'humanité, un pas à faire, une conquête à tenter.

La guerre de l'indépendance américaine, grace à l'épée que la France a jetée dans la balance, a été capitale dans les destinées du monde. L'émancipation philosophique du dix-huitième siècle avait été la véritable école où s'étaient formés les Franklin et les Jefferson : ils traduisirent nos théories par des résolutions généreuses, et surent élever une liberté simple et pratique. Quand nos compatriotes revinrent en France après la guerre de l'indépendance, ils nous contèrent le spectacle dont ils avaient été témoins ; ils avaient vu des républicains fort honnêtes, bien élevés, pas déclamateurs, hom-

Digitized by Google

mes de sens. C'était une république sans toge romaine et sans licteurs; pas la moindre réminiscence de Lacédémone; on y vivait fort bien; même ces républicains n'étaient pas parfaits : ils avaient leurs travers, leurs défauts et leurs vices; mais la raison et l'opinion générale prévalaient contre les infirmités individuelles.

Ce n'est pas sans motif, monsieur, que la France s'est la première liée avec l'Amérique : d'abord son inimitié envers l'Angleterre l'y sollicitait; mais une autre cause plus humaine et plus profonde explique notre alliance avec les vingt-quatre états. La France s'est abouchée avec l'Amérique, parce que, de toutes les nations de l'Europe, elle est elle-même la plus démocratique : elle s'est instruite au spectacle d'un gouvernement sans mensonge et sans traditions surannées, d'un peuple se gouvernant lui-même, et promenant sur toutes les têtes la loi de l'élection et de la capacité. Voilà, monsieur, le véritable sens de ce qu'on appelle chez nous l'école américaine. Nous n'avons pas la moindre envie de nous modeler sur le patron des marchands de New-Yorck : notre amour-

Digitized by Google

propre s'accommode assez bien des qualités nationales ; nous travaillons à les exalter, à les perfectionner, et non pas à les abolir. Mais quand un grand peuple, dans un autre hémisphère, jouit au sein de ses foyers d'une liberté facile et pratique, la France, toujours ardente à apprendre quelque chose, ne peut se refuser à regarder ce peuple, à moins d'être devenue stupide.

D'ailleurs notre développement démocratique est une conséquence naturelle de notre histoire. Où sont nos croyances monarchiques? dans la bière insultée de Louis XIV; qu'avez-vous fait, messeigneurs, de votre autorité féodale sur les vilains, ou même de votre supériorité nobiliaire sur les bourgeois? Vos priviléges sont tombés sous les coups de Richelieu et de Molière, de Rousseau et de Lafayette. Quel parti reste-t-il donc à prendre au peuple français, si ce n'est de se contenter de lui-même? Il faut qu'il se résigne à l'indépendance : Dieu n'a plus à lui donner que la liberté.

Elle sera longue, peut-être, la période histo-

Digitized by Google

rique où nous nous débrouillerons pour nous établir : comment? par quels moyens? par quelles institutions sociales? Dieu le sait. Dieu qui, dans son invisible grandeur, regarde les hommes se mouvoir à ses pieds, tient en réserve, sous la garde du temps, les destinées des nations; et quand les nations ont trouvé grace devant lui par leur courage, il leur envoie les institutions qu'elles méritent, comme des armes divines. Alors, l'instant venu, l'homme animé du souffle de Dieu, artiste inspiré, crée une forme sociale comme Phidias a créé Minerve. Mais les faveurs célestes ne se prostituent pas à l'indifférence des peuples, et l'athlète dont le courage s'émousserait verrait tomber sur sa tête, avec le glaive du vainqueur, le mépris du monde et de Dieu.

Ainsi le devoir d'une nation est de marcher devant elle et de se mettre en harmonie avec les opportunités de la fortune, qui n'est pas aveugle. Laissons de côté pour aujourd'hui le souci des formes sociales qui encadreront l'avenir; constatons bien le fonds, connaissons-nous nous-mêmes, acquérons la conscience de

Digitized by Google

notre caractère, de sa valeur et de sa portée.

Or la France est le résumé vivant de quelques grands peuples qui ont passé sur la terre, et de plus elle est elle-même. Ces deux termes, je veux dire ce dont elle a hérité et ce qui lui appartient en propre, sont vis-à-vis l'un de l'autre dans un rapport parfait et s'expriment dans une harmonieuse, aimable et brillante unité; et plus la France s'engagera dans le cours de sa direction et du siècle, plus on verra reluire les propriétés de son caractère; elle pourra en contracter d'autres, mais sans perdre les anciennes.

Ainsi, monsieur, quand la démocratie française se dessinera par des linéamens plus précis, vous verrez reparaître avec plus de relief encore tout ce que nous avons d'athénien dans notre humeur : notre presse est aussi mordante, aussi acérée que les comédies des fêtes de Bacchus; notre tribune a la vivacité de *l'Agora*. Heureusement, pour tempérer la frivolité attique, voici Rome qui nous a légué une partie de ses lois, plusieurs qualités de sa littérature et de sa langue, le goût de la guerre, un sens

Digitized by Google

droit, et des aptitudes politiques. Pourquoi la démocratie française n'aurait-elle pas comme Florence l'amour et le génie des arts? Les temps de Léon X et de Louis XIV sont passés, et si l'artiste veut élever de grandes choses, qu'il en demande au peuple les moyens, la puissance, l'inspiration. Cependant le bon sens de l'Amérique ne nous restera pas étranger; quelques-unes de ses expériences nous profiteront. Enfin l'esprit français lui-même, vivifiant toutes ces analogies en les marquant de son type personnel, original sans être étroit, profond par son étendue, d'une verve éblouissante, brillera comme une flamme pure sur l'autel de la liberté pour éclairer l'Europe.

Il importe beaucoup, monsieur, que l'Europe nous connaisse, et qu'elle apprécie la maturité de notre développement démocratique; qu'elle n'ait pour nous ni effroi ni mépris: nous méritons son estime.

Que l'Europe veuille bien considérer que la société française, pour être démocratique, n'est pas prête à se dissoudre : jamais nation

Digitized by Google

n'eut plus le sentiment et le besoin de l'unité que la démocratie française. Aussi un pouvoir débile lui répugne; elle aimera toujours à voir exercer puissamment l'autorité qu'elle confie; et dans son esprit elle n'a jamais séparé du dévouement qu'elle exige la grandeur personnelle de ses représentans. C'est se traîner sur des réminiscences classiques pour tomber dans un contre-sens historique que d'appeler néant et poussière la démocratie moderne, surtout en ce qui concerne la France. Qui donc a toujours chez nous entravé le pouvoir, et n'a jamais su s'en servir, si ce n'est l'aristocratie? c'était le tiers-état qui tirait de ses rangs les conseillers de la monarchie et menait les affaires. L'unité forte du pouvoir exécutif est indispensable à la France, et vous accorderez à un peuple assez de raison pour qu'il puisse sentir ce dont il a besoin. Il ne faudrait pas non plus que les cours de l'Europe nous prissent en dédain parce que nous sommes des plébéiens: l'orgueil aristocratique trouvera au moins son égal dans la fierté des hommes qui représenteront le peuple; la révolution française peut consentir à traiter avec tout le monde, mais

Digitized by Google

en reine : nous ne sommes pas, en Europe, des parvenus; vieux et novateurs, nous sommes les fils aînés de la civilisation.

Comprenez-vous maintenant, monsieur, tout ce qu'il y a de républicanisme inévitable dans la tournure de nos idées et de quelques-unes de nos institutions? Qu'est-ce que la liberté de la presse, que notre constitution déclare inviolable, si ce n'est le plus vrai symptôme de la liberté républicaine? qu'est-ce que l'institution du jury? qu'est-ce que l'égalité devant la loi? qu'est-ce qu'une partie de la population sous les armes? qu'est-ce que la tribune législative? Et, dans nos habitudes, qu'est-ce que la fierté du tiers-état vis-à-vis des restes de l'antique noblesse? qu'est-ce que l'indépendance du prolétaire dans ses rapports avec la bourgeoisie? Le républicanisme ne s'est-il pas fait jour jusque dans la doctrine des partisans de la vieille légitimité? ne leur avez-vous pas entendu parler soit des états-généraux soit des assemblées primaires, tant l'ascendant de la vérité est irrésistible? L'Europe peut nous regarder comme des républicains, par la même

Digitized by Google

raison qu'au dix-huitième siècle elle considérait, avec Montesquieu, l'Angleterre comme un état libre, comme une république originale et moderne.

Étudiez sincèrement la civilisation française, vous la trouverez, sur plusieurs points, sincèrement républicaine. Le dix-neuvième siècle est un siècle puissant et fort; le jeune géant grandit; on peut croire à certains instans qu'il sommeille, mais le voilà qui fait un pas, et le monde est ébranlé; quelquefois il semble irrégulier dans sa marche, mais il est persévérant; il se sert à merci des hommes et des générations; il brise les destinées les plus hautes dont l'orgueil semblait le défier; il prodigue au succès de ses desseins les renversemens des rois antiques; il érige soudainement des fortunes inouïes; partout il cherche des instrumens, dût-il après en faire des victimes; irrésistible, impitoyable, infini, il répète avec Dieu : *Ego sum qui sum*. Devant ce dominateur terrible, courbez la tête, obéissez! Mais au lieu de le servir en tremblant, pourquoi ne pas le suivre avec amour? pourquoi ne pas aimer notre

Digitized by Google

siècle, cette face de Dieu dans un point de l'éternité? Passagers d'un jour, nous ne saurions refuser le pain qui nous a été jeté d'en-haut : nous n'en aurons pas d'autre. Eh bien! si, au lieu de le tremper de larmes stériles, nous l'arrosions des sueurs de notre travail! si, au lieu de maudire la cause suprême qui nous fait mouvoir, nous nous prenions à la bénir! si, au lieu du désespoir, l'enthousiasme! si, au lieu de la crainte qui se retire, le dévouement qui se donne! Oui, pourquoi les jeunes générations, formant un chœur immense sous l'œil de celui qui est, ne s'écrieraient-elles pas : Nous voilà, lévites nouveaux; nous voilà, ministres dévoués des volontés progressives d'un Dieu qui ne change pas!

Au surplus, en France, monsieur, le temps de l'esprit critique semble passé; ce juge raisonneur a été jugé lui-même : après l'avoir suffisamment entendu, nous l'avons mis hors de cour. Nous avons assez de ces préfaces qui dissertent sans conclure, qui se gonflent sans accoucher; il a pu être utile, il y a quelques années, de chercher une raison et une justifi-

Digitized by Google

cation à tout ce qui était, de confondre dans une impartialité sceptique le passé et le présent, le bien et le mal : cette indifférence a pu servir contre les vieilles choses à les dissoudre; mais aujourd'hui elle est une denrée trop légère pour alimenter des générations affamées de découvrir une vérité substantielle et solide.

Ces lettres, monsieur, que je vous adresse, je me suis décidé à les publier dans l'unique dessein de déblayer le sol; elles sont critiques elles-mêmes, mais pour ensevelir l'esprit critique et négatif, mais pour discerner le faux d'avec le vrai, le suranné de ce qui est vif et réel, mais pour accélérer le règne de croyances nouvelles. Encore un coup, il importe que nous nous connaissions nous-mêmes, et que l'Europe nous connaisse. Voilà pourquoi, monsieur, j'ai trouvé quelque utilité dans la publicité de ces lettres familières; je la suspendrai bientôt, car mon but est à peu près rempli; il ne me reste plus qu'à constater, par un dernier coup d'œil, la situation de la France, qu'à apprécier le point où elle est arrivée à travers les constitutions politiques qui se sont succédées

Digitized by Google

depuis 1789. Je vous parlerai aussi des rapports de notre pays avec l'Allemagne. Ce sera l'objet de la dernière lettre que je rendrai publique; désormais je reprendrai l'intimité secrète de notre correspondance, non sans plaisir, je l'avoue : il y a tant de charme dans cet échange confidentiel de pensées où l'esprit se repose en s'exerçant encore!

Digitized by Google

Digitized by Google

ONZIÈME LETTRE.

DE NOS CONSTITUTIONS

DEPUIS 1789.

DES RAPPORTS DE LA FRANCE

AVEC L'ALLEMAGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE NOS CONSTITUTIONS

DEPUIS 1789.

DES RAPPORTS DE LA FRANCE

AVEC L'ALLEMAGNE.

Paris, 17 novembre 1832.

La révolution française, monsieur, est si peu une émotion sans terme et sans cause que dès l'origine elle a voulu se constituer. La situation était unique; jamais législateur, même dans l'enfance du monde, n'eut un champ plus libre. Que ceux qui doutent encore de la durée progressive des sociétés modernes regardent un peuple ancien, chargé d'histoire et de souvenirs, se régénérer et devenir tellement nou-

Digitized by Google

veau qu'il pourra, avec autant de facilité qu'une nation encore vierge des assauts du destin, chercher des formes qui l'expriment et le définissent : une constitution.

Vous en convenez avec moi, monsieur, la volonté humaine ne s'est jamais manifestée avec plus d'exaltation et d'autorité que dans la société française depuis quarante années : elle a brisé le joug de la fatalité traditionnelle pour entrer dans la voie de la nécessité intelligente et philosophique ; la raison s'est assise sur les ruines de la tradition pour mener et constituer la société.

Quel mélange de faux et de vrai dans les idées de Joseph De Maistre ! comme ce théosophe, dans ses théories sociales et dans ses imprécations contre la révolution française, outrage la vérité dont il entrevoit en même temps certains caractères, parce qu'il oublie qu'elle est fille du temps : *veritas filia temporis, non autoritatis* [1] ! A ses yeux la lettre est une

(1) Saint Augustin.

Digitized by Google

fois décrétée, une fois commentée, immobile et sacrée pour toujours; tout développement est une hérésie, tout progrès une impiété, toute révolution un crime. La tradition est toujours vraie, la coutume toujours sainte, parce que la tradition n'est autre chose que l'intention même de Dieu rendue sensible aux humains, parce que la coutume n'est autre chose aussi que la docilité des humains sous le doigt de Dieu. C'est pourquoi le sarde mystique pose les principes suivans comme des axiomes inébranlables :

L'homme ne peut faire une constitution; et nulle constitution légitime ne saurait être écrite.

Toute constitution est divine dans son principe; il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre, à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu, dont il devient alors l'instrument.

Je m'arrête : l'examen de ces deux propositions me suffira pour rejoindre la vérité. De Maistre dit : *Nulle constitution légitime ne saurait être écrite;* j'efface la phrase pour écrire

Digitized by Google

celle-ci : *Les constitutions primitives n'ont point été écrites.* Cela est vrai ; et si De Maistre eût uniquement démontré la légitimité de la tradition dans les premiers âges du monde, s'il eût déroulé les causes de ces mœurs naïves qu'on n'écrivait point ; c'eût été juste et profond : on ne se serait pas exposé à être démenti par le décalogue ; ce qui est triste pour un chrétien. De Maistre professe que *l'homme ne peut faire une constitution ;* je biffe cette maxime pour mettre en sa place cette observation historique : *L'homme n'est pas en état à toutes les époques de l'histoire de faire une constitution.* Cela est encore vrai : l'ère véritable des constitutions complètement écrites et réfléchies ne date que de la fin du dix-huitième siècle. De Maistre enseigne aux hommes cet axiome : *Toute constitution est divine dans son principe. Il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre, à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu, dont il devient alors l'instrument.* Je réplique : *Toute constitution est humaine dans son principe ; l'humanité n'est raisonnable et puissante qu'en s'appuyant sur Dieu dont elle émane, dont elle est l'image, l'interprète et le ministre.* Un abîme me sépare du

Digitized by Google

théosophe, la grandeur de l'humanité : je ne la veux pas esclave, pas même de Dieu.

L'homme a conquis des puissances dont à son berceau il se trouvait dépourvu ; il n'a pas toujours écrit ses pensées et ses droits ; il fut un temps dans la succession des âges où il ne savait ni réfléchir, ni conclure, ni stipuler, ni exiger : qu'en induire? si ce n'est qu'il a contracté d'excellentes habitudes dont il manquait auparavant. Lui ferez-vous un crime de son éducation? Qu'on est rudement puni quand on dévie du bon sens! la pente de l'erreur entraîne la raison égarée dans les gouffres de l'absurde ; on y perd la lumière des cieux, on s'y débat, on y pousse des cris impuissans ; et la voix la plus éloquente n'est plus qu'un gémissement funèbre qui peut encore désespérer les hommes, mais non les consoler et les instruire. Ça été le châtiment de De Maistre [1].

La liberté humaine n'a pas toujours été consciencieuse d'elle-même : elle a subi l'empire du

(1) Voyez *Philosophie du droit*, liv. I, chap. XI.

Digitized by Google

destin; elle a été attachée long-temps à un rocher sous les coups de la violence et de la force, ces deux sœurs qui ne se ressemblent pas[1]; mais enfin par ses discours la liberté a converti la force, et avec son secours elle a immolé la violence. Alors elle put commencer à respirer et à vivre, ou plutôt à combattre: délivrée du joug immobile, elle devient la proie des catastrophes renaissantes et des épreuves amères. La fortune ne la gâte pas par des prospérités précoces: la liberté devra tout endurer, pour tout conquérir; fille de ses œuvres, elle a les pieds déchirés et les mains sanglantes; parfois on la voit errer sur les frontières des empires, comme une exilée sans pain et sans asile. On l'a rencontrée pouvant à peine marcher, mourante, mais elle ne meurt jamais: en échange de tous les maux qu'elle supporte, Dieu l'a dotée de l'immortalité: ça été le pacte entre elle et lui; de plus il lui a donné une ame qui ne fléchit pas, un bras qui frappe, une raison qui gouverne; et quand cette vierge n'est pas dans les fers, vous la voyez sur les

(1) Prométhée d'Eschyle. *Kratos*, *Bia*.

Digitized by Google

champs de bataille, ou bien elle écrit et promulgue ses lois.

Recevoir, conserver et perfectionner des lois bonnes et convenables est pour les sociétés le premier des biens; c'est le devoir des grandes révolutions d'innover salutairement. Dans le cours des siècles tranquilles les mœurs s'incorporent avec les lois, les modifient, les améliorent, les altèrent, quelquefois même tiennent tout-à-fait leur place; les réformes que se permet le législateur sont douces, mais timides; et si elles épargnent à la société des secousses, elles n'accomplissent pas sa guérison. Les révolutions au contraire ébranlent le tempérament des peuples, mais elles peuvent le régénérer. Il y a des instans à saisir, des crises à fructifier. L'Angleterre revient aujourd'hui sur les omissions et les oublis de ses deux révolutions de 1640 et de 1688. La France se plongea sans réserve au plus vif de l'innovation révolutionnaire: suivons un peu les phases de ses expériences.

Jusqu'en 1789 le roi avait été le législateur

Digitized by Google

malgré les enregistremens parlementaires et les interventions rares des états-généraux. La puissance exécutrice et monarchique avait écrit et imposé les lois de la société française ; tel était le principe, le caractère et le signe de l'antique monarchie. C'est aussi là que l'assemblée constituante porta l'effort de sa philosophie révolutionnaire ; la constitution de 1791 ne laissera guère dans l'histoire de l'humanité qu'une pensée, mais grande et souveraine : à savoir, la supériorité rationnelle du pouvoir législatif sur la puissance exécutrice, et le peuple devenu législateur en lieu et place du roi. Voilà bien l'esprit de la France d'ériger d'un seul coup une vérité qui détrône brusquement le passé, mais qui aura long-temps à militer avant de régner sans conteste. La sagesse antique avait dit par la bouche du stoïcien Chrysippe que la loi était la reine souveraine des choses divines et humaines ; la sagesse orientale dit quelque part qu'elle est la maîtresse des rois : en 1791 la nation française a mis en pratique ces maximes ; elle les a prises dans les livres du genre humain pour les faire passer dans ses destinées. Désormais la loi régnera dans la société, comme une grande idée

Digitized by Google

règne dans la tête humaine ; elle sera conçue et dictée par le peuple qui la remettra à son chef pour l'exécuter. Ainsi la constitution est le miroir fidèle de la nature humaine : l'action est soumise à la pensée ; la puissance exécutrice est l'agent nécessaire et fort de la société, mais remis au second rang, mais convenablement soumis au pouvoir législatif à la fois humain et divin, peuple et Dieu, et ramenant l'universalité numérique à l'idéale unité. Conception magnifique ! transformation démocratique et salutaire des vérités à la fois représentées et cachées par la théocratie au début du monde ! En vérité, que dire des aveuglemens et des ignorances qui ont essayé le mépris contre la première ébauche de notre immense révolution ? Je n'ai jamais entendu dire que des myopes aient prétendu mesurer la hauteur du Chimboraço.

Le temps va vite, il entraîne les hommes et les choses avec la même vélocité que le noir chevalier de la ballade allemande mit à emporter sa fiancée ; tout disparaît, tout fuit : place à un spectacle nouveau ! La Convention s'installe

Digitized by Google

dans la république qui semble s'écrouler au milieu des flammes; elle combat et fait des lois; elle en fera beaucoup, car elle a besoin de tout créer par son omnipotence; elle en fera de mauvaises, parce qu'elle n'a pas un instant de réflexion pour calmer sa tête brûlante; elle en fera d'immortelles, parce que l'amour de la patrie gonfle son cœur d'un fanatisme divin. Comment Joseph De Maistre, dans ses ironies contre les lois nombreuses décrétées par la Convention, n'a-t-il pas vu que la multiplicité des œuvres et l'embarras de la situation rehaussaient ici la grandeur du législateur? Cette assemblée est et sera toujours unique dans l'histoire; et pourquoi ne pas l'étudier avec la même intelligence dont on poursuit les traces antiques de Moïse et de Lycurgue? Le premier coup d'œil jeté sur la constitution de 93 la fait reconnaître comme une œuvre exceptionnelle; c'est une rédaction hâtive et fougueuse des droits d'une démocratie qui se bat à outrance; les idées de la Constituante y sont reproduites avec redoublement et exaltation; dans ces stipulations de liberté qui n'ont jamais été appliquées et furent contemporaines du plus intraitable despotisme,

Digitized by Google

vous trouvez maintenue la supériorité du pouvoir législatif sur la puissance exécutrice, et même vous voyez cette dernière détruite dans son unité nécessaire par les préoccupations déraisonnables du législateur. L'article 62 porte qu'*il y aura un conseil exécutif composé de vingt-quatre membres.* Cela est au surplus sans importance historique; la constitution de 93 n'est qu'une curiosité de théoriciens.

Cependant la Convention, avant de se séparer, rédigea une autre constitution qui pût, suivant les termes de sa dernière proclamation, *trouver dans la sagesse des principes la garantie de sa durée*, et la même assemblée offrit ainsi le spectacle des excès et des transactions de la démocratie. La constitution de 1795 conservait la supériorité du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif, mais elle divisait en deux chambres le corps législatif; pour la première fois on cherchait des tempéramens contre l'initiative exclusive et omnipotente du législateur; on prenait des précautions contre lui; en même temps on commettait encore la faute de disséminer la puissance exécutrice entre plusieurs

Digitized by Google

agens qui partageaient entre cinq l'égalité d'une impuissance irresponsable. Cette constitution, où l'unité n'était nulle part, voulut se sauver par des tables de proscriptions et fut déchirée par l'épée victorieuse d'Arcole et des Pyramides.

N'est-il pas évident, monsieur, que cette succession de constitutions n'est autre chose qu'un duel entre le pouvoir législatif et la puissance exécutrice? La lutte continue et la fortune change. Désormais asservi, le pouvoir législatif ne sera que l'officieux satellite d'une volonté triomphante qui pliera tout à la convenance de ses desseins, même les conceptions désintéressées du génie. Sieyes avait créé d'un seul jet une constitution dont le mécanisme lui paraissait résoudre le problème de la révolution organisée et satisfaite; mais le dictateur, traduisant par le pouvoir absolu l'ordre philosophique du penseur, et mariant quelques emprunts à ses propres combinaisons, établit dans la constitution de 1799 un sénat qui ne sut conserver que le despotisme, un corps législatif qui n'eut d'autre loi que l'obéissance, un tribunat dont le nom

Digitized by Google

antique semblait une raillerie amère dirigée contre son impuissance par le nouveau Sylla. Trois ans après, en 1802, un sénatus-consulte organique fut ajouté à la constitution; il préparait le passage de la république à la monarchie; il appesantissait la puissance exécutrice et perfectionnait le silence législatif. Enfin, le 18 mai 1804, un nouveau sénatus-consulte confia le gouvernement de la république à un empereur des Français, selon la teneur du premier article, affranchissant ainsi le maître du monde et la France d'une hypocrisie qui devait leur peser à tous deux. Alors il n'y a plus qu'un législateur: c'est l'homme qui se promène à travers l'Europe; il a besoin d'être seul pour se trouver suffisamment grand, et sa liberté se compose de l'asservissement de tous. Que voulez-vous? il est ainsi fait. En vain, dès les premiers jours de son consulat, il annonçait l'ère des gouvernemens représentatifs: la publicité de la pensée le blesse; la parole, quand elle n'est pas celle du dévouement et de l'enthousiasme, l'offense; il est plus près du coran de Mahomet que de la tribune aux harangues. Quand en 1815 il fut malheureux, on lui fit bégayer les

Digitized by Google

mots d'indépendance et de liberté ; on lui fit écrire, dans l'acte additionnel aux constitutions de l'empire qu'*il avait résolu de proposer au peuple une suite de dispositions tendant à modifier et à perfectionner les actes constitutionnels, à entourer les droits du citoyen de toutes leurs garanties, à donner au système représentatif toute son extension.* Effort douloureux sur lui-même! On se sent ému d'une respectueuse pitié devant cette humiliation du génie, devant cette conversion inutile à la liberté, devant cet homme divin, déchu de la victoire, et qui se sent trahi de toutes parts par la bassesse, par la fortune, par la marche du temps et par les progrès de son siècle.

Mais le pouvoir législatif, si long-temps confisqué par sa puissance exécutrice, reparut. La vérité se sert de tout, et la vertu impulsive des choses se fait jour partout. En 1814 le législateur n'est plus un représentant de la révolution ; mais il vient restaurer le passé et lui donner sur le présent, s'il peut, la supériorité du droit. La pensée même de toute restauration est un non-sens; sa raison radicale est déraisonnable, car c'est un rebroussement, une déviation.

Digitized by Google

Cela posé, j'accorderai qu'il y a dans l'histoire des accidens qui déconcertent passagèrement la rigueur de son développement dialectique ; les peuples ont plus de sensibilité que de raisonnement : ils se laisseront toucher à la vue d'un vieux roi revenant de l'exil en législateur pacifique ; ils se laisseront séduire par l'espérance d'une réconciliation sincère et durable. Illusion ! car les termes sont intervertis ; avant de traiter ensemble, que chacun prenne la place qui lui appartient. Or, voulez-vous concilier efficacement le présent et le passé de la patrie, but légitime d'une saine politique ? commencez par faire que le présent soit le présent, que le passé soit le passé : il n'y a d'harmonie possible que dans la vérité ; il n'y a de vérité sur la terre que dans la subordination des idées anciennes aux idées nouvelles sous l'empire de l'unité. Louis XVIII, en donnant une place au pouvoir législatif, s'en proclama la raison suprême et la source unique : il contredisait ouvertement le principe établi par l'assemblée constituante ; la royauté reprenait le pas sur le peuple. Que sont au fond les luttes qui ont agité et vaincu la restauration,

Digitized by Google

sinon la discorde inévitable entre la puissance exécutrice et le pouvoir législatif? Le peuple, même imparfaitement représenté, l'emporta; le pouvoir législatif si long-temps déprimé reprit sa supériorité légitime, conquête finalement imperdable de notre révolution, parce qu'elle sort ainsi que notre révolution de la nature des choses.

La charte amendée de 1830 porte : *Le préambule de la charte constitutionnelle est supprimé, comme blessant la dignité nationale, en paraissant octroyer aux Français des droits qui leur appartiennent essentiellement.* La déclaration de ce principe républicain est faite avec une grande sobriété; tant mieux : elle en devient plus sensible; la modestie ne nuit pas à la vérité; et, pour être simplement exprimée, elle n'en reste pas moins indestructible. Le droit nouveau a été reconnu à la clarté des cieux; toutes les conséquences n'ont pas été déduites et pratiquées, j'en tombe d'accord; mais marchons toujours devant nous en dévorant nos regrets et les obstacles. D'ailleurs telle est l'inévitable fortune de la vérité

Digitized by Google

qu'ayant une fois reconquis le sol elle s'enracine et germe, victorieuse de tous les dépérissemens auxquels on voudrait la condamner.

En principe le pouvoir législatif a triomphé; mais en réalité est-il ce qu'il doit être? voilà la question.

Le gouvernement représentatif travaille en ce moment à se soumettre l'Europe. L'idée qui l'anime est humaine et générale; c'est la représentation des droits de tous par l'intelligence des plus dignes qui doivent être choisis par la plus grande majorité possible. Cette idée moderne, inconnue à l'antiquité, a traversé la féodalité, a transigé avec elle, parfois en a subi l'orgueil, les coutumes et les insignes; elle a fait alliance avec la royauté, a grandi sous son ombre, a quelquefois toléré son despotisme; mais aujourd'hui elle veut s'associer à sa suprématie, et même en quelques pays lui demande la première place; elle s'est d'abord assise en Angleterre, où en ce moment elle est occupée à s'agrandir; elle a vivifié les formes de la liberté italienne au-moyen âge, les réprésenta-

Digitized by Google

tions coutumières des cortès d'Espagne et du Portugal; elle tente aujourd'hui des essais constitutionnels dans toute la Germanie qui a été son berceau; européenne, elle a traversé les mers et se développe plus librement qu'ailleurs dans un monde nouveau où sur-le-champ elle s'est trouvée maîtresse; en France, après avoir été long-temps partagée entre les parlemens, les états-généraux et la royauté, elle s'est jetée entre les bras du peuple, a soutenu les plus vifs combats, de rudes adversités, et aujourd'hui reconnue reine demande à régner efficacement et à gouverner sans mensonge: voilà la situation.

Les grandes révolutions veulent être fécondées; autrement elles sont suivies de catastrophes qui ensanglantent l'humanité en la dégradant. La portée réelle de la révolution de 1830 est le développement philosophique de l'idée représentative; je dis philosophique, monsieur, et à dessein: le système représentatif n'a pas en France comme chez nos voisins d'outre-mer de traditions féodales; il ne sort pas tant de nos mœurs que de nos idées; il a

Digitized by Google

produit des constitutions et non pas des coutumes ; donc dans sa marche il est surtout soumis aux influences de l'esprit général et philosophique.

Je pense toujours, monsieur, ce que j'ai écrit ailleurs [1], que le gouvernement représentatif est le véritable gouvernement des temps modernes, mais à la condition d'être véritablement représentatif, sans quoi mieux vaudrait la franchise du pouvoir absolu. Le gouvernement représentatif pratiqué avec bonne foi est excellent ; animé d'une pensée générale et humaine, il se prête facilement à toutes les différences qui font l'originalité des nations ; il peut exprimer ainsi la vraie liberté. C'est l'héritier plus grand et plus riche des démocraties antiques.

De la sincérité de notre gouvernement représentatif dépendent le bonheur et la liberté de la France. Que veut la France, si ce n'est

(1) *Philosophie du droit*, tome II, livre IV, chapitre *J.-J. Rousseau.*

Digitized by Google

d'être représentée? mais je dis la France avec son intelligence, ses besoins, son imagination, ses idées, son ame, ses instincts populaires, ses affections cosmopolites, avec son amour-propre et son dévouement à l'humanité. C'est un grand malheur pour une nation si ses institutions ne lui permettent pas de choisir pour écrire ses lois ce qu'elle porte de plus élevé dans sa tête et de plus généreux dans son cœur. Quand le pouvoir législatif est sans force, quand tout ce qui tient à l'idéalisme social languit dans la prostration, la société éprouve un malaise profond et dangereux. En vain on l'entretiendra pour la distraire d'intérêts matériels, c'est vouloir contraindre à un repas abondant un malade sans appétit. Sans doute les améliorations positives de la vie alimentaire des peuples doivent être un des premiers soucis de la science politique; mais ne séparez jamais les intérêts d'une nation de ses idées; faites au contraire des idées le guide, l'agent et le modérateur des intérêts.

C'est dans le pouvoir législatif que la France voudrait porter une révolution pacifique et pro-

Digitized by Google

gressive; elle voudrait que l'intelligence fût admise au partage des droits sociaux avec la propriété. On a montré sous la restauration une ignorance bien imprudente de l'esprit de la France en dotant presque exclusivement la propriété de la capacité politique; c'était la compromettre que de la servir ainsi. La nation désirerait encore que le peuple seul choisît ses législateurs; à l'abolition de l'hérédité législative elle eût désiré, je l'estime du moins, joindre les combinaisons graduées d'une élection populaire.

La puissance exécutrice a dans ses mains ses destinées : je prie le ciel de lui donner l'intelligence des choses. Puisse-t-elle apprécier le titre et la raison de son élévation, le siècle où elle est appelée à se mouvoir, la France qu'elle a l'honneur de représenter et de gouverner!

La France, monsieur, met beaucoup d'ordre dans la déduction de ses idées politiques : la Constituante lui avait montré la plénitude du pouvoir législatif; la Convention et l'Empire lui donnèrent l'unité de la puissance exécutrice; la Restauration a tenté de reprendre l'initiative

Digitized by Google

du pouvoir législatif sur le peuple qui l'a renversée ; aujourd'hui la France veut un pouvoir législatif supérieur et efficace, une puissance exécutrice forte et dévouée : voilà comment elle conçoit le développement de sa destinée. Elle désirerait opérer une révolution pacifique et intelligente dans le pouvoir législatif, et non pas une révolution matérielle et violente dans la puissance exécutrice : voilà, je crois, la vérité. La France est monarchique par son amour pour l'unité et par les dernières attaches de son histoire ; elle est démocratique par la richesse de sa civilisation, l'indépendance de sa philosophie, la liberté de son caractère, la générosité de ses instincts et par la place qu'elle occupe dans le système moral du monde. La France voudrait s'asseoir dans une situation convenable ; elle a besoin de temps et de repos pour attendre la maturité vigoureuse de ses jeunes générations ; elle désirerait rassembler ses esprits et se développer progressivement. J'ignore si rien ne viendra troubler et intervertir l'ordre naturel des choses ; mais cet ordre est indépendant des accidens du hasard, et continue secrètement sa marche, même au

Digitized by Google

milieu des capricieuses contradictions de la fortune.

Qu'ils sont coupables les détracteurs de la France à la face de l'Europe ! Ils en font une folle, une bacchante toujours ivre, une torche à la main, et dont l'aveugle pétulance peut incendier à toute heure la civilisation moderne. Déclamations stupides de la perfidie ou de la sottise ! Jamais peuple dans sa vraie majorité n'a été plus sensé qu'aujourd'hui le peuple de France : il a beaucoup d'expérience, car il a beaucoup souffert ; il a la raison exercée, car elle s'est trempée dans les revers, recueillie dans la paix, après s'être éblouie dans la gloire ; il aime tous les peuples, car il les connaît, il les a vus et chez eux et chez lui ; c'est la seule nation où l'esprit national ne mène pas à l'égoïsme. Le jour où le Français isolerait sa cause de celle de l'humanité, il perdrait sa nationalité ; et quand on a dit que *le sang français n'appartient qu'à la France*, on a outragé la vérité, son pays et nos cœurs.

Oh ! ne craignons jamais d'exalter chez nous

Digitized by Google

l'amour de la patrie, car cet amour ne saurait nous égarer dans les calculs et les susceptibilités de l'égoïsme; nous avons plutôt à nous garder de faire trop bon marché de nous-mêmes; mais nous trouverons facilement l'équilibre dans l'entente de notre rôle au milieu de l'Europe et de notre siècle. L'Allemagne, monsieur, si elle est juste, doit aimer la France, car nous portons à votre illustre pays la plus cordiale affection. Nous savons tous les dons qu'a versés sur la civilisation moderne sa puissante originalité; nous appliquons sciemment à l'Allemagne les paroles de Tacite sur la Germanie : *Propriam et sinceram et tantum sui similem gentem*[1]. Eh! qui pourrait refuser son admiration sympathique à la patrie d'Arminius? Si vous avez été lents à éclore, quel épanouissement rapide, une fois le temps venu! quels progrès depuis Luther jusqu'à Kant, depuis Voltaire jusqu'à Hegel, depuis Rousseau jusqu'à Goëthe! Vous nous avez rejoints, c'est bien; vous êtes aussi savans aujourd'hui que nous au seizième siècle, aussi policés que nous au dix-huitième; vous voulez

(1) *De moribus Germanorum*, cap. IV.

Digitized by Google

être aussi libres que nous au dix-neuvième : vous le serez comme vous l'entendrez, à votre façon, à la guise de vos instincts et de vos mœurs. Nous savons apprécier l'Allemagne avec toutes ses diversités de peuple, de génie, de climat et de vocation.

Dites, monsieur, en quel autre pays l'Allemagne a-t-elle mieux trouvé qu'en France une curiosité plus modeste et plus généreuse pour jouir de ses chefs-d'œuvre? Qui vous a le mieux célébrés si ce n'est nous? et les éloges de la France peuvent chatouiller l'amour-propre. Où votre poésie a-t-elle été mieux sentie? votre philosophie et votre jurisprudence historique plus avidement interrogées? A votre école nous nous sommes charmés et instruits; nous vous avons vengés des mépris de la cour de Louis XIV et des facéties de Voltaire; nous vous avons goûtés avec une intelligence pleine de franchise et de souplesse. Confessez-le, monsieur, vous devez être contens de nous.

Mais vous connaissez trop l'inépuisable rapidité de l'esprit français pour croire qu'il con-

Digitized by Google

sume uniquement le siècle à vous contempler et vous traduire; vous ne l'estimeriez plus si vous le trouviez toujours en échec devant vous. A quoi servirions-nous au monde en garrottant notre pensée avec les formules de Kant et d'Hegel, ou en l'ensevelissant au fond d'un sillon de l'école historique? Dans l'œuvre de la science et de la civilisation, il faut toujours ajouter aux travaux accomplis et ne jamais les recommencer. D'ailleurs, vous-mêmes, vous avez parcouru les phases de votre métaphysique et de votre érudition : comment dépasser la dialectique de Hégel? c'est le dernier des Romains dans le champ de la métaphysique péripatéticienne, et je crois que le plus brillant disciple de l'école, l'ingénieux Gans, a tiré des conséquences plus libérales, des applications plus vives que ne comportait le système ; il a mis l'animation et la vie dans le mécanisme qu'on lui livrait. D'un autre côté, l'école historique, appui naturel de la politique traditionnelle, a terminé ses grands travaux et désormais s'occupera plus de la défense pratique des choses anciennes que des recherches désintéressées de l'érudition.

Digitized by Google

Dans ce siècle, l'Allemagne sera donnée en spectacle au monde : déjà on la contemple avidement. Comment cette religieuse et méditative Germanie deviendra-t-elle politique et active ? La philosophie s'est accordée un instant avec la religion évangélique pour faire un devoir de l'obéissance absolue aux puissances : Kant réprouve toutes les révolutions[1] ; l'énergie de Fichte, de cet élève allemand de Rousseau, a pu soulever la jeunesse des universités contre nos régimens, mais elle n'a pas eu le temps de changer les esprits ; le réalisme de Schelling et de Hegel les a jetés dans l'extase du passé. L'Allemagne commence à sortir de cette longue contemplation ; mais où va-t-elle ? Elle est incertaine, on la dirait effrayée de la carrière nouvelle où elle doit s'engager ; rêveuse, elle croise les bras, et réfléchit une dernière fois. Cependant on la blesse dans ses plus intimes

(1) Voyez *Methaphysische Anfansgründe der Rechtlehre.* Le même Kant, qui avait condamné *a priori* toutes les révolutions suivit la nôtre avec l'intérêt le plus vif et le plus pénétrant : il était assez grand pour profiter des leçons que lui donnait l'histoire du genre humain et de la France.

Digitized by Google

affections : on menace, on suspend, on châtie la liberté de la pensée ; et ce pays, qui fait de la philosophie son orgueil et comme son patrimoine, voit avec une douleur muette un joug uniforme s'appesantir sur les idées et meurtrir leur indépendance et leur beauté. Cette proscription de la pensée est peu sage et téméraire; elle suffirait pour donner aux Allemands le goût de la liberté politique en leur en indiquant la nécessité. Tout se tient dans la nature des choses, tout s'enchaîne : un progrès en provoque un autre ; l'enfant auquel on voulait apprendre l'alphabet et qui s'opiniâtrait à ne pas dire *A* de peur d'être obligé de dire *B* était un profond logicien. Il semble que les idées s'amènent successivement les unes les autres en se tenant par la main. On raconte que, pour échapper à l'outrage du Musulman, de jeunes vierges de Chio se réunirent sur le rivage dans une danse funèbre où chacune d'elles, à un instant marqué, se laissait tomber dans la mer ; et la danse continua, se rétrécissant toujours, jusqu'à la dernière cadence de la dernière des vierges de Chio. Au contraire, les idées de l'humanité forment un chœur que la mort ne saurait éclaircir;

Digitized by Google

à des époques fatales ces vierges divines reçoivent dans leurs rangs des sœurs qui s'entrelacent avec elles, et la danse continuera, s'agrandissant toujours jusqu'à la venue de la dernière des idées de l'humanité. La philosophie mènera l'Allemagne à la liberté. A l'âge religieux de la réforme et de Luther a succédé l'âge métaphysique et littéraire de Kant et de Goëthe ; suivra l'âge politique dont les représentans sont inconnus et à venir : voilà votre route, voici la nôtre.

Nous ne connaissons la vie politique que depuis quarante-trois ans ; mais dans le développement de notre intelligence et de notre civilisation tout nous préparait et nous conviait à la carrière du gouvernement représentatif. Nous n'avons pas, il est vrai, l'éducation traditionnelle et coutumière des Anglais ; mais les qualités de notre esprit, l'application que nous en faisions, la clarté directe de notre langue, appréciée depuis si long-temps par la diplomatie européenne, indiquaient une véritable vocation sociale qui saurait se frayer un passage. Sous le régime absolu de Louis XIV presque tous les grands et

Digitized by Google

beaux esprits eussent admirablement écrit les matières politiques: quoi de plus mâle, de plus simple, de plus pratique et de plus victorieux dans son allure que la polémique de Bossuet contre Jurieu, dans ses controverses sur la source de la souveraineté; Napoléon reconnaissait dans Corneille l'ame d'un grand homme d'état; Racine écrivait des mémoires pour madame de Maintenon. Plus tard, où Montesquieu avait-il pris cette dignité et cette concision qui semblaient ne pouvoir appartenir qu'à ceux qui manient assiduement de grandes affaires? Et le fils de l'horloger genevois ne s'associe-t-il pas à la gravité d'Aristote, ce maître et ce commensal d'Alexandre? Il y a toujours eu dans le génie français une habileté particulière à la philosophie politique. Les travaux de la Constituante et de la Convention, la plume de l'empereur, le style de Benjamin Constant ne pouvaient se rencontrer que dans le pays où furent écrits *l'Esprit des lois* et *le Contrat social.* C'est une autre école que celle de Chatam et de Pitt; c'est une autre politique, mais aussi ferme quoique plus théorique, et peut-être plus haute. Dans la science sociale nos grands hommes

Digitized by Google

sont aussi à l'aise, aussi supérieurs que les vôtres dans la métaphysique. Quand on voit clairement la connexité logique du dix-huitième et du dix-neuvième siècle [1], quand on constate comment ce dernier, après avoir reconnu sa filiation, doit entrer dans l'arène indépendant, nouveau, prêt à tout recréer et à tout développer, philosophie, religion, art, législation, il est manifeste à l'observateur que la science de la sociabilité, c'est-à-dire la seule et vraie politique, doit s'établir en France sur de vastes et solides fondemens. Le gouvernement représentatif ne saurait être pour nous une fantaisie qu'on épuise et qu'on rejette, une déception dont on prend dédain et dégoût, un accident qui peut disparaître. La tribune législative est sortie du sein de notre civilisation et de notre littérature: tout y a concouru, la chrétienne indépendance de Bourdaloue et de Massillon, la philosophie que faisait prêcher au théâtre Voltaire, ce familier des rois. Aussi c'est surtout ici

(1) Nous ferons de cette démonstration l'objet particulier d'un Essai intitulé: *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation du dix-neuvième.*

Digitized by Google

que le gouvernement représentatif doit s'appuyer sur l'intelligence; si jamais, ce qui ne saurait arriver, la France avait le spectacle de législateurs médiocres en majorité, elle les déporterait par son indifférence de leur importance constitutionnelle.

La tribune française doit être digne de l'Europe qui l'écoute; elle doit être une école de liberté pour le monde. Si, la première des nations du continent, la France, a établi chez elle le gouvernement représentatif, elle doit communiquer aux autres peuples les avantages de cette antériorité; mais elle ne le saurait sans poursuivre, à l'exemple de l'Angleterre, une réforme parlementaire. N'admirez-vous pas, monsieur, la situation de l'Europe qui interdit à chaque peuple l'égoïsme, et lui fait une loi d'entrer avec ses voisins dans un échange d'exemples utiles et de bienfaisantes influences? Notre dernière révolution a accéléré l'émancipation britannique, et l'Angleterre nous indique à son tour la voie où nous devons nous engager. La solidarité européenne qui a commencé dès l'origine des sociétés modernes s'établit avec

Digitized by Google

plus d'autorité que jamais. Qu'aurait été la France sans l'Italie? mais ensuite qu'eût été l'Italie sans la France? L'Allemagne nous a renvoyé dans les trente premières années de ce siècle l'influence que nous avons exercée sur elle il y a quatre-vingts ans. Les démocraties antiques s'isolaient à plaisir; elles fermaient la porte de la cité; elles appelaient barbare le genre humain : ces aspérités ne s'adoucirent que sur le déclin de la liberté; quand à Rome le patriciat cédait sous l'effort du plébéien, le plébéien amollissait son propre caractère, et mêlait à l'énergie du tribun une douceur humaine. Voyez comment Plutarque nous représente Caïus Gracchus, ce précurseur de César : « Le peuple, dit-il, ne « pouvait se lasser de l'admirer en le voyant « sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artis- « tes, d'ambassadeurs, de magistrats, de sol- « dats, de gens de lettres, leur parler avec dou- « ceur sans rien perdre de sa dignité, dans des « conversations familières où il savait si bien « s'accommoder au caractère de chacun d'eux « que ceux qui l'accusaient de violence, d'em- « portement et de superbe, étaient convaincus « de calomnie : tant sa popularité éclatait dans

Digitized by Google

« le commerce ordinaire et dans les actions « communes de la vie bien plus encore que « dans les discours qu'il prononçait du haut de « la tribune. » Cette humanité était nouvelle et révolutionnaire dans la cité antique; elle faisait froncer le sourcil aux patriciens avec raison, car elle préparait des mœurs nouvelles que n'avait pas allaitées la louve de Romulus. Loin de se tenir pour suspectes et hostiles, les nations modernes doivent se suivre du regard avec une affectueuse sollicitude; elles concourent ensemble et peuvent se demander entre elles qui la première touchera le but et se reposera. L'avenir seul nous indiquera le peuple privilégié qui le premier entrera dans le port à pleines voiles, auquel ses frères pourront dire :

> Vivite, felices, quibus est fortuna peracta
> Jam sua: nos alia ex aliis in fata vocamur.
> Vobis parta quies; nullum maris æquor arandum;
> Arva neque Ausoniæ, semper cedentia retro,
> Quærenda.
>
> ÆNEIDOS lib. III.

Comment certains Allemands ont-ils pu, monsieur, vouloir réveiller contre la France les

Digitized by Google

fureurs de votre patriotisme? L'Allemagne nous haïr aujourd'hui comme au temps de Napoléon! mais je me persuade que cette inconcevable erreur de quelques-uns s'est déjà dissipée. Jamais la France n'a plus désiré concilier sa grandeur avec celle des autres peuples. Deux princes allemands ont caractérisé dans le dernier siècle notre position en Europe. Joseph II, dans la visite qu'il nous fit, s'écria en visitant un de nos ports: *Quel peuple! la terre et la mer!* C'était apprécier en deux mots l'heureuse disposition de la nature qui nous a dotés d'un continent et du partage de l'Océan et de la Méditerranée. Frédéric disait *que s'il était roi de France, il ne se tirerait pas en Europe un coup de canon sans sa permission.* Voilà l'influence à laquelle peut et doit prétendre la France: ce n'est pas afficher dans ses prétentions un faste injurieux et triomphal; c'est connaître sa valeur, et se faire rendre simplement ce qui vous est dû. Les peuples se corrigent et se perfectionnent comme les individus: que n'a-t-on pas dit sur notre légèreté? il faut avouer ou qu'elle a été fort exagérée ou qu'elle s'est fort amendée; nous sommes aussi devenus moins prompts à

Digitized by Google

nous jeter dans les jeux de la guerre et de l'épée.

Cependant vous croirez sans peine que le Français aimerait encore, comme Othello, *toutes les qualités, l'orgueil, la pompe et les circonstances de la glorieuse guerre ;*

And all quality,
Pride, pomp, and circumstance of glorious war.

Pourquoi la redoutrait-il outre mesure? pourquoi la verrait-il avec désespoir éclater? Dans ce siècle les événemens sont plus particulièrement marqués du sceau de la nécessité : si donc la paix était rompue, il y aurait là quelque décret providentiel à exécuter avec courage. Il y a des hommes, qui cependant se disent politiques, dont l'esprit se trouble extraordinairement à la pensée de la guerre; pour eux la guerre n'est pas ce qu'elle doit être, une nécessité cruelle dont il faut se montrer avare ; mais c'est quelque chose de monstrueux, d'abominable, c'est de l'antropophagie ; si la trompette sonne, ils sont saisis ; s'évanouiraient-ils donc, si le ca-

Digitized by Google

non grondait? Allons, il faut plus de virilité quand on met la main dans les affaires du monde; la Providence n'a pas peur d'effaroucher et de froisser les timidités délicates, et parfois elle tient des procédés violens à la disposition de ses desseins.

Le dessein de la Providence est la paix, le besoin de l'Europe est la paix, le vœu de la France est la paix. Mais les conditions de la paix ne sont pas celles d'une trève; pour une amitié véritable il faut se connaître, s'apprécier, se prendre et s'accepter de part et d'autre. Or, nous acceptons l'Europe féodale, monarchique, religieuse, savante, antique, se régénérant par des réformes successives; maintenant l'Europe veut-elle de nous? veut-elle de la France renouvelée, intelligente, révolutionnaire, philosophique, démocratique, industrielle et militaire? Voila la question, voilà pour nous les conditions de notre existence et de la paix. Pensez-vous que la France puisse s'accommoder d'être tolérée au jour le jour et d'attendre avec résignation la convenance de ses ennemis et de leurs attaques? Reconnais-

Digitized by Google

sez-nous avec une affectueuse estime pour ce que nous sommes, et nous aurons la paix.

L'unité fraternelle de la sociabilité européenne n'exige pas l'identique uniformité des mêmes institutions; elle comporte des nuances, des degrés, des différences : la vie morale peut concilier autant de variétés que la vie physique. L'unité philosophique, réfléchie et religieuse à laquelle s'élèvera l'Europe n'a pas besoin d'étouffer chez chaque peuple ce qui constitue la patrie, son caractère, ses charmes, son amour et son culte. A qui persuadera-t-on que si la tribune représentative s'érigeait avec autorité en Allemagne, en Italie, le naturel, l'orgueil des souvenirs, les vertus et les propriétés de ces deux grandes contrées s'évanouiraient soudain ? La langue de Luther et d'Ulrich de Hütten peut prêter un nerveux et utile secours aux Mirabeau et aux Fox à venir de la Germanie. Peut-être un jour, à la faveur de nos armes, la patrie de Tullius retrouvera sa tribune. Le soleil de Naples ne peut-il luire que sur des lazaronis, et l'Italien ne saurait-il créer un nouveau style politique avec les lambeaux de Machiavel

Digitized by Google

et du Dante? L'humanité n'est pas déshéritée de l'avenir; le sol a tremblé, mais il ne s'ouvrira pas pour nous engloutir. Si Dieu est en colère, ce n'est pas contre nous : il ne flétrira jamais à son redoutable tribunal l'humaine liberté; il pourra l'éprouver, jamais la damner. Peuple de France, lève la tête : tu peux regarder en face les rois et les hommes; tu peux avec confiance et simplicité prier l'arbitre souverain des peuples et des rois.

Adieu, vous que je ne nommerai pas. Avant de reprendre la secrète intimité de notre correspondance, je veux, puisque je me suis adressé publiquement à vous, vous rendre grace publiquement de la douce et bonne influence que vous avez exercée sur moi. Vos lettres, vos conseils, la maturité de votre expérience et de votre savoir m'ont souvent appuyé, ranimé, soutenu. Si je me décourage, vous me ravivez; si parfois je me prends à désespérer non du but final des choses, mais des solutions de circonstance, vous me consolez; vous me calmez, si je m'emporte, et dans vos entretiens je puise une force continue qui me restaure et

Digitized by Google

me vivifie : graces vous soient rendues. Adieu ! restez calme et fortuné dans votre solitude : que le ciel vous laisse toujours heureux ! à qui ne retirerait-il pas le bonheur, s'il dirigeait ses coups, à l'heure où vous en êtes de la vie, contre la plus généreuse et la plus sereine des intelligences ? Adieu.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVERTISSEMENT..... vij

Ire LETTRE.

DE LA SITUATION MORALE DE LA FRANCE. — Paris, 9 janvier 1832..... 3

IIe LETTRE.

DE LA PHILOSOPHIE DE LA RESTAURATION. — M. *Royer-Collard*. — Paris, 3 février 1832..... 35

IIIe LETTRE.

DE L'ÉCLECTISME. — M. *Cousin*. — Paris, 5 mars 1832. 67

IVe LETTRE.

DE L'ÉCOLE APPELÉE DOCTRINAIRE. — M. *Guizot*. — Paris, 1er avril 1832..... 103

Ve LETTRE.

QU'EST-CE QU'UNE RÉVOLUTION? — Paris, 21 mai 1832..... 139

Digitized by Google

VIe LETTRE.

Pages.

De la paix et de la guerre. — Paris, 19 juin 1832. 173

VIIe LETTRE.

Questions soulevées par le saint-simonisme. — Paris, 3 août 1832..... 209

VIIIe LETTRE.

De l'église et de la philosophie catholique. — M. *de la Mennais* — Paris, 7 septembre 1832... 249

IXe LETTRE.

De l'opinion légitimiste. — M. *de Chateaubriand.* Paris, 3 octobre 1832..... 289

Xe LETTRE.

De la démocratie française. — M. *de Lafayette.* — Paris, 5 novembre 1832..... 331

XIe LETTRE.

De nos constitutions depuis 1789. Des rapports de la France avec l'Allemagne. — Paris, 17 novembre 1832..... 371

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google